

# William Butler Yeats

---

À la source de l'épervier

---

Le Heaume vert

---

Sur le rivage de Baile

---

La Seule Jalousie d'Emer

---

Le Sablier

---

La Licorne des étoiles

---

L'Actrice Reine

---

Ce que rêvent les os

---

Le Calvaire

---

Le Chat et la Lune

---

Dix pièces

L'Arche



Digitized by the Internet Archive  
in 2024

3001/00 1517268

3488/556

Withdrawn  
From Stock

Withdrawn  
From Stock

Si vous désirez recevoir gratuitement notre catalogue  
et être régulièrement informé de nos nouveautés,  
n'hésitez pas à envoyer vos nom, prénom et adresse à :

L'ARCHE *Éditeur*  
86, rue Bonaparte  
75006 Paris

W.B. Yeats (1865-1939), fondateur de l'Abbey Theatre à Dublin est le grand novateur du théâtre irlandais. Inspiré et influencé par Wagner, Villiers de l'Isle-Adam et Maeterlink, il choisit le drame poétique à un moment où, dans les pays de langue anglaise, cette forme allait à l'encontre de ce que le public avait coutume de voir. Edward Gordon Craig, avec ses décors ingénieux, l'aida à réaliser une forme scénique qui contribue à éveiller notre imaginaire.

Ce recueil regroupe les pièces autour du personnage de Cuchulain et les pièces dites de la maturité. La Renaissance littéraire irlandaise encourageait le retour aux mythes et à leur grandeur tragique. Dans le nô du théâtre japonais, Yeats trouve une technique capable d'exprimer l'ineffable réalité de la vie intérieure. Le masque, la musique et la danse sont mis en valeur par le dépouillement de la scène. Parce qu'il ne doit pas détourner l'attention du spectateur du texte, l'acteur ne peut faire aucun geste superflu. La sobriété dans le décor est essentielle et le mot y retrouve sa souveraineté. Yeats refuse les structures traditionnelles de l'intrigue et préfère en général les pièces en un acte qui par leur brièveté renforcent l'intensité dramatique.

*L'éditeur remercie l'ILE (Ireland Literature Exchange),  
Dublin, Irlande, pour son soutien financier.*

ISBN : 2-85181-458-3

Titres originaux :

*At the Hawk's Well*

*The Green Helmet*

*On Baile's Strand*

*The Only Jealousy of Emer*

*The Hour-Glass*

*The Unicorn from the Stars*

*The Player Queen*

*The Dreaming of the Bones*

*Calvary*

*The Cat and the Moon*

© Michael Yeats

Tous droits réservés

© 2000 L'Arche Éditeur,

86, rue Bonaparte, 75006 Paris

pour la version française

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de L'Arche, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Conception graphique de la couverture :  
Susanne Gerhards

William Butler Yeats  
À la source de l'épervier  
Le Heaume vert  
Sur le rivage de Baile  
La Seule Jalousie d'Emer  
Le Sablier  
La Licorne des étoiles  
L'Actrice Reine  
Ce que rêvent les os  
Le Calvaire  
Le Chat et la Lune

*Traduits et annotés par Jacqueline Genet*

*Publiés avec le concours du Centre national du livre*

L'Arche

*Je remercie chaleureusement Wynne Hellegouarc'h qui a bien voulu relire ces traductions et a contribué par ses suggestions à leur amélioration.*

J.G.

# À la source de l'épervier <sup>1</sup>

1917

1. L'ordre des pièces respecte celui de l'édition Macmillan, Londres : *The Collected Plays of W.B. Yeats*, 1952. Cette dernière édition, à l'exception des pièces postérieures à 1934, reprenait avec des changements mineurs *The Collected Plays of W.B. Yeats* de 1934, volume que Yeats avait soigneusement révisé.

Les dates indiquées sous les titres de chaque pièce se rapportent à l'année de leur publication. (N.d.E.)

## PERSONNAGES

TROIS MUSICIENS, *le visage fardé ressemblant à un masque*

LA GARDIENNE DE LA SOURCE, *le visage fardé ressemblant à un masque*

UN VIEILLARD, *portant un masque*

UN JEUNE HOMME, *portant un masque*

*Époque : la période héroïque irlandaise.*

*La scène est un quelconque espace nu devant un mur contre lequel se trouve un paravent décoré. Un tambour, un gong et une cithare ont été posés près du paravent avant que la pièce ne commence. Si nécessaire, ils peuvent être apportés, après que les spectateurs se sont assis, par le Premier Musicien, qui s'occupera aussi des lumières s'il y a un éclairage spécial. Nous avons deux lanternes sur des poteaux – dessinées par M. Dulac – aux coins extérieurs de la scène, mais elles ne donnaient pas suffisamment de lumière, et nous jugeâmes qu'il était mieux de jouer à la lumière d'un grand lustre. Je crois en effet, dans les limites de mon expérience, que l'éclairage le plus efficace est celui auquel nous sommes le plus habitués dans la réalité. Ces acteurs masqués semblent plus étranges quand aucun moyen mécanique ne les sépare de nous. Le Premier Musicien porte une étoffe noire pliée et se dirige vers le centre de la scène à l'avant ; il reste immobile, l'étoffe pliée pendant entre ses mains. Les deux autres Musiciens entrent et, après être restés un moment de chaque côté de la scène, vont vers lui et déplient lentement l'étoffe, en chantant.*

#### LES DEUX MUSICIENS.

J'évoque à l'œil de l'esprit

Une source depuis longtemps obstruée et asséchée

Et des rameaux depuis longtemps dépouillés par le vent,

Et j'évoque à l'œil de l'esprit

La pâleur d'un visage d'ivoire

À l'air hautain et dissolu,

Un homme qui grimpe vers un lieu nu

Que le vent salé de la mer a balayé.

*Tout en dépliant l'étoffe, ils se reculent un peu de sorte que,*

*tendue, elle forme avec le mur un triangle dont le sommet est le*

*Premier Musicien qui tient le milieu de l'étoffe. Sur le tissu noir*

*un dessin doré suggère un épervier. Le Second Musicien et le*

*Troisième replient lentement l'étoffe, évoluant avec un mouvement*

*rythmé des bras vers le Premier Musicien et chantant.*

Qu'importe si sa vie s'achève bientôt !

Va-t-il y perdre ou y gagner ?

Une mère qui verrait son fils

Courbé en deux sur des jarrets tavelés,

Aigri par ses quatre-vingt-dix années,

S'écrierait : « À quoi bon

Tous mes espoirs et mes craintes

Et les terribles douleurs de sa naissance ! »

*« Un jarret tavelé » est une expression familière aux lecteurs de légendes irlandaises ; elle décrit des vieillards courbés en deux sur le feu. Pendant que l'étoffe était déployée, la Gardienne de la source est entrée et s'est maintenant accroupie sur le sol. Elle est entièrement couverte d'un manteau noir ; près d'elle un carré d'étoffe bleue représente une source. Les trois Musiciens ont pris place contre le mur près de leurs instruments de musique ; ils accompagneront les mouvements des acteurs au gong, au tambour ou à la cithare.*

LE PREMIER MUSICIEN *chante.*

Les rameaux du coudrier frémissent,

Le soleil descend à l'Ouest.

LE SECOND MUSICIEN *chante.*

Le cœur voudrait rester en éveil,

Le cœur voudrait chercher le repos.

*Ils se dirigent maintenant d'un côté de la scène en roulant l'étoffe.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

La nuit tombe.

Le flanc de la montagne s'obscurcit ;

Les feuilles flétries du coudrier

Obstruent à moitié le lit sec de la source ;

La gardienne de la source est assise

Sur la vieille pierre grise à côté,

Épuisée de ratisser le lit sec,

Épuisée de ramasser les feuilles.

Ses yeux lourds

Ne savent rien et ne regardent que la pierre.

Le vent qui souffle de la mer

Fait tournoyer les feuilles entassées près d'elle ;

Elles bruissent et diminuent.

LE SECOND MUSICIEN.

J'ai peur de cet endroit.

LES DEUX MUSICIENS *chantent.*

« Pourquoi dormirais-je ? » crie le cœur,

« Car le vent, le vent salé, le vent de la mer,

Fouette un nuage à travers les cieux ;

Je voudrais toujours errer comme le vent ».

*Un Vieillard vient de la salle.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

Ce vieillard qui grimpe ici,

Monte la garde près de sa source  
Depuis cinquante ans.  
Il est tout courbé en deux par les ans,  
Comme les vieux épineux  
Parmi les rochers qu'il gravit.

*Le Vieillard reste un moment immobile sur le côté de la scène, la tête baissée. Il lève la tête au son d'un battement de tambour. Il va vers le devant de la scène, au rythme du tambour. Il s'accroupit et remue les mains comme s'il faisait du feu. Ses mouvements, comme ceux des autres personnages de la pièce, suggèrent une marionnette.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

Il a fait un petit tas de feuilles ;  
Il pose les brindilles sèches sur les feuilles  
Et, frissonnant de froid, il enlève  
De leur trou le tison et son support  
Qu'il fait tourner pour obtenir une flamme ;  
Et maintenant les brindilles sèches s'enflamment,  
Et maintenant le feu bondit et brille  
Sur les coudriers et la source tarie.

LES MUSICIENS *chantent.*

« Ô vent, ô vent salé, ô vent de la mer ! »  
Crie le cœur, « il est temps de dormir ;  
Pourquoi errer alors qu'il n'y a rien à trouver ?  
Mieux vaut vieillir et dormir ».

LE VIEILLARD *parle.*

Pourquoi ne me parles-tu pas ? Pourquoi ne dis-tu pas :  
« N'es-tu pas las de ramasser ces brindilles ?  
N'as-tu pas froid aux doigts ? » Tu ne dis mot,  
Alors qu'hier tu as parlé trois fois. Tu as dit :  
« La source est pleine de feuilles de coudrier ». Tu as dit :  
« Le vent vient de l'ouest ». Et après cela :  
« S'il y a de la pluie, il y aura sûrement de la boue ».  
Aujourd'hui tu es aussi hébétée qu'un poisson.  
Non, tu es bien pire, car tu es moins vive et aussi muette.  
*Il approche.*

Tes yeux sont médusés et lourds. Si les Sidhe <sup>1</sup>

1. Yeats écrit en note à son poème « The Hosting of the Sidhe » (La Cohorte des Sidhe) : « les puissants et les riches appelaient les dieux de l'ancienne Irlande les Tuatha Dé Danaan, ou Tribus de la déesse Danu, mais les pauvres les appelaient, et

Doivent avoir une gardienne pour nettoyer la source  
Et chasser le bétail, ils pourraient choisir quelqu'un  
D'aimable et d'un commerce agréable  
Une fois par jour. Pourquoi regardes-tu ainsi fixement ?  
Tu avais ce regard vitreux  
La dernière fois que cela arriva. Sais-tu quelque chose ?  
Il suffit pour rendre fou un vieillard  
De regarder tout le jour ces rochers brisés,  
Ces épineux en lambeaux, et ce visage hébété.  
Et de parler sans obtenir de réponse.

LE JEUNE HOMME, *qui est venu de la salle pendant la dernière intervention.*

Alors parle-moi,  
Car la jeunesse n'est pas plus patiente que la vieillesse :  
Et bien que j'aie parcouru les rochers pendant une demi-journée  
Je ne trouve pas ce que je cherche.

LE VIEILLARD.

Qui parle ?  
Qui vient si soudainement en ce lieu  
Où rien ne pousse ? Si j'en juge par l'or  
Qui recouvre ta tête et tes pieds et scintille sur ton manteau,  
Tu n'es pas de ceux qui détestent le monde des vivants.

LE JEUNE HOMME.

On m'appelle Cuchulain<sup>1</sup>, je suis le fils de Sualtim.

les appellent encore parfois Sidhe, de Aes Sidhe ou Sluagh Sidhe, peuple des collines des Fées, comme on explique d'ordinaire ces mots. Sidhe signifie aussi vent en gaélique et, sans aucun doute, les Sidhe ont beaucoup de rapport avec le vent. Ils voyagent dans des tourbillons de vent, ces vents qu'on appelait la danse des filles d'Hérodias, au Moyen-Âge. Hérodias se substituant sûrement à quelque ancienne déesse ».

1. Cuchulain est le guerrier héroïque et passionné de la saga irlandaise, sans doute le plus célèbre. Son père, selon la légende, était le dieu soleil qui, sous la forme d'un épervier géant, avait séduit la mortelle Dechtiré ou Dectora, sœur du grand roi d'Ulster, Conchobar. Jeune, il tua un limier qui avait la force de neuf hommes. Le propriétaire du chien – un forgeron du nom de Culann – se plaignit de la perte de son chien. Le jeune garçon s'offrit pour le remplacer tant que le forgeron n'aurait pas trouvé un chien de la même race. Jusqu'alors appelle Setanta, il prit alors le nom de Cuchulain, « chien de Culann ». Henri d'Arbois de Jubainville voit dans cette appellation une trace du culte du dieu loup. Il reçut les leçons du grand Druide d'Ulster Cathbu. Ses exploits font partie du cycle du Rameau Rouge, cycle qui emprunte son nom à la forteresse du roi de l'Ulster, Conchobar à Emain Macha : Craebuard qui désigne une branche rouge. Il combattit sous les ordres de ce roi. Ses prouesses sont innombrables et Lady Gregory a su choisir parmi les légendes parfois

LE VIEILLARD.

Je n'ai jamais entendu ce nom.

LE JEUNE HOMME.

Il n'est pas inconnu.

J'ai une demeure ancienne au-delà de la mer.

LE VIEILLARD.

Quel mauvais vent t'amène ? Tu ressembles à ceux

Qui raffolent de verser le sang des hommes

Et de faire l'amour aux femmes.

LE JEUNE HOMME.

Une rumeur m'a conduit,

Une histoire contée dans le vin à l'aube.

Je me suis levé de table, j'ai trouvé un bateau, hissé la voile,

Et avec un vent favorable

Traversé les vagues qui m'ont semblé ensorcelées et découvert ce  
[rivage.

LE VIEILLARD.

Il n'y a pas de maison à mettre à sac dans ces collines

Ni de belles femmes à enlever.

LE JEUNE HOMME.

Tu dois être originaire d'ici, car cette langue rude

Sied à ce lieu barbare. Tu pourrais, peut-être,

Me guider vers ce que je cherche, une source

Où trois coudriers laissent tomber leurs fruits et leurs feuilles  
[flétries,

Et où une fille solitaire monte la garde

Parmi les rocs gris. Celui qui, dit-on, boit

De cette eau miraculeuse vit à jamais.

LE VIEILLARD.

N'y a-t-il pas devant tes yeux à cet instant

confuses afin de composer son ouvrage *Cuchulain of Muirthemne* que Yeats admirait beaucoup. Les aventures amoureuses du héros ne sont pas moins nombreuses. Délaissant sa femme Emer, il eut de multiples maîtresses, notamment Eithne Inguba. Aoife qu'il combattit sur les rivages d'Écosse, lui donna un fils qu'il tuera, sans le reconnaître, au cours d'un combat singulier. Parmi ses compagnons d'armes, Conall Caernach est l'un des plus fidèles. Selon une tradition, c'est en luttant contre l'armée de Maeve, célèbre par ses exploits guerriers et amoureux, que le héros trouve finalement la mort. On dit aussi qu'égaré par la douleur, après avoir involontairement assassiné son fils, il périt noyé en luttant contre les flots. Le personnage sera associé à l'Insurrection de Pâques 1916. Il n'en est rien ici. La pièce fut achevée avant Pâques 1916.

Des rocs gris, une fille solitaire  
Et trois coudriers dépouillés ?

LE JEUNE HOMME.

Mais il n'y a pas de source.

LE VIEILLARD.

Ne vois-tu rien là-bas ?

LE JEUNE HOMME.

Je ne vois

Qu'un creux parmi les pierres à moitié rempli de feuilles.

LE VIEILLARD.

Et crois-tu qu'on trouve un si grand présent  
Sans plus de peine que de hisser une voile,  
Et de gravir une colline abrupte ? Ô folie de la jeunesse.  
Pourquoi ce creux se remplirait-il pour toi,  
Qui refuse de s'emplir pour moi ? J'ai attendu  
Plus de cinquante ans, pour le trouver vide,  
Ou ne trouver que le vent stupide de la mer  
Chasser alentour les feuilles éphémères.

LE JEUNE HOMME.

Il semble donc

Qu'il y ait un moment où l'eau l'emplit.

LE VIEILLARD.

Un moment secret que les ombres sacrées  
Qui dansent sur la montagne désolée connaissent.  
Mais que ne connaît aucun être vivant, et quand vient ce moment  
Le clapotis de l'eau s'est à peine fait entendre qu'il disparaît.

LE JEUNE HOMME.

Je resterai ici et j'attendrai. Pourquoi la chance  
Du fils de Sualtim l'abandonnerait-elle maintenant ? Car jamais  
Je n'ai dû attendre longtemps quoi que ce soit.

LE VIEILLARD.

Non ! Quitte ce lieu maudit ! Ce lieu  
M'appartient, à moi, à cette fille et à ceux-là  
Qui abusent les hommes.

LE JEUNE HOMME.

Et qui es-tu pour injurier  
Ces danseurs que tous les autres bénissent ?

LE VIEILLARD.

Quelqu'un que les danseurs trompent. Je suis venu comme toi  
Jeune de corps et d'esprit, amené  
Par ce qui m'avait semblé une voile propice.

La source était sèche, je m'assis au bord,  
J'attendis le flot miraculeux, j'attendis  
Tandis que passaient les années et qu'elles me flétrissaient.  
Je pris au piège les oiseaux pour me nourrir et mangeai l'herbe,  
Je bus la pluie, et qu'il fit sombre ou clair,  
Je ne m'éloignai pas trop afin d'entendre le clapotis,  
Et pourtant les danseurs m'abusèrent. Trois fois  
M'éveillant d'un sommeil subit  
Je trouvai les pierres mouillées.

LE JEUNE HOMME.

J'ai beaucoup de chance,  
Elle ne m'abandonnera pas alors que j'attends, et ceux  
Qui dansent parmi les pierres ne m'endormiront pas ;  
Si le sommeil me prend, je me percerai le pied.

LE VIEILLARD.

Non, ne le perce pas, car le pied est tendre,  
Très sensible à la douleur. Mais retrouve ta voile  
Et laisse-moi la source, car elle appartient  
À tout ce qui est vieux et flétri.

LE JEUNE HOMME.

Non, je reste.  
*La Gardienne de la source pousse le cri de l'épervier.*  
Voici encore cet oiseau.

LE VIEILLARD.

Il n'y a pas d'oiseau.

LE JEUNE HOMME.

On aurait dit le cri soudain d'un épervier,  
Mais on ne voit pas d'ailes. Comme je venais ici,  
Un grand épervier gris s'est abattu du ciel,  
Et bien que j'aie de bons éperviers, les meilleurs du monde  
Je croyais, je n'avais jamais vu son pareil. Il volait  
Comme s'il avait voulu me déchirer de son bec,  
Ou m'aveugler, en me frappant de sa grande aile.  
Je dus tirer l'épée pour le chasser,  
Ensuite il vola de rocher en rocher.  
Je le criblai de pierres, une bonne demi-heure,  
Et juste avant d'avoir dépassé ce gros rocher  
Et d'avoir aperçu ce lieu, je crus qu'il disparaissait.  
Si je pouvais trouver un moyen de le faire descendre,  
Je l'encapuchonnerais.

LE VIEILLARD.

C'est la Femme des Sidhe elle-même,  
La sorcière de la montagne, l'ombre insatiable.  
Elle ne cesse de voltiger de ce côté de la montagne  
Pour séduire ou détruire. Quand elle s'est montrée  
Aux farouches femmes des collines  
Sous cette forme-là, elles offrent un sacrifice  
Et s'arment pour le combat. Une malédiction s'abat  
Sur tous ceux qui ont contemplé ses yeux jamais mouillés ;  
Alors pars tant que tu as cette fière démarche  
Et cette voix confiante, car aucun homme vivant  
N'a assez de chance pour pouvoir en jouer.  
Ceux surtout qui ont longtemps à vivre doivent la redouter.  
Les vieux sont déjà maudits. Cette malédiction peut être  
De ne jamais gagner ni garder l'amour d'une femme ;  
Ou de mêler toujours la haine à l'amour ;  
Ou il se peut qu'elle tue tes enfants,  
Que tu les trouves la gorge déchirée et ensanglantée.  
Ou tu deviendras si fou que tu les tueras  
De ta propre main.

LE JEUNE HOMME.

As-tu été mis là  
Pour effrayer tous ceux qui viennent et les faire fuir ?  
Tu sembles aussi desséché que les feuilles et les brindilles.  
Comme si tu n'avais pas part à la vie.  
*La Gardienne de la source pousse à nouveau le cri de l'épervier.*  
Ce cri !  
Encore ce cri. C'est cette femme qui l'a poussé.  
Mais pourquoi crie-t-elle comme l'épervier ?

LE VIEILLARD.

C'est sa bouche qui a crié, pas elle.  
C'est cette ombre qui a crié derrière sa bouche :  
Et maintenant je sais pourquoi elle a été aussi hébétée  
Tout au long du jour et pourquoi elle avait des yeux si lourds.  
Regarde-la qui tremble maintenant : la vie terrible  
Se glisse dans ses veines. Elle est possédée.  
Qui sait celui qu'elle tuera ou trahira  
Avant de s'éveiller sans rien savoir,  
Et de ramasser les feuilles ? Mais elles seront humides ;  
L'eau sera venue et repartie ;  
Ce tremblement en est le signe. Oh, pars

À tout instant maintenant je vais l'entendre jaillir.  
Si tu es bon, tu me la laisseras. Je suis vieux  
Et si je ne la bois pas maintenant, je ne la boirai jamais ;  
J'ai monté la garde toute ma vie et il se peut  
Que ne jaillisse qu'une petite gorgée.

LE JEUNE HOMME.

Je la prendrai dans mes mains. Nous boirons tous les deux,  
Et même s'il n'y a que quelques gouttes,  
Nous les partagerons.

LE VIEILLARD.

Mais jure que je boirai le premier ;  
Les jeunes sont avides, et si tu bois le premier  
Tu boiras tout. Ah, tu l'as regardée ;  
Elle a senti que tu l'observais et elle a tourné ses yeux vers nous ;  
Je ne peux pas supporter ses yeux, ils ne sont pas de ce monde,  
Ni mouillés ni troublés ; ce ne sont pas les yeux d'une fille.  
*Il se couvre la tête. La Gardienne de la source ôte son manteau  
et se lève. Sa robe sous son manteau suggère un épervier.*

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi me fixes-tu de ces yeux d'épervier ?  
Je n'ai pas peur de toi, oiseau, femme ou sorcière.  
*Il va du côté de la Source que la Gardienne a quittée.*  
Fais ce que tu veux, je ne quitterai pas ce lieu  
Avant d'être devenu immortel comme toi.  
*Il s'est assis ; la Gardienne de la source s'est mise à danser,  
évoluant comme un épervier. Le Vieillard dort. La danse continue  
un certain temps.*

LE PREMIER MUSICIEN *chante ou fredonne.*

Ô Dieu, protège-moi  
D'un horrible corps privé de mort  
Qui se glisse soudain à travers mes veines.  
*La danse continue pendant quelque temps. Le Jeune Homme se  
lève lentement.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

La folie s'est emparée de lui maintenant,  
Car il pâlit et chancelle.  
*La danse continue.*

LE JEUNE HOMME.

Sauve-toi où tu veux,  
Oiseau gris, tu seras juché sur mon poignet.  
Il en est qu'on appelait reines et qui cependant s'y sont juchées.

*La danse continue.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

J'ai entendu l'eau clapoter ; elle vient, elle vient ;

Regarde, elle scintille ; il a entendu le clapotis ;

Regarde, il a tourné la tête.

*La Gardienne de la source est sortie. Le Jeune Homme laisse tomber sa lance comme dans un rêve et sort.*

LES MUSICIENS *chantent.*

Il a perdu ce qu'on ne peut trouver

Avant que les hommes n'amoncellent son tertre funéraire

Et que toute l'histoire ne s'achève.

Il aurait pu vivre tranquille,

La tête d'un vieux chien sur les genoux,

Parmi ses enfants et ses amis.

*Le Vieillard se traîne vers la source.*

LE VIEILLARD.

Les ombres maudites m'ont abusé,

Les pierres sont noires et pourtant la source est tarie ;

L'eau a coulé et a disparu pendant que je dormais.

Vous m'avez abusé pendant toute ma vie,

Danseurs maudits, vous m'avez volé la vie.

Qu'une ombre puisse être si mauvaise !

LE JEUNE HOMME *entre.*

Elle s'est enfuie loin de moi et cachée dans les rochers.

LE VIEILLARD.

Elle t'a simplement conduit loin de la fontaine. Regarde !

Bien que les pierres et les feuilles soient sombres là où l'eau a  
[coulé,

Il n'y a pas une goutte à boire.

*Les Musiciens crient « Aoife ! », « Aoife ! » et frappent le gong.*

LE JEUNE HOMME.

Quels sont ces cris ?

Quel est ce bruit qui court le long de la colline ?

Quels sont ceux qui frappent de l'épée contre un bouclier ?

LE VIEILLARD.

Elle a réveillé les farouches femmes des collines,

Aoife, et toute sa troupe, pour t'ôter la vie,

Et jamais, avant que tu ne gises dans la terre,

Tu ne connaîtras le repos.

LE JEUNE HOMME.

Le fracas des armes à nouveau !

LE VIEILLARD.

Oh, n'y va pas ! La montagne est maudite ;  
Reste avec moi, je n'ai rien de plus à perdre,  
Je ne te trompe pas maintenant.

LE JEUNE HOMME.

Je veux les affronter.

*Il sort, arraché à son rêve, mettant sa lance sur l'épaule et crie.*

Il arrive ! Cuchulain, le fils de Sualtim, arrive !

*Les Musiciens se mettent debout ; l'un d'eux va au centre avec l'étoffe pliée. Les autres la déplient ; tout en chantant. Pendant leur chant, lorsqu'il est caché par l'étoffe, le Vieillard sort. Quand la pièce est représentée avec la musique de M. Dulac, les Musiciens ne se lèvent pas et ne déplient l'étoffe qu'après avoir chanté les mots « une vie amère ».*

*Chants pendant qu'on déplie et plie l'étoffe.*

Venez à moi, visages humains,  
Souvenirs familiers ;  
J'ai trouvé des yeux haineux  
Parmi les lieux désolés  
Des yeux ni troublés, ni mouillés.

La folie seule je chéris,  
Je la choisis en partage ;  
N'étant qu'une gorgée d'air,  
Je suis content de périr ;  
Je ne suis qu'une gorgée d'air suave,

Ô lamentables ombres,  
Obscurité de la lutte !  
Je choisis une vie plaisante  
Parmi les prairies indolentes ;  
La sagesse doit vivre une vie amère.

*Ils plient alors l'étoffe, en chantant.*

« L'homme que je loue »,  
S'écrie la source vide,  
« Vit tous ses jours  
Là où une main sur la cloche  
Peut appeler les vaches à lait  
À la porte de sa maison douillette.  
Qui, sauf un idiot, louerait  
Des pierres sèches dans une source ? »

« L'homme que je loue »,  
S'écrie l'arbre sans feuilles,  
« S'est marié et reste  
Près d'un vieux foyer, et  
Il n'attache de prix  
Qu'aux enfants et aux chiens au sol.  
Qui, sauf un idiot, louerait  
Un arbre flétri ? »  
*Ils sortent.*<sup>1</sup>

1. On a ici la première pièce de Yeats inspirée du théâtre nô. Elle fut représentée d'abord en avril 1916 dans un salon, avec un cercle d'initiés restreint.

# Le Heaume vert

*Farce héroïque*

1910

## PERSONNAGES

LAEGAIRE (*prononcé Leary*)

CONALL

CUCHULAIN<sup>1</sup> (*prononcé Cuhoolin*)

L'HOMME ROUGE, UN ESPRIT

EMER

LA FEMME DE LAEGAIRE

LA FEMME DE CONALL

LAEG, LE COCHER DE CUCHULAIN

PALEFRENIERS ET MARMITONS

LES HOMMES NOIRS, etc.

1. Voir note p. 12

*La maison est faite de rondins de bois. Il y a deux fenêtres au fond et une porte qui coupe un des coins de la pièce. Par la porte, on peut voir des rochers bas qui rendent le sol à l'extérieur plus haut qu'à l'intérieur, et, au-delà des rochers une mer brumeuse, éclairée par la lune. Par les fenêtres on ne voit rien que la mer. Il y a une grande chaise du côté opposé à la porte et, devant elle, une table avec des gobelets et un pot de bière. Ça et là des tabourets.*

*Au théâtre de l'Abbey, la salle est rouge-orange, les chaises, les tables et les pots noirs, avec une légère teinte violette qu'on ne peut pas clairement distinguer du noir. Les rochers sont noirs avec quelques touches de vert. La mer est verte et lumineuse, et tous les personnages sauf l'Homme Rouge et les Hommes Noirs sont vêtus de différentes teintes de vert, un ou deux avec des touches violettes tirant sur le noir. Les Hommes Noirs portent tous du violet foncé et des bonnets à oreilles, et à la fin on doit avoir l'impression que leurs yeux sont verts à cause du reflet de la lumière de la mer. L'Homme Rouge est tout en rouge. Il est très grand, et sa taille est augmentée par des cornes sur le Heaume Vert. L'effet est intentionnellement violent et saisissant.*

LAEGAIRE.

Qu'est-ce que c'est ? J'avais cru voir, mais juste en un clin d'œil,  
Un homme du Connacht <sup>1</sup> à tête de chat qui arpentait les lieux et  
[crachait ;

Mais c'est impossible.

CONALL.

Tu as rêvé, il n'y a rien dehors.

Je les ai tous tués avant l'aube – je les ai fait déguerpir de leur  
[tanière ;

J'ai coupé cent têtes d'un seul coup de mon épée,

Et puis j'ai dansé sur leurs tombes et emporté leur trésor.

LAEGAIRE.

Rien ne bouge sur la mer ?

CONALL.

Pas même un poisson ou une mouette :

Je peux voir à un mille ou deux, maintenant que la lune est à son  
[plein.

1. Un des cinq royaumes de l'Irlande ancienne, gouverné, à l'époque de Cuchulain, par Ailill et la reine Maeve.

*Un cri au loin.*

LAEGAIRE.

Ah, là-bas, quelqu'un nous appelle.

CONALL.

Mais cela vient du côté de la terre,

Et nous n'avons rien à craindre de ce qui ne vient pas de la marée :

Les rochers et les broussailles couvrent celui qui a fait ce bruit.

Mais la terre ne nous fera aucun mal.

LAEGAIRE.

On aurait dit la voix de Cuchulain.

CONALL.

Mais c'est impossible.

LAEGAIRE.

Impossible, oui.

CONALL.

Car il ne reviendra jamais chez lui, il a tout ce qu'il peut désirer.

Dans cette haute Écosse venteuse, de la chance dans tout ce qu'il  
[fait.

Ici le voisin guerroyait contre le voisin, et pourquoi, nul ne le sait,

Et si un homme a de la chance, tous souhaitent qu'elle l'aban-  
[donne,

Et ruinent sa réputation du jour au lendemain.

LAEGAIRE.

Je voudrais bien qu'il vienne malgré tout pour apprendre à sa jeune  
[femme

Que, même si elle est sa femme, elle n'a pas le droit de passer

Avant ta femme et la mienne, comme elle l'aurait fait hier soir

Si, saisissant sa robe, elles ne l'avaient tirée comme il convenait :

Et elle nous traite à la légère, bien que nos femmes fassent tout  
[ce qu'elles peuvent.

Elle parade comme un paon et ne loue que son homme.

CONALL.

Un homme dans un long manteau vert qui le couvre jusqu'au  
[menton

Descend à travers les rochers et les coudriers.

LAEGAIRE.

Crie-lui qu'il ne peut pas entrer.

CONALL.

Il doit chercher son dîner ailleurs, car aucun être vivant ne s'arrê-  
[tera

Là où la honte doit s'abattre sur nous deux avant que l'aube ne  
[poigne.

LAEGAIRE.

Aucun homme sur la crête du monde ne doit jamais savoir cela,  
[sauf nous deux.

CONALL, *à l'extérieur.*

Va-t'en, va-t'en, va-t'en.

LE JEUNE HOMME, *à l'extérieur.*

Je m'en irai quand la nuit sera passée

Et que j'aurai mangé, dormi et bu tout mon soûl.

CONALL.

Une loi stipule que personne ne dormira dans cette maison ce soir.

LE JEUNE HOMME.

Qui a fait cette loi ?

CONALL.

C'est nous ; qui en a plus le droit que nous ?

Qui d'autre doit préserver la maison des Artistes de la Métamor-  
[phose <sup>1</sup> jusqu'au jour ?

LE JEUNE HOMME.

Alors j'enfreindrai cette loi ; libère le passage.

*Il bouscule Conall et entre dans la maison.*

CONALL.

Je croyais qu'aucun homme vivant n'aurait pu m'écarter de la  
[porte,

Aucun homme vivant ne l'aurait pu sans cette dénivellation dans  
[le sol ;

Et si j'avais été fin prêt, aucun homme vivant ne l'aurait pu

Dénivellation ou pas.

LAEGAIRE.

Sors, si tu as toute ta raison, sors,

À un jet de pierre, tu trouveras une grande maison

Où nos femmes te donneront à souper et où tu dormiras plus  
[profondément,

Car cette maison est sous une meilleure étoile.

LE JEUNE HOMME.

Je mangerai et dormirai où bon me semble.

LAEGAIRE.

Sors ou je t'y forcerai.

LE JEUNE HOMME *repousse violemment le bras de Laegaire, le*

1. Référence aux changements fréquents de formes dans la mythologie gaélique.

dépasse et accroche son bouclier au mur au-dessus de la chaise.

Pas tant que je n'ai bu tout mon content,  
Mais qu'un chien me défende ; car un chat prodigieux rôde par là.  
Laegaire et Conall sont ici, le pot plein jusqu'en haut.  
Et les gobelets...

LAEGAIRE.

C'est Cuchulain.

CUCHULAIN.

Les gobelets sont secs comme des os.  
*Il s'assoit sur une chaise et boit.*

CONALL.

Retourne en Écosse, ou là où tu veux, mais va-t'en  
De ce funeste pays né des crachats du Diable.

CUCHULAIN.

Si je vivais ici cent ans, pourrait-il m'arriver pire chose  
Que de voir Laegaire et Conall me reconnaître et me jeter à la  
[face de partir ?]

CONALL.

Nous te demandons de partir d'une maison sur qui sont tombées  
[honte et disgrâce.]

CUCHULAIN.

Je perds patience, Conall. Je te trouve bouffi d'orgueil ;  
Le pot est plein à ras bord, la porte d'entrée grande ouverte ;  
Tu voudrais te débarrasser de moi par des mots, mais toute l'affaire  
[est assez claire,  
Vous attendez un message de guerre ou d'amour  
Qui vous emmène dans ce vieux pays secret au-delà des vagues  
[blanches comme laine,  
Ou peut-être au-dessous, dans les grottes éblouies d'écume  
Où neuf reines des mers, abandonnées, font aller et venir leurs  
[navettes ;  
Mais au-delà ou au-dessous, que vous le vouliez ou non,  
J'y vais aussi.]

LAEGAIRE.

Mieux vaut tout dire jusqu'au bout ;  
La chance l'accompagna dans son berceau, sa chance peut corriger  
La malchance qui présida à notre naissance.

CONALL.

Je vais tout dévoiler.

Tu as vu la chance qu'il a eue quand il m'a bousculé pour entrer.  
Rien ne bouge sur la mer ?

LAEGAIRE.

Non, pas même un poisson ou une mouette.

CONALL.

Tu venais de partir. Nous étions ici, le gobelet plein de bière.  
À moitié ivres, joyeux, quand, sur le coup de minuit,  
Un homme grand et fort entra, dans un manteau de renard rouge ;  
Il avait des yeux de renard mi-clos et une grande bouche rieuse,  
Et lorsque nous lui offrîmes à boire, il dit qu'il avait si soif  
Qu'il pourrait boire la mer.

CUCHULAIN.

Je pensais qu'il était venu pour l'un de vous deux,  
De quelque fort du Connacht, et qu'il allait laper le lait et miauler ;  
Mais s'il aimait tant l'eau, je comprends l'histoire de travers.

CONALL.

Tu ne serais pas si joyeux s'il était là,  
Car quand nous eûmes chanté et dansé comme s'il était des nôtres,  
Il promit de nous montrer un jeu, le meilleur qui fût jamais ;  
Et quand nous eûmes demandé quel jeu, il répondit : « Eh bien,  
[coupe-moi la tête !  
Alors l'un de vous deux se penchera et je lui couperai la sienne »,  
[dit-il.  
« Tête pour tête », dit-il, « c'est à ce jeu que je joue ».

CUCHULAIN.

Comment pourrait-il couper une tête une fois la sienne coupée ?

CONALL.

Nous lui dîmes et lui redîmes et que la bière avait brouillé son  
[esprit,

Mais il restait là et riait de nous à se fendre les côtes ;  
Enfin, hors de moi, je lui coupai la tête d'un coup,  
Fou parce qu'il ne répondait pas et surtout parce qu'il riait ainsi,  
Et là où elle tomba sur le sol, elle continua à rire de moi.

LAEGAIRE.

Jusqu'à ce qu'il la ramassât dans ses mains –

CONALL.

Et plongeât dans la mer.

CUCHULAIN.

J'en ai imaginé d'aussi bonnes sous l'effet de la boisson.

LAEGAIRE.

Jamais de la vie.

CUCHULAIN.

Et j'y ai cru.

CONALL.

Cuchulain, quand cesseras-tu

De te vanter de tes hauts faits et de te mesurer à nous deux.

Et de crier au monde que, quoi que nous disions ou fassions.

Tu as dit ou fait beaucoup mieux ? Ce n'est pas une histoire  
[d'ivrogne,

Bien que d'abord nous ayons pensé que tout venait de la bière :

Et sûrs que si nous la racontions, on se rirait de nous.

Nous jurâmes de la tenir secrète.

LAEGAIRE.

Mais douze mois exactement –

CONALL.

Douze mois après la première fois –

LAEGAIRE.

Et la cruche pleine à ras bord ;

Car nous n'avions pu boire, rien que de penser à lui...

CONALL.

Nous nous tenions là où nous sommes maintenant...

LAEGAIRE.

Les cornes de bière étaient aussi vides...

CONALL.

Quand

Il sortit en courant de la mer, la tête à nouveau sur les épaules.

CUCHULAIN.

Eh bien, c'est une histoire qui vaut la peine d'être racontée.

CONALL.

Et il réclama son dû et son droit,

Et dit que notre terre était en disgrâce depuis cette nuit-là, à cause  
[de nous deux,

À moins que nous lui payions notre dette.

LAEGAIRE.

Qu'y a-t-il à dire

Quand un homme qui a pour lui le bon droit vient te demander ta  
[tête ?

CONALL.

Si tu avais été assis là, tu serais resté silencieux comme nous.

LAEGAIRE.

Il a dit que dans douze mois encore, il reviendrait dans cette maison

Redemander son dû. Douze mois arrivent à leur terme aujourd'hui.

CONALL.

Il nous aurait suivi si nous nous étions enfuis.

LAEGAIRE.

Va-t-il dire à tous les fils de famille que nous avons renié notre  
[parole ?

CUCHULAIN.

Qu'il le fasse ou pas, nous le chasserons à la pointe de l'épée,  
Et lui ôterons la vie par-dessus le marché s'il ose seulement se  
[moquer.

CONALL.

Comment peux-tu lutter contre une tête qui rit quand tu l'as cou-  
[pée ?

LAEGAIRE.

Ou contre un homme qui peut la ramasser et la transporter dans  
[sa main ?

CONALL.

Il vient maintenant, l'eau bouillonne et gronde sur le rivage  
Comme la dernière fois.

CUCHULAIN.

Mettez le dos contre la porte.

*Un homme grand, rouquin, avec un manteau rouge se tient sur le  
seuil ; derrière lui, le vert brumeux de la mer ; le sol, plus haut à  
l'extérieur qu'à l'intérieur de la maison, le fait paraître plus grand  
qu'il n'est. Il s'appuie sur une grande épée au pommeau en croix.*

LAEGAIRE.

Il est trop tard car il est là à nouveau  
Et rit comme la mer.

CUCHULAIN.

Vieux hareng ! Tu coupes les têtes ! Eh bien alors,  
Coupe la tienne, car il semble que tu puisses la recoller.  
Ou alors descends dans la mer, descends dans la mer, dis-je,  
Va trouver ce vieil escamoteur de Manannan<sup>1</sup> et coupe-lui la tête ;  
Ou l'Homme Rouge de la Boyne, car ils sont de ton espèce,  
Ou si les vagues t'ont irrité et que tu veuilles trouver un divertis-  
[sement

Sur un mode plus irlandais, va combattre sans répit  
Un fantôme miaulant parmi les vents de l'Ouest.  
Mais qu'attends-tu ? À l'eau, dis-je !

1. Manannan MacLir, dieu de la mer. Selon certaines légendes, il prenait de nom-  
breuses formes.

Si aucune épée ne peut te faire de mal, je connais un plus vieux  
[tour,

Un vieux tour à cinq doigts pour te jeter dehors ;

Je suis le fils de Sualtim, Cuchulain – Quoi, tu me ris à la figure ?

L'HOMME ROUGE.

Alors toi aussi tu penses que je suis sérieux à parier tête contre  
[tête !

Une plaisanterie en buvant, une raillerie, un tour d'escamoteur,  
[c'est tout,

Pour faire passer le temps rapidement, car je suis l'ami du buveur.

Le plus aimable de tous les Artistes de la Métamorphose d'ici au  
[bout du monde,

Le meilleur de tous les compagnons éméchés. Et maintenant je  
[vous apporte un cadeau :

Je vais le poser par terre pour que le meilleur d'entre vous le  
[soulève

*Il pose son Heaume sur le sol.*

Et le mette sur sa tête ; choisissez vous-même le meilleur.

Oh, Laegaire et Conall sont braves, mais ils ont eu peur de ma  
[plaisanterie.

Peut-être mes plaisanteries sont-elles trop sinistres lorsque coule  
[la bière.

Là, je suis pardonné maintenant.

*Puis, d'une voix plus solennelle, en sortant :*

Que le plus brave le prenne.

*Conall ramasse le Heaume et le contemple, ravi.*

LAEGAIRE *chante et se pavane.*

Laegaire est le meilleur ;

Entre l'eau et la colline,

Il a combattu à l'Ouest

Les têtes de chats,

Jusqu'au point du jour

Toutes sont tombées sous son épée,

Et il a emporté

Leur trésor caché.

*Il s'empare du Heaume.*

CONALL.

Laegaire, ce Heaume est mien, car qu'as-tu trouvé dans leur sac  
Que de la paille, des morceaux de poterie, et des bouts de haillons  
[sales

Que tu as pris pour du bel argent ?

CUCHULAIN.

Non, non, donne-le moi.

*Il prend le Heaume.*

CONALL.

Le Heaume est à moi ou à Laegaire – tu es le plus jeune de nous  
[trois.

CUCHULAIN *remplit le Heaume de bière.*

Je ne l'ai pas pris pour le garder ; l'Homme Rouge l'a donné à un  
[seul,

Mais je le donnerai à tous – à nous trois ou à personne ;

C'est ce que vous voulez, nous le ferons passer de main en main,

À maintes reprises, et nous boirons dedans et ainsi

Apaiserons ce chat qui est venu prendre notre vie.

Maintenant il ronronne à nouveau, et maintenant je bois à la santé  
[de vos épouses

Et à Emer, ma femme.

*Un grand bruit à l'extérieur et des cris.*

Quel est ce bruit, au nom du ciel ?

CONALL.

Qu'est-ce d'autre que les cochers, les marmitons et les palefreniers

Qui se disputent, et le pire de tous est le tien,

Le cocher Laeg, et ils continueront jusqu'à l'aube,

Et il n'est pas un homme dans la maison qui fermera l'œil de la  
[nuit,

Ou qui pourra les arrêter, ou savoir la cause de la querelle.

*Bruit de cors à l'extérieur.*

Là, les entendez-vous maintenant ? Chacun a pour l'autre une telle  
[haine

Qu'il prend un cor de chasse pour couvrir les paroles de l'autre

De crainte que la vérité n'apparaisse. – À ta santé et longue vie

Et, même si elle est querelleuse, à la santé d'Emer, ta femme.

*Les Cochers, les Palefreniers et les Marmitons arrivent en courant. Ils portent de grands cors et d'autres instruments, des louches et choses semblables.*

LAEG.

Je suis Laeg qui conduit Cuchulain et mon maître est le coq de la  
[cour.

UN AUTRE COCHER.

Conall le déplumerait.

*Murmures confus.*

LAEGAIRE, à *Cuchulain*.

C'est inutile, ils ne veulent pas entendre un mot.

CONALL.

Ils vont continuer jusqu'à l'aube.

UN AUTRE COCHER.

C'est Laegaire le meilleur,

Car il a combattu les chats du Connacht pendant que Conall se  
[reposait

Et buvait son pot de bière jusqu'à la dernière goutte.

UN AUTRE.

Laegaire – en quoi un homme de son espèce

Se soucie-t-il de nous ? Il l'a fait pour son plaisir.

UN AUTRE.

C'était tout au mieux un simple coup de chance.

UN AUTRE.

Mais Conall, dis-je –

UN AUTRE.

Laisse-moi parler.

LAEG.

Tu serais muet si le coq de la cour ouvrait seulement son bec.

UN AUTRE.

Avant que ton coq ne soit né, mon maître était à la bataille.

LAEG.

Va chez toi et loue ton grand-père. Ils ont pris les cors par dépit,

Car j'ai dit qu'aucun coq de ton espèce n'était né depuis le début  
[de la bataille.

UN AUTRE.

C'est Conall qui l'a, c'est le meilleur qui l'a et je suis son homme.

CUCHULAIN.

Qui a commencé cette querelle ?

UN PALEFRENIER.

Laeg.

UN AUTRE.

C'est Laeg qui a tout fait.

LAEG.

Un homme grand et fort, pareil à un renard est venu là où nous  
[étions assis dans l'office,

Préparant notre souper, avec une grosse voix comme le vent,

Et il cria qu'il y avait un heaume, ou quelque chose du genre,

Destiné au premier des hommes sur la crête de la terre.

Aussi j'ai crié ton nom à travers la salle,

*Les autres poussent des cris et soufflent dans leurs cors, couvrant en partie le reste de son discours.*

Mais ils refusèrent d'en reconnaître la valeur,

Préférant Laegaire ou Conall, et ils crièrent pour couvrir ma voix ;

Mais j'ai une gorge si puissante que je couvris tout leur bruit ;

Alors ils ont pris les cors de chasse et m'ont soufflé à la figure,

Et comme aucun côté ne voulait céder, nous décidâmes de régler  
[l'affaire en ce lieu.

Qu'on enlève le Heaume à Conall.

UN PALEFRENIER.

Non, Conall est le meilleur ici.

UN AUTRE.

Donnez-le à Laegaire qui a fait payer cher les chats assassins.

CUCHULAIN.

Il n'a été donné à personne : pour mettre fin à notre rivalité,

Nous avons changé ce chat assassin en une coupe de paix.

J'ai bu le premier ; puis Conall ; donne-le à Laegaire maintenant

*Conall donne le Heaume à Laegaire.*

Qu'il puisse ronronner dans sa main et que tous nos serviteurs  
[sachent

Que, depuis que la bière est en nous, il a rentré ses griffes.

UN DOMESTIQUE.

C'est bien, je vais arrêter de crier.

UN AUTRE.

Cuchulain a raison ;

Je suis fatigué de ce grand cor par la faute duquel je suis enroué  
[comme un freux.

LAEGAIRE.

Cuchulain, tu as bu le premier.

UN AUTRE.

En buvant le premier, il a pris

Tous les honneurs pour lui.

LAEGAIRE.

Cuchulain, tu as bu le premier.

UN AUTRE.

Si Laegaire boit maintenant, il reconnaît être le dernier et le plus  
[mauvais.

UN AUTRE.

Cuchulain et Conall ont bu.

UN AUTRE.

Il est perdu s'il en prend une goutte.

LAEGAIRE *pose le Heaume sur la table.*

Prétendais-tu être le meilleur de nous en buvant le premier à cette  
[coupe ?

CUCHULAIN, *ses paroles sont en partie couvertes par les murmures de la foule bien qu'il parle très fort.*

Cet escamoteur venu de la mer, ce vieux hareng rouge, c'est lui  
Qui nous a tous menés par le bout du nez ; il a apporté le Heaume  
[pour cela,

Et parce que nous ne voulions pas nous quereller, il a couru ailleurs  
[pour crier

Que Conall et Laegaire m'ont causé du tort, jusqu'à ce que tous  
[soient fâchés.

*Le murmure s'atténue de sorte qu'on entend ses paroles.*

Qui sait où il est maintenant et qui il incite à la bataille ?

Aussi partez, et si quelque chose crie fort dans la nuit,

Ou apparaît dans l'air, restez silencieux jusqu'au matin.

UN SERVITEUR.

Cuchulain a raison – je suis fatigué de ce grand cor.

CUCHULAIN.

Allez !

*Les Serviteurs se tournent vers la porte mais s'arrêtent en entendant les voix des femmes à l'extérieur.*

LA FEMME DE LAEGAIRE, *dehors.*

Le mien est le plus beau à regarder.

LA FEMME DE CONALL, *dehors.*

Mais le mien est le mieux né.

EMER, *dehors.*

Mon homme est le plus vigoureux.

CUCHULAIN.

Vieil ouragan, bien joué !

Tu as mis nos épouses dans le coup pour qu'elles puissent nous  
[pousser ;

Nous devons nous entretuer pour que tu te moques de nous.

Ah, maintenant elles ont commencé à se battre pour savoir qui  
[rentrera la première dans la maison ?

*Les femmes vont à la porte en luttant.*

EMER.

Non, c'est moi qui ai le droit du lieu, car j'ai épousé l'homme le  
[meilleur.

LA FEMME DE CONALL *tire Emer en arrière.*

Mes ongles dans ton cou et tes épaules.

LA FEMME DE LAEGAIRE.

Et passe devant moi si tu le peux.

Mon mari a lutté à l'Ouest.

LA FEMME DE CONALL, *agenouillée dans l'embrasure de la porte afin de maintenir à l'extérieur les autres qui la tirent.*

Mais qu'a-t-il combattu d'autre ici

Que des ombres tortueuses et impuissantes, crachant dans l'air  
[obscur ?

Et qu'a-t-il emporté d'autre que de la paille et de la poterie brisée ?

LA FEMME DE LAEGAIRE.

C'est ton homme qui a inventé cette histoire, seul et tremblant,  
Pour dissimuler sa terreur.

EMER *se force un passage en avant.*

Je suis Emer, c'est moi qui passerai la première

Personne ne marchera devant moi, ou ne chantera les louanges  
[d'un homme

Avant que le mien n'ait été loué.

CUCHULAIN *met sa lance à travers la porte pour en interdire l'accès.*

Allons, mettez un terme à leurs querelles :

L'une est aussi belle que l'autre, chacune l'épouse d'un roi.

Abattez les murs peints, abattez-les, jusqu'au sol !

Nos femmes entreront ensemble, chacune à sa porte.

*Laegaire et Conall se mettent à abattre les murs.*

*Leurs femmes vont respectivement au trou que fait leur mari.*

*Emer, debout à la porte, chante. Certains de ceux qui ont un instrument de musique peuvent l'accompagner.*

EMER.

Ce n'est pas ce qu'il a fait,

C'est son esprit de feu,

Son corps de soleil,

Qui m'ont fait lever la tête plus haut

Que toutes les femmes du monde.

Le don qu'il apporte,

C'est lui-même porté par le vent.

Aussi quand leurs yeux ont rencontré les miens,

Les femmes se glacent ou s'enflamment,

Troublées, comme sous l'effet du vin,

Par une pensée secrète,

La proie et l'aliment

De la jalousie et du désir,

Car je suis la lune pour ce soleil,

Je suis l'acier pour ce feu.

*Des trous ont été percés dans les murs. Cuchulain enlève sa lance de la porte et les trois femmes entrent en même temps.*

EMER.

Cuchulain, délivre-toi de cette indolence et éveille-toi :

Je chanterai jusqu'à ce que j'aie durci ta lèvre contre chaque fripon  
[qui prendrait

Une part de ton honneur.

LA FEMME DE LAEGAIRE.

Tu mens, car c'est ton homme qui voudrait prendre l'honneur du  
[mien.

LA FEMME DE CONALL, à la Femme de Laegaire.

C'est ce que tu dis, hypocrite, alors que ton mari a commencé.

CUCHULAIN soulève le Heaume qui est sur la table.

Un pays peut se moquer d'un pays jusqu'à ce que tout tombe en  
[ruines,

Les pailles mêmes se disputer jusqu'à ce que s'effondre la meule :

Les montants de portes se chamailler jusqu'à ce que la porte soit  
[démolie,

Les jarres de bière s'entrechoquer jusqu'à ce que la bière se  
[répande sur le plancher,

Mais cela ne nous avancera pas.

*Il jette le Heaume dans la mer.*

LA FEMME DE LAEGAIRE.

Il ne t'allait pas,

Aussi tu ne voulais pas que quiconque le porte, et tu l'as jeté.

LA FEMME DE CONALL.

Mais tu vas en répondre, car tu as ainsi volé mon homme.

CONALL.

Tu nous as volés tous les deux, Cuchulain.

LAEGAIRE.

Le plus grand tort qui soit,

Sur la large crête du monde, nous a été porté à tous deux  
[aujourd'hui.

EMER *tire son poignard.*

Qui est pour Cuchulain ?

CUCHULAIN.

Silence !

EMER.

Qui est pour Cuchulain, dis-je ?

*Elle chante les mêmes paroles qu'auparavant, en brandissant son poignard. Pendant qu'elle chante, la Femme de Conall et celle de Laegaire tirent leur poignard et se précipitent sur elle, mais Cuchulain les force à reculer. Laegaire et Conall dégainent leur épée pour frapper Cuchulain.*

LA FEMME DE LAEGAIRE crie pour qu'on l'entende malgré le chant d'Emer.

Faites taire son chant en soufflant du cor !

LA FEMME DE CONALL.

Criez bien fort, soufflez du cor ! Faites du bruit !

LA FEMME DE LAEGAIRE.

Soufflez du cor, battez des mains, ou criez, afin d'étouffer sa voix !

*Les Palefreniers et les Marmitons soufflent du cor ou se battent. Il y a un bruit assourdissant et une bataille confuse. Soudain trois mains noires s'introduisent par les fenêtres et éteignent les torches. Il fait maintenant nuit noire, à l'exception d'une faible lueur à l'extérieur de la maison qui montre simplement que des formes se déplacent, sans permettre de savoir qui ou ce qu'elles sont, et dans l'obscurité on peut entendre des voix basses et terrifiées.*

UNE VOIX.

Noirs comme du charbon, avec des têtes de chat, ils sont venus  
[de par-delà la grève.

UNE AUTRE VOIX.

Et j'en ai vu un s'étirer vers une torche et la couvrir de sa main.

UNE AUTRE VOIX.

Un autre, noir de suie, a arraché la lune dans les airs.

*La maison est peu à peu éclairée par une lumière qui vient de la mer, sur laquelle la lune commence à nouveau à briller. Il n'y a pas de lumière à l'intérieur de la maison, les grandes solives des murs sont noires et peuplées d'ombres, et les personnages noirs aussi sur le fond de lumière. On voit l'Homme Rouge debout au milieu de la maison. Les hommes à tête de chat sont accroupis ou debout près de la porte. L'un porte le Heaume, un autre la grande épée.*

L'HOMME ROUGE.

Je réclame mon dû. Qu'un homme s'agenouille ici

Pour que je lui coupe la tête, ou tout tombera en ruines.

CUCHULAIN.

Il a joué et payé de sa tête, et il est juste que nous le payions en  
[retour,

Et que nous lui donnions plus qu'il ne nous a donné, car il est ici  
[notre hôte ;

Aussi je veux lui donner ma tête.

*Emer se met à chanter une mélodie funèbre.*

Petite femme ; petite femme, calme-toi,

Vivant, je partais loin, dans tous les pays sous le soleil.

Et je n'ai pas été un homme fidèle ; mais quand mon histoire sera  
[achevée,

Ma gloire jaillira comme un rire et te placera bien haut au-dessus  
[de toutes les femmes.

EMER *l'entoure de ses bras.*

C'est toi et non ta gloire que j'aime.

CUCHULAIN *essaie de s'en dégager.*

Tu es jeune, tu es sage, tu peux trouver

Un homme plus aimable et plus avenant qui s'assiéra chez lui.  
[dans la maison.

EMER.

Vis et sois toujours infidèle.

CUCHULAIN *la rejette.*

Retiendrais-tu la grande bernacle

Lorsque ses yeux sont tournés vers la mer et son bec vers l'air  
[salé ?

EMER *lève son poignard pour se tuer.*

Je suis aussi sur le chemin de son aile grise !

CUCHULAIN *saisit le poignard.*

Oses-tu, oses-tu, oses-tu ?

Porte des enfants et balaie la maison.

*Il se fraie un chemin à travers les serviteurs qui l'entourent.*

Gémissez, mais ôtez-vous de ma route.

*Il s'agenouille devant l'Homme Rouge. Une pause.*

Vite, à l'œuvre, vieux Radis, tu disparaîtras au chant du coq.

*Un homme noir à tête de chat tend le Heaume. L'Homme Rouge le prend.*

L'HOMME ROUGE.

Je ne suis pas venu pour te faire du mal, je suis le Recteur de ce  
[pays,

Et avec mes têtes de chat qui crachent, ma folle bande de créatures  
[lunaires,

D'âge en âge, je passe au crible le pays et choisis son champion.

L'homme qui frappe mon imagination.

*Il place le Heaume sur la tête de Cuchulain.*

Et je choisis la lèvre rieuse  
Qui ne se détournera pas du rire, qu'advienne le succès ou la  
[chute ;  
Le cœur qui ne devient pas plus amer, même s'il est trahi par  
[tous ;  
La main qui sème à la volée ; la vie pareille au coup du joueur ;  
Et tout cela je le fais prospérer, jusqu'à ce que vienne un jour que  
[je connais,  
Où le cœur et l'esprit s'obscurcissent de sorte que la faiblesse  
[triomphe de la force,  
Et que les harpistes à la longue mémoire trouvent matière à leur  
[chant.



# Sur le rivage de Baile

*1904*



*À William Fay pour sa merveilleuse fantaisie  
dans l'interprétation du personnage du Fou.*

## PERSONNAGES

UN FOU

UN AVEUGLE

CUCHULAIN <sup>1</sup>, *Roi de Muirthemne*

CONCHUBAR <sup>2</sup>, *Grand Roi d'Uladh*

UN JEUNE HOMME,  *fils de Cuchulain*

DES ROIS, DES FEMMES QUI CHANTENT

1. Voir note p. 12

2. Conchubar (ou Conchobar) : Grand Roi d'Uladh ou d'Ulster.

*Une grande salle à Dundéalgan, non pas « la grande demeure ancienne de Cuchulain », mais un lieu de réunion plus proche de la mer. Une grande porte au fond, et à travers la porte passe une lumière brumeuse comme celle de la mer. Il y a beaucoup de chaises et un long banc. L'une de ces chaises sur le devant de la scène est plus grande que les autres. Quelque part au fond, une table et, dessus, des pots de bière et des cornes pour boire. Une petite porte d'un côté de la salle. Un Fou et un Aveugle, tous deux en haillons, les traits rendus grotesques et extravagants par un masque, entrent par la porte du fond. L'Aveugle s'appuie sur un bâton.*

#### LE FOU.

Quel homme habile tu fais, même si tu es aveugle ! Il n'y a personne avec deux yeux dans la tête qui soit aussi habile que toi. Qui d'autre que toi aurait pensé que la poule dort chaque jour un peu à midi ? Je ne pourrais jamais voler quoi que ce soit si tu ne m'avais pas dit où chercher. Et quel bon cuisinier tu es ! Tu me prends la volaille des mains après que je l'ai dérobée et plumée et tu la mets dans la grande marmite sur le feu là, et moi, je peux m'en aller courir avec les sorcières au bord des vagues pour m'ouvrir l'appétit. et, quand c'est fait, voici la poule qui m'attend à l'intérieur, cuite à point.

L'AVEUGLE *tâte avec son bâton.*

*Cuite à point.*

LE FOU *entoure de ses bras le cou de l'Aveugle.*

Viens maintenant, je prendrai une cuisse et tu en prendras une, et nous tirerons au sort la fourchette de la chance. Je vais faire ton éloge, je vais faire ton éloge, pendant que nous la mangerons, pour tes bonnes combinaisons et ta bonne cuisine. Tu n'as pas ton pareil au monde, l'Aveugle. Viens ; viens. Attends une minute, je n'aurais pas dû fermer la porte. Il y en a qui me cherchent et je ne voudrais pas qu'ils ne me trouvent pas. N'en parle à personne, l'Aveugle. Il y en a qui me suivent. Boann<sup>1</sup> elle-même qui est sortie de la rivière et Fand<sup>2</sup>, de la mer profonde. Ce sont des sorcières, et elles viennent dans le vent, et elles crient : « Donne-moi un baiser, Fou, donne-moi un baiser », c'est ce qu'elles crient. La porte est assez grande ouverte. Toutes les sorcières peuvent

1. Déesse qui donna son nom à la rivière Boyne.

2. Déesse, femme de Manananan MacLir, dieu de la mer, qui s'éprit de Cuchulain.

entrer maintenant. Je ne voudrais pas qu'elles tapent à la porte et qu'elles disent : « Où est le Fou ? Pourquoi a-t-il mis le loquet à la porte ? » Il se peut qu'elles entendent bouillir la marmite, qu'elles entrent et s'assoient par terre. Mais nous ne leur donnerons pas de volaille. Qu'elles retournent à la mer, qu'elles retournent à la mer.

L'AVEUGLE *tâte de ses mains les pieds du grand siège.*

Ah ! *Puis d'une voix plus forte, tout en tâtant le dossier.* Ah ! Ah !

LE FOU.

Pourquoi dis-tu « Ah ! Ah ! » ?

L'AVEUGLE.

Je reconnais ce grand siège. C'est aujourd'hui que vient le Grand Roi Conchubar. Ils ont sorti son siège. Il va être le maître de Cuchulain pour de bon à partir de ce jour. C'est pour cela qu'il vient.

LE FOU.

Ce doit être un grand homme pour être le maître de Cuchulain.

L'AVEUGLE.

Certainement. C'est un grand homme. Il est au-dessus de tout le reste des rois d'Irlande.

LE FOU.

Le maître de Cuchulain ! Je croyais que Cuchulain pouvait faire tout ce qui lui plaisait.

L'AVEUGLE.

Sans doute, sans doute. Mais il en a trop fait, et Conchubar vient aujourd'hui pour lui imposer un serment qui mettra fin à ses vagabondages, le rendra aussi docile qu'un chien de maison, et le tiendra toujours à portée de la main. Il va s'asseoir sur ce siège et le fera jurer.

LE FOU.

Comment fera-t-il ?

L'AVEUGLE.

Tu n'as pas assez de cervelle pour comprendre de telles affaires. *L'Aveugle s'est assis.* Il s'assiera sur ce siège et dira : « Prête serment, Cuchulain. Je te demande de prêter serment. Fais ce que je te dis. Qu'est-ce que ta cervelle comparée à la mienne, et tes richesses comparées aux miennes ? Et quels fils as-tu pour payer tes dettes et poser une pierre sur toi quand tu seras mort ? Prête serment, je te dis. Prête un serment solennel. »

LE FOU *se recroqueville et gémit.*

Je ne veux pas. Je ne prêterai pas serment. Je veux mon dîner.

L'AVEUGLE.

Silence ! Silence ! Ce n'est pas encore cuit.

LE FOU.

Tu as dit que c'était cuit à point.

L'AVEUGLE.

Ah bon ? Eh bien, peut-être que c'est cuit, peut-être pas. Il se pourrait que les ailes soient blanches, mais les cuisses rouges. La viande peut coller fort à l'os et ne pas lâcher sous les dents. Mais, crois-moi, Fou, elle sera bien cuite avant que tu n'y mettes les dents.

LE FOU.

La faim me donne de plus grandes dents.

L'AVEUGLE.

Je vais te raconter une histoire – les rois ont des conteurs en attendant leur dîner – je vais te raconter une histoire avec un combat, une histoire avec un champion, un bateau et un fils de reine qui a décidé de tuer quelqu'un que toi et moi, nous connaissons.

LE FOU.

Qui est-ce ? Qui vient-il tuer ?

L'AVEUGLE.

Attends ; écoute d'abord. Pendant que tu volais la poule, j'étais couché dans un trou dans le sable, et j'ai entendu trois hommes qui venaient ; ils semblaient traîner les pieds. Ils étaient blessés et gémissaient.

LE FOU.

Continue. Parle-moi du combat.

L'AVEUGLE.

Il y avait eu un combat, un grand combat, un combat gigantesque. Un jeune homme avait débarqué sur le rivage, les gardes-côtes lui avaient demandé son nom, et il avait refusé de le donner ; il en avait tué un et les autres s'étaient enfuis.

LE FOU.

Cela suffit. Revenons à la poule. Si elle pouvait être plus grosse ! Je la voudrais aussi grosse qu'une oie.

L'AVEUGLE.

Silence ! Je ne t'ai pas tout dit. Je sais qui est ce jeune homme. J'ai entendu les fuyards dire qu'il était roux, qu'il était venu du pays d'Aoife pour tuer Cuchulain.

LE FOU.

Nul ne le peut.

*Il chante.*

Cuchulain a tué des rois,  
Des rois et des fils de rois,  
Des dragons sortis de l'eau,  
Et des sorcières de l'air,  
Des Banachas et des Bonachas <sup>1</sup> et le peuple des bois.

L'AVEUGLE.

Silence ! Silence !

LE FOU *chante encore.*

Des sorcières qui volent le lait,  
Les Fomors <sup>2</sup> qui volent les enfants,  
De vieilles mégères à tête de lièvre  
Des lièvres à griffes de sorcières,  
Tous montés sur un cheval de bois.

*Il parle.*

Sortant du tréfonds de l'âpre et sombre Nord.

L'AVEUGLE.

Silence, dis-je !

LE FOU.

Cuchulain sait-il qu'il vient pour le tuer ?

L'AVEUGLE.

Comment le saurait-il, lui qui a la tête dans les nuages ? Peu lui importe les combats ordinaires ! Pourquoi se soucierait-il d'un jeune homme seul ? Mais si c'était un faon blanc qui pouvait se changer en reine avant le matin...

LE FOU.

Revenons à la poule. Je la voudrais grosse comme un cochon : une poule avec de la graisse d'oie et une peau croustillante comme un cochon.

L'AVEUGLE.

Il n'y a rien qui presse, rien qui presse. Je sais de qui il est le fils. Je ne voudrais le dire à personne d'autre, mais à toi je le dirai — un secret a plus de prix pour toi que ton dîner. Tu aimes qu'on te dise des secrets.

1. Esprits des bois et gobelins. Le Fou fait allusion aux bannanach (gobelins à visage blanc) et aux boccanah (gobelins à visage de lutin).

2. Yeats décrit les Fomors comme « des dieux de la nuit, de la mort et du froid... ils étaient difformes et avaient tantôt une tête de chèvre ou de taureau, tantôt une seule jambe et un seul bras qui sortait du milieu de leur poitrine ». Ils étaient les ancêtres des mauvaises fées.

LE FOU.

Dis-moi le secret.

L'AVEUGLE.

Ce jeune homme est le fils d'Aoife. Je suis sûr que c'est le fils d'Aoife, une foule de choses me dit que c'est le fils d'Aoife. Tu m'as souvent entendu parler d'Aoife, la grande guerrière que Cuchulain maîtrisa dans le Nord ?

LE FOU.

Je sais, je sais. C'est une de ces reines grincheuses qui vivent dans l'Écosse affamée.

L'AVEUGLE.

Je suis sûr que c'est son fils. J'ai vécu longtemps dans le pays d'Aoife.

LE FOU.

C'était avant que tu ne deviennes aveugle pour avoir maudit le vent.

L'AVEUGLE.

Il y avait dans sa maison un garçon aux cheveux roux comme elle, et chacun disait qu'il devait être élevé pour tuer Cuchulain, qu'elle détestait Cuchulain. Elle avait coutume de mettre un heaume sur une colonne qu'elle appelait Cuchulain, et elle lui demandait de se jeter dessus. On entend un pas dehors, le pas de Cuchulain.  
*Cuchulain passe près de la grande porte dehors dans la brume.*

LE FOU.

Où va Cuchulain ?

L'AVEUGLE.

Il va voir Conchubar qui lui a demandé de prêter serment.

LE FOU.

Ah, un serment, l'Aveugle. Comment puis-je me rappeler tant de choses à la fois. Qui va prêter serment ?

L'AVEUGLE.

Cuchulain va prêter serment devant Conchubar, le Grand Roi.

LE FOU.

Quel méli-mélo, l'Aveugle ! Tu me racontais une histoire, et maintenant tu m'en racontes une autre... Comment veux-tu que je comprenne la fin si tu mélanges tout au début ? Attends que je mette cela en ordre. Là maintenant, voici Cuchulain, *il montre un pied*, et là c'est le jeune homme, *il montre l'autre pied*, qui vient le tuer, et Cuchulain ne le sait pas. Mais où est Conchubar ? *Il prend son sac qu'il porte au côté.* Voilà Conchubar avec toutes ses richesses – Cuchulain, le jeune homme, Conchubar. Et où est

Aoife ? *Il jette son bonnet.* Voici Aoife, bien haut sur les montagnes dans la haute Écosse affamée. Peut-être que ce n'est pas vrai après tout. Peut-être que tu l'as inventé. Tu m'as trompé avec tes mensonges bien des fois auparavant. Viens jusqu'à la marmite, j'ai des crampes d'estomac, il se rebiffe. Voudrais-tu qu'il grince comme un portail rouillé ?

L'AVEUGLE.

Je te dis que c'est vrai. Et il y a bien d'autres choses qui sont vraies. Si tu écoutes ce que je te dis, tu vas oublier ton estomac.

LE FOU.

Non.

L'AVEUGLE.

Écoute. Je sais qui est le père du jeune homme, mais je ne le dirai pas. J'aurais peur de le dire. Ah ! Fou, tu oublierais tout si tu savais qui est le père du jeune homme.

LE FOU.

Qui est-ce ? Dis-le moi vite maintenant ou je vais te secouer. Va, dis-le ou je te secoue.

*Murmure de voix au loin.*

L'AVEUGLE.

Attends, attends. Il y a quelqu'un qui vient... C'est Cuchulain qui vient. Il revient avec le Grand Roi. Va demander à Cuchulain. Il te le dira. Tu te soucieras peu de la marmite quand tu l'auras demandé à Cuchulain...

*L'Aveugle sort par la porte de côté.*

LE FOU.

Je vais lui demander. Cuchulain saura. Il est allé dans le pays d'Aoife. *Il va au fond de la scène.* Je vais lui demander. *Il se tourne et va sur le devant de la scène.* Mais non, je ne lui demanderai pas, j'aurais peur. *Il va à nouveau au fond de la scène.* Oui, je lui demanderai. Quel mal y a-t-il à demander ? L'Aveugle m'a dit que je devais le faire. *Il va sur le devant de la scène.* Non, non, je ne lui demanderai pas. Il pourrait me tuer. Moi je n'ai tué que des poules, des oies et des cochons. Lui, il a tué des rois. *Il va au fond de la scène presque jusqu'à la grande porte.* Qui dit que j'ai peur ? Je n'ai pas peur. Je ne suis pas un lâche. Je vais lui demander. Non, non, Cuchulain, je ne vais pas te demander.

Il a tué des rois,

Des rois et des fils de rois

Des dragons sortis de l'eau,

Et des sorcières de l'air,

Des Banachas, des Bonachas et le peuple des bois.

*Le Fou sort par la porte de côté ; on entend ses derniers mots quand il est à l'extérieur. Cuchulain et Conchobar entrent par la grande porte du fond. Tandis qu'ils sont encore à l'extérieur, on entend Cuchulain hausser la voix, en colère. C'est un homme brun qui a un peu plus de quarante ans. Conchubar est beaucoup plus vieux et porte un long sceptre, sculpté avec élégance ou muni d'un élégant pommeau d'or.*

CUCHULAIN.

Parce que j'ai tué des hommes sans que tu me le demandes,

Parce que j'en ai récompensé d'autres selon mon bon plaisir,

Pour une dizaine de vétilles,

Tu m'imposerais ce serment, et maintenant, maintenant

Tu ajoutes une autre pierre au tas,

Je dois être ton homme, presque ton esclave,

Parce qu'un jeune garçon du pays d'Aoife

A trouvé le rivage mal gardé.

CONCHUBAR.

Il a débarqué

Pendant que tu étais quelque part hors de vue et hors de portée  
[de voix,

Chassant ou dansant avec tes farouches compagnons.

CUCHULAIN.

On peut le mettre dehors. Je refuse toute contrainte.

Je danserai, chasserai, me battrai ou ferai l'amour

Partout et à chaque fois que j'en aurai envie.

Si le temps n'avait fait couler de l'eau dans ton sang,

Tu n'y aurais jamais pensé.

CONCHUBAR.

Je voudrais laisser

Un pays fort et pacifié à mes enfants.

CUCHULAIN.

Et je dois obéir en toutes choses ;

Abandonner ma volonté à la tienne ; aller où il te plaît ;

Venir quand tu appelles ; m'asseoir à la table du conseil

Parmi les vieillards au corps difforme ;

Moi dont le seul nom a assuré la sécurité de ce pays,

Moi qui jadis ai repoussé

Maeve de Cruachan <sup>1</sup> et les pirates du Nord,  
Les cent rois de Sorcha <sup>2</sup>, et les rois  
Hors du Jardin à l'Est du Monde.  
Faut-il que moi, qui t'ai maintenu sur le trône quand tous  
Voulaient te faire tomber, je jure obéissance  
Comme si j'étais un roi éleveur de bétail ?  
Mes jarrets sont-ils tavelés par la chaleur du feu,  
Ou mes mains ne sont-elles capables que de tracer des dessins  
Dans la cendre avec un bâton ? Suis-je  
Si mou et paresseux que j'ai besoin d'un fouet  
Pour te servir ?

CONCHUBAR.

Non, pas le fouet, Cuchulain,  
Mais chaque jour mes enfants viennent me dire :  
« Cet homme devient plus difficile à supporter.  
Comment pouvons-nous être en sécurité avec cet homme  
Que nul ne peut acheter, commander ou lier ?  
Nous serons à sa merci quand tu auras disparu ;  
Il brûle la terre comme s'il était du feu,  
Et le temps ne peut jamais le toucher ».

CUCHULAIN.

Et ainsi le récit  
S'embellit encore ! Je dois obéir  
À l'enfant, quel qu'il soit, que tu mettras sur le trône.  
Comme s'il était toi-même !

CONCHUBAR.

Très certainement  
Je suis le Grand Roi, mon fils sera le Grand Roi ;  
Et toi, malgré toute l'ardeur de ton sang,  
Et bien que ton père fût issu du soleil,  
Tu n'es qu'un petit roi et tu pèses bien peu  
Dans tout ce qui touche au gouvernement,  
Si on compare avec mes enfants.

CUCHULAIN.

C'est bien que nous disions clairement ce que nous avons sur le  
[cœur,  
Car lorsque nous mourrons, on parlera de nous

1. Maeve ou Medh était reine du Connacht (ou Connaught) et sa capitale était Cruachan, maintenant Ratherogan dans le comté de Rosecommon.

2. Sorcha ou Sorca fait partie de l'Autre Monde celtique.

Dans de nombreux pays. Dans notre jeunesse,  
Nous avons vu les cieux comme un nuage de feu  
Qui menaçait le monde, et supérieurs  
Aux autres, maintenant que le nuage s'est levé,  
Nous devons être encore plus sincères. Conchubar,  
Je n'aime pas tes enfants – ils n'ont pas de cœur au ventre,  
Pas de moëlle dans les os ; ils choisiront une molle couche  
Là où, toi et moi, nous couchons à la dure.

CONCHUBAR.

Tu les injuries  
Car tu n'as pas d'enfants à toi.

CUCHULAIN.

J'estime que c'est moi qui ai le plus de chance : je ne laisse  
Nul fantôme blafard, nulle caricature d'homme  
Errer en murmurant dans les corridors  
Où j'ai ri et chanté.

CONCHUBAR.

Ce n'est pas vrai,  
Même si tu te vantes que c'est la vérité qui règne entre nous ;  
Car il n'est personne avec maison et terres  
Ayant appartenu à une seule famille, portant  
Le nom de cette seule famille depuis des siècles,  
Personne, qui ne soit malheureux s'il sait  
Qu'elles doivent passer aux mains d'un étranger  
Comme il en sera fait des tiennes.

CUCHULAIN.

C'est ce qu'éprouvent la plupart des hommes,  
Mais toi et moi nous léguons notre nom à la harpe.

CONCHUBAR.

Tu joues des arguments comme les hommes de loi,  
Mais ton cœur n'y est pas. Je connais tes pensées,  
Car nous avons dormi sous un même manteau et bu  
Du vin dans la même coupe. Je te connais jusqu'à l'os,  
Je t'ai entendu pleurer, oui, dans ton sommeil,  
« Je n'ai pas de fils », et avec une telle amertume  
Que je suis tombé à genoux et j'ai prié  
Pour que cela fût réparé.

CUCHULAIN.

Car tu pensais  
Que je serais aussi docile que les autres  
Si j'avais leurs raisons ; mais ce n'est pas vrai ;

Car j'aurais besoin d'un argument de plus grand poids  
Que celui qui me défigurerait en me copiant, .  
Puisque j'ai ce bel épervier dans le ciel  
Qui, dit-on, engendra mon corps  
Avec une mortelle.

CONCHUBAR.

Maintenant comme toujours  
Tu te moques de tout espoir raisonnable  
Tu ne voudrais rien, ou des choses impossibles.  
Quel œil a jamais regardé l'enfant  
Qui contenterait un esprit comme le tien ?

CUCHULAIN.

Je ne laisserai  
Ma maison et mon nom à personne qui n'accepte de m'affronter  
À la bataille.

CONCHUBAR.

Rapide à la course,  
Faisant peu de cas des bonheurs ordinaires,  
Tu aurais dû attraper sur les collines  
Une fille des airs, ou sur le rivage  
Une fille du Pays-sous-la-Vague.

CUCHULAIN.

Je ne blasphème pas.

CONCHUBAR.

Cependant tu méprises  
Nos reines et tu n'appellerais pas tien un enfant  
Que l'une d'entre elles aurait porté.

CUCHULAIN.

Je n'ai pas dit cela.

CONCHUBAR.

Ah ! Je me souviens t'avoir entendu te vanter,  
Quand la bière coulait dans ton sang, qu'il y en avait une  
En Écosse, où tu avais appris le métier de la guerre,  
Qui avait les joues pâles comme la pierre et les cheveux d'un  
[brun-roux ;

Et que, tout en ayant aimé d'autres femmes,  
Tu aurais préféré que cette farouche femme-guerrière  
Portât ton fils plutôt que toute autre reine.

CUCHULAIN.

Tu l'appelles une « farouche femme-guerrière »,  
Car, ayant vécu parmi les rouets des fileuses,

Tu ne voudrais pas près de toi une femme qui ne cesse de dire :  
« Ah ! comme tu es sage ! » « Que veux-tu pour le souper ? »  
« Que porterai-je pour te plaire, mon Seigneur »  
Et qui poursuive ce bourdonnement jour et nuit  
Pour toujours. Une farouche femme-guerrière !  
Mais je m'emporte pour rien.  
Tu ne l'as jamais vue. Ah ! Conchubar, si tu l'avais vue,  
Avec cette noble tête rieuse et turbulente  
Rejetée en arrière, tendre l'arc à l'oreille,  
Ou assise près du feu, les yeux graves  
Pleins de bons conseils comme du bon vin,  
Ou quand l'amour courait dans tous les traits  
De son corps ardent – bien qu'elle n'eût pas d'enfant,  
Nulle autre n'était aussi belle, reine ou amante,  
Nulle n'était aussi digne de donner naissance à des rois.

CONCHUBAR.

Tout ce que je peux dire t'éloigne davantage  
Du seul sujet d'importance. Cette même femme –  
Car je sais bien que tu fais l'éloge d'Aoife –  
Maintenant te hait et ne laissera aucun piège  
Détendu, qui pourrait devenir un nœud coulant  
Autour de ta gorge, aucune armée au repos  
Qui pourrait apporter ruines sur cette terre que tu sers.

CUCHULAIN.

Rien d'étonnant à cela, rien du tout d'étonnant.  
Je n'ai jamais connu l'amour que comme un baiser  
Au cœur de la bataille, et une trêve difficile  
Entre huile et eau, bougies et nuit sombre,  
Colline et vallée, soleil aux pieds brûlants  
Et lune froide qui glisse sur ses pieds fuyants –  
Un bref pardon entre des contraires  
Qui se haïssent depuis trois fois l'âge  
De cette vieille terre.

CONCHUBAR.

Écoute-moi.

Aoife nous fait la guerre, et chaque jour  
Nos ennemis grandissent et frappent les murailles  
Avec plus d'âpreté, et toi, à l'intérieur des murailles,  
Tu es chaque jour plus turbulent ; et pourtant,  
Quand je voudrais t'en parler, ta fantaisie  
Court comme une hirondelle sur le vent.

*À l'extérieur dans la lumière bleue de la brume de mer, il y a de nombreux rois, vieux et jeunes ; avec eux sont trois Femmes dont deux portent un bol de feu. La troisième, dans ce qui suit, met de temps en temps des herbes parfumées dans le feu de sorte que la flamme danse plus brillante.*

Regarde la porte et les hommes qui y sont rassemblés —  
De vieux conseillers qui dirigent le pays avec moi.  
Des rois plus jeunes, les danseurs et les joueurs de harpe  
Qui t'accompagnent dans tes folles aventures, et tous  
Ici partagent la même anxiété.

Prêteras-tu serment d'obéissance

Pour assurer la sécurité de cette terre pour eux et les leurs ?

Tu n'es qu'un demi-roi et moi aussi ;

J'ai besoin de la puissance de ta main et de ton cœur brûlant.

Et toi de ma sagesse.

CUCHULAIN *approche de la porte.*

Oisillons d'un haut nid,

Éperviers qui m'avez suivi dans les airs

Regardant le soleil, nous allons laisser tout ceci

Et nous planerons sur le vent une fois encore. Ce roi

Voudrait que je prête serment de faire son bon vouloir,

Et ayant écouté ce qu'il me chante depuis ce matin.

Je ne veux plus en entendre parler. Cours à l'étable,

Attelle les chevaux au timon du char,

Et envoie un messenger aux joueurs de harpe.

Nous trouverons un lieu bien lisse dans les bois.

Et nous danserons un moment.

UN JEUNE ROI.

Cuchulain, prête serment.

Il n'y a personne ici qui ne le désire.

CUCHULAIN.

Tu voudrais que je prête serment ? Êtes-vous tous du même avis ?

LES ROIS.

Tous, tous, tous, tous !

UN JEUNE ROI.

Fais ce que le Grand Roi te demande.

CONCHUBAR.

Il n'est personne qui ne craigne cette turbulence

Maintenant que ce sont des hommes rangés.

CUCHULAIN.

Avez-vous tellement changé,

Ou suis-je devenu plus dangereux récemment ?

Mais ce n'est pas cela. Je comprends tout.

C'est vous qui avez changé. Vous avez maintenant épouses et  
[enfants,

Et pour cette raison vous ne pouvez pas suivre

Celui qui vit tel un oiseau volant d'arbre en arbre. —

Il est temps que les années fassent couler de l'eau dans mon sang

Pour en noyer l'ardeur, car tout a changé,

Sauf cela. — Je prêterai le serment que vous voulez :

Par la lune, le soleil, l'eau, la lumière ou l'air,

Peu m'importe combien je suis lié.

CONCHUBAR.

Sur ce feu

Qui flambe dans ton âtre et dans le mien,

Les hommes les plus âgés seront mes témoins,

Les plus jeunes, les tiens. Les gardiennes du feu

Purifieront le seuil de la maison

En agitant du feu, et fermeront la porte extérieure,

Selon l'usage : elles chanteront des vers

Venus des anciens législateurs

Pour chasser les sorcières. Considérant

Que la volonté sauvage de l'homme pourrait être liée par un  
[serment,

Et pas celle de la femme, ils nous demandent de chanter

Contre la volonté de la femme la plus sauvage

Chez les Artistes de la Métamorphose qui courent dans le vent.

*Conchubar s'en est allé vers son trône.*

LES FEMMES *chantent d'une voix très basse de sorte que, après les quelques premières paroles, les autres étouffent leurs paroles.*

Puisse ce feu avoir chassé

Les Artistes de la Métamorphose qui peuvent

S'en prendre à la maison d'un grand Roi

Jusqu'à ce que tout soit en ruines.

Ô noms par lesquels un homme a connu

Le seuil et l'âtre,

Emportez ensemble dans le vent

Les femmes que nul ne peut embrasser sans dépérir,

Car elles ne sont qu'un tourbillon de vent

Hors de la mémoire et de l'esprit.

Elles feraient déchoir un prince

Avec de fragiles images d'argile

Plantées dans la vague qui court ;  
Ou, comme elles ont de nombreuses formes .  
Elles se changeraient en lévriers  
Jusqu'à ce que le Prince mourût de ses blessures.  
Même si le changement n'était que caprice ;  
Ou elles lui jetteraient un sort  
Pour qu'il poursuive, poussé par le désir,  
Des corps qui ne peuvent jamais se lasser  
Ou devenir aimables, car elles s'enduisent  
Entièrement, membre à membre,  
D'un élixir miraculeux  
Fait de la graisse  
De la licorne indomptée.  
Mais l'homme qu'elles suivent  
Est trois fois abandonné, dépouillé, ruiné.  
Supplicié et perdu, car, tout au plus  
Elles lui donneront baiser pour baiser  
En murmurant : « Désormais,  
Il se peut que la haine te soit douce au goût. »  
Ces mains ardentes qui ont caressé  
Tout son corps ne peuvent que tourner  
La roue brûlante de l'amour,  
De l'amour à la haine.  
Puissent donc les lames des épées  
Dans cette coupe ancienne, s'abreuver  
De la bière du pays, jusqu'à ce que  
Ces épées aient pour seul maîtres  
Le seuil et l'âtre.

*CUCHULAIN parle pendant qu'elles chantent.*

Je vais prêter ce serment et le tenir, et désormais  
Je serai ce qu'il vous plaît, mes poussins, mes oisillons.  
Cependant j'avais pensé que vous étiez de ceux qui louent  
Un mode de vie qui fait battre le pouls plus vite,  
Même pour un bref moment, et que vous considériez  
Qu'un don libre est préférable à la contrainte.  
Mais c'est fini. Je tiendrai parole, aussi ;  
Je n'ai jamais fait un don pour le reprendre.  
Si le cheval sauvage brisait le timon,  
Il serait puni. Cela fait-il partie du serment ?

*Deux des Femmes, qui chantent encore, s'accroupissent devant*

*lui, tenant le bol au-dessus de leurs têtes. Il étend les mains au-dessus de la flamme.*

Je jure d'obéir en tous points

À Conchubar, et d'épauler ses enfants.

CONCHUBAR.

Nous sommes un seul être, comme ces flammes sont une :

Je donne ma sagesse, et je prends ta force.

Maintenant trempez les épées dans la flamme, et priez

Qu'elles puissent servir le seuil et l'âtre

Par un loyal service.

*Les Rois s'agenouillent en demi-cercle devant les deux Femmes et devant Cuchulain qui trempe son épée dans la flamme. Ils mettent tous la pointe de leur épée dans la flamme. La troisième Femme est dans le fond près de la grande porte.*

CUCHULAIN.

Ô vous qui êtes pures et étincelantes,

Plus qu'épouse, amie ou maîtresse,

Donnez-nous la volonté tenace, l'espoir inextinguible,

La faveur de l'épée !

*Le chant s'amplifie, et les derniers mots résonnent clairement.*

*Des coups forts sont frappés à la porte ; on crie : « Ouvrez !*

*Ouvrez ! »*

CONCHUBAR.

Un roi s'est attardé en chemin.

Ouvrez la porte, car je voudrais que tous sachent

Que le serment est prêté, que Cuchulain est lié,

Et que les épées boivent la flamme.

*La porte est ouverte par la troisième Femme ; entre un Jeune Homme, l'épée tirée.*

LE JEUNE HOMME.

Je suis du pays d'Aoife.

*Les Rois se précipitent sur lui. Cuchulain s'interpose.*

CUCHULAIN.

Rengainez,

Il est tout seul. Aoife est très loin.

LE JEUNE HOMME.

Je suis venu seul au milieu de vous

Pour mesurer cette épée à celle de Cuchulain.

CONCHUBAR.

Es-tu noble ? Car si tu es d'une souche ordinaire,

Tu ne peux pas mesurer ton épée avec la sienne  
Sauf dans la mêlée.

LE JEUNE HOMME.

J'ai juré

De ne dire mon nom à personne ; mais il est noble.

CONCHUBAR.

Mais je voudrais connaître ton nom et non tes serments.

Tu ne peux pas parler dans la Salle du Conseil.

Si tu n'es pas noble.

LE PREMIER VIEUX ROI.

Réponds au Grand Roi !

LE JEUNE HOMME.

Je ne donnerai pas d'autre preuve que n'en donne l'épervier  
Qu'il n'est pas un moineau !

*Il est silencieux un moment, puis parle à tous.*

Cependant regardez-moi, rois.

Moi aussi je suis de cette souche ancienne. et j'en porte

Les signes dans ce corps et dans ces os.

CUCHULAIN.

Il suffit d'avoir montré la plume grise de l'épervier.

Ton discours est noble, aussi. Donne-moi ce heaume.

J'avais cru qu'ils étaient las d'envoyer des champions.

Cette épée et cette ceinture conviennent. Ce combat est bien venu.

Le Grand Roi m'a promis sa sagesse ;

Mais l'épervier somnole jusqu'à ce que sa bien-aimée

Crie parmi les glands, ou qu'il ait vu

Son ennemi tel une petite tache sur le soleil.

Qu'est-ce que la sagesse pour l'épervier, quand son œil clair

Flamboie plus haut dans les airs ?

*Il regarde attentivement le Jeune Homme, puis descend les marches et saisit le Jeune Homme par l'épaule.*

Viens à la lumière.

À Conchubar. La teinte même des cheveux

De celle dont je te parlais il y a un instant,

En rien différente.

Au Jeune Homme. Tu viens du Nord,

Où beaucoup ont ces cheveux –

Brun-roux, d'un brun roux clair. Approche-toi, enfant.

Car je voudrais te regarder à nouveau.

Il y a d'autres ressemblances – des joues pâles, pâles comme  
[pierre.

Qui t'a amené ici, enfant ? N'as-tu pas peur de la mort ?

LE JEUNE HOMME.

Que je vive ou que je meure repose entre les mains des dieux.

CUCHULAIN.

Ce sont des mots, rien que des mots : le discours d'un jeune  
[homme.

Je suis leur charrue, leur herse, leur force même :  
Car c'est celui qui est dans le soleil qui engendra ce corps  
Avec une mortelle, et j'ai ouï dire  
Qu'il parut courir plus vite que la lune  
Qu'il doit toujours suivre à travers le ciel désert,  
Tant il était heureux d'aimer. Il sera plus lent  
À abattre un arbre qui fut si délicatement planté.  
Voyons ce bras. Je le verrai si je veux.  
Ce bras avait un bon père et une bonne mère,  
Mais il n'est pas comme le mien.

LE JEUNE HOMME.

Tu te moques de moi ;  
Tu penses que je ne suis pas digne d'être combattu.  
Mais ma seule arme sera cette lame loquace.

CUCHULAIN.

Rengaine ; je ne me moque pas de toi.  
Je te voudrais pour ami, mais si ce n'est pas  
Parce que tu as le cœur chaud et l'œil froid,  
Je ne peux en dire la raison.  
À *Conchubar*. Il est aussi farouche,  
Et personne n'est aussi farouche que ces femmes pâles.  
Mais je le garderai avec moi, *Conchubar*,  
Afin qu'il puisse me faire penser à elle  
Quand baisse le jour. — Tu vas rester avec nous,  
Et nous chasserons les cerfs et les taureaux sauvages ;  
Et, quand nous serons las, nous allumerons nos feux  
Entre le bois et l'eau, ou sur quelque montagne  
Où les Artistes de la Métamorphose viennent le matin.  
Le Grand Roi ici voudrait se moquer de moi  
Parce que je n'ai pas pris femme parmi elles.  
Pourquoi penches-tu la tête ? C'est une vie agréable :  
La tête devient plus fière à la lumière de l'aube,  
Et l'amitié se resserre dans l'obscurité chuchotante  
Là où les rares coudriers rencontrent l'écume blanche comme  
[laine.

Mais je vois qu'il n'y a plus besoin de mots  
Car tu seras désormais mon ami.

CONCHUBAR.

Il est venu ici, non en son nom à lui,  
Mais en celui de la Reine Aoife, et il nous a défiés  
En défiant le plus fameux d'entre nous.

CUCHULAIN.

Eh bien, eh bien, qu'importe ?

CONCHUBAR.

Tu penses que peu importe,  
Et qu'une fantaisie plus légère que l'air,  
Un caprice du moment important plus.  
Car, sans personne pour régner après toi,  
Tu ne peux pas penser comme moi qui veux laisser  
Un trône à l'abri des insultes.

CUCHULAIN.

Que tes enfants  
Rebâtissent leur héritage, comme nous l'avons fait,  
Et développent leurs muscles. Je te ferai des dons.  
Mais je voudrais quelque chose aussi – ce bracelet, enfant.  
Nous viderons cette querelle quand tu seras plus vieux.

LE JEUNE HOMME.

Il n'est aucun homme que je voudrais plus comme ami  
Que toi dont le nom a fait le tour du monde  
Comme si c'était le vent ; mais Aoife dirait  
Que je suis devenu lâche.

CUCHULAIN.

Je te ferai des dons  
De sorte qu'Aoife saura, et tout son peuple avec elle,  
Qu'ils viennent de moi. *Il montre le manteau.*  
Mon père me l'a donné.  
Il vint me l'essayer, se levant à l'aube  
Dans la nuit froide de la mer opulente.  
Il me défia à la bataille, mais avant  
Que mon épée n'eût touché la sienne, il me dit son nom.  
Me donna ce manteau, et disparut. Il fut tissé  
Par des femmes du Pays-sous-la-Vague  
Avec les toisons de la mer. Oh ! dis-lui  
Que j'ai eu peur, ou dis-lui ce que tu voudras.  
Non : dis-lui que j'ai entendu croasser un corbeau  
Du côté nord de la maison et que j'ai eu peur.

CONCHUBAR.

Une sorcière de l'air a troublé l'esprit de Cuchulain.

CUCHULAIN.

Ce n'est pas de la sorcellerie. Sa tête ressemble à celle d'une  
[femme

Dont je m'étais épris.

CONCHUBAR.

Une sorcière de l'air

Avec une feuille d'arbre peut nous embrouiller la mémoire

Elles courent sur le vent et à partir du vent invisible,

Elles jettent des sorts qui nous réduisent à rien.

Elles sont allées à l'école apprendre ces tours.

CUCHULAIN.

Non, non – il n'y a rien que de très ordinaire ici ;

Les vents sont innocents. Ce bracelet, enfant.

UN ROI.

Si tu m'en donnes la permission, je relèverai ce défi.

UN AUTRE ROI.

Non, à moi, Grand Roi, car cette farouche Aoife

A enlevé mes esclaves

UN AUTRE ROI.

Non, à moi,

Car elle a dévasté ma maison et mon troupeau.

UN AUTRE ROI.

Je revendique ce combat.

LES AUTRES ROIS, *ensemble*.

Moi ! Moi ! Moi !

CUCHULAIN.

Arrière ! Arrière ! Rengainez ! Rengainez !

Nul en ce monde n'acceptera un défi

Que j'ai refusé. Laegaire <sup>1</sup>, rengaine !

LE JEUNE HOMME.

Non, qu'ils viennent. Si cela leur plaît,

J'essaierai de les combattre deux par deux.

CUCHULAIN.

C'est parler comme j'aurais parlé à ton âge.

Mais tu es chez moi. Quiconque

Voudrait lutter contre toi luttera contre moi.

1. Guerrier du Rameau Rouge.

Ils sont muets, ils sont muets. Combien parmi vous voudraient  
[rencontrer, il dégaîne,

Cette grincheuse, cette vieille siffleuse, ce bécasseau.

Ce tranchant plus gris que la marée, cette souris

Qui ronge les poutres du monde,

Cette – Enfant, je les affronterais tous en armes

Si j'avais un fils tel que toi. Il me vengerait

Quand j'aurais tenu tête pour la dernière fois aux hommes

Dont j'ai tué les pères, les frères, les fils et les amis

Pour défendre Conchubar et quand les quatre provinces

Se seraient réunies, les corbeaux au-dessus d'elles. Toi et moi.

Nous les renverserions comme de l'eau d'un récipient.

LE JEUNE HOMME.

Nous nous soutiendrons désormais.

Voici le bracelet.

CUCHULAIN.

Non, chacun à son tour.

C'est mon tour d'abord parce que je suis le plus vieux.

*Il déploie le manteau*

Neuf reines du Pays-sous-la-Vague

L'ont tissé avec les toisons de la mer

Et elles furent longues à le broder. Enfant,

Si j'avais combattu mon père, il m'aurait tué.

De même il est sûr que, si j'avais un fils

Et combattais avec lui, je causerais sa mort ;

Car les vieilles fontaines fougueuses sont loin

Et chaque jour le sang devient moins chaud.

CONCHUBAR, *d'une voix forte.*

Cela suffit. Je ne veux pas de cette amitié.

Cuchulain est mon homme, et j'interdis cela.

Ce jeune sera combattu, car moi-même...

CUCHULAIN.

Je ne veux pas.

CONCHUBAR.

Tu me commandes ?

CUCHULAIN *saisit Conchubar.*

Tu ne bougeras pas, Grand Roi. Je te tiendrai là.

CONCHUBAR.

Un sortilège t'a rendu fou.

LES ROIS *crient.*

Oui, un sortilège ! Un sortilège !

LE PREMIER VIEUX ROI.

Une sorcière t'a travaillé l'esprit, Cuchulain.

La tête de ce jeune homme ressemblait à celle d'une femme

Dont tu t'étais épris. Alors soudain

Tu as porté la main sur le Grand Roi lui-même !

CUCHULAIN.

J'ai porté la main sur le Grand Roi lui-même ?

CONCHUBAR.

Une sorcière flotte dans l'air au-dessus de nous.

CUCHULAIN.

Oui, sortilèges, sortilèges ! Les sorcières de l'air !

*Au Jeune Homme.* Pourquoi as-tu fait cela ? Qui t'a incité à cette  
[tâche ?

Dehors, dehors ! dis-je, car maintenant c'est épée contre épée !

LE JEUNE HOMME.

Mais... Je n'ai rien fait.

CUCHULAIN.

Dehors, dis-je, dehors, dehors !

*Le Jeune Homme sort suivi de Cuchulain. Les Rois les suivent dehors avec des cris confus, et des mots qu'on peut à peine entendre à cause du bruit. Certains crient : « Plus vite, plus vite ! » « Pourquoi restez-vous à la porte ? » « Nous serons en retard ! » « Ont-ils commencé à combattre ? » « Vois-tu s'ils combattent ? », etc. Leurs voix se fondent les unes dans les autres. Les trois Femmes restent seules.*

LA PREMIÈRE FEMME.

J'ai vu, j'ai vu !

LA DEUXIÈME FEMME.

Que cries-tu si fort ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Les Éternels m'ont montré ce qui allait arriver.

LA TROISIÈME FEMME.

Comment ? Où ?

LA PREMIÈRE FEMME.

Dans les cendres du bol.

LA DEUXIÈME FEMME.

Pendant que tu le tenais entre les mains ?

LA TROISIÈME FEMME.

Parle vite !

LA PREMIÈRE FEMME.

J'ai vu l'arbre qui soutient le toit de Cuchulain

Happé par le feu et les murs se fendre et noircir.

LA SECONDE FEMME.

Cuchulain est sorti pour mourir.

LA TROISIÈME FEMME.

Oh ! Oh !

LA DEUXIÈME FEMME.

Qui aurait cru que quelqu'un d'aussi grand que lui

Rencontre sa fin d'une épée inconnue !

LA PREMIÈRE FEMME.

La vie s'écoule entre un fou et un aveugle

Jusqu'à la fin, et nul ne peut connaître sa fin.

LA DEUXIÈME FEMME.

Viens voir l'extinction de cette grandeur.

*Les deux autres vont à la porte, mais elles s'arrêtent un moment sur le seuil et gémissent.*

LA PREMIÈRE FEMME.

Ne pleurez pas, car on aura besoin de larmes

Et on s'arrachera les cheveux quand tout sera fini.

*Les Femmes sortent. Pendant ce qui suit, on entend de temps en temps le bruit d'épées qui s'entrechoquent. Entre le Fou tirant l'Aveugle.*

LE FOU.

Tu l'as mangée, tu l'as mangée ! Tu ne m'as laissé que les os.

*Il jette l'Aveugle par terre près du grand siège.*

L'AVEUGLE.

Oh, pourquoi dois-je endurer une telle peste ! Oh, je souffre de partout ! Oh, je suis mis en pièces ! C'est ta façon de me payer pour tout le bien que je t'ai fait.

LE FOU.

Tu l'as mangée ! Tu m'as raconté des mensonges. J'aurais dû me douter que tu l'avais mangée, à voir ta démarche lente et somnolente. Reste couché là jusqu'à l'arrivée des rois. Oh, je vais tout leur dire sur toi, à Conchubar, à Cuchulain et à tous les rois.

L'AVEUGLE.

Qu'est-ce qui te serait arrivé sans moi, toi qui n'as pas de cervelle ? Si je ne veillais pas sur toi, comment ferais-tu pour te nourrir et te chauffer ?

LE FOU.

Tu veilles sur moi ? Tu restes à l'abri et tu m'envoies vers toutes sortes de dangers. Tu m'a envoyé en bas de la falaise chercher des œufs de mouettes alors que tu chauffais tes yeux aveugles

au soleil ; et alors tu as mangé tous ceux qui étaient bons à manger. Tu m'as laissé les œufs qui n'étaient ni œufs ni oiseaux. *L'Aveugle essaie de se lever ; le Fou l'oblige à rester couché.* Reste tranquille maintenant, jusqu'à ce que je ferme la porte. Il y a du bruit dehors – un grand bruit contrariant, de sorte que je ne peux pas m'écouter. *Il ferme la grande porte.* Pourquoi ne peuvent-ils pas rester tranquilles ? Pourquoi ne peuvent-ils pas rester tranquilles ? *L'Aveugle essaie de s'en aller.* Ah ! tu voudrais t'en aller, hein ? *Il suit l'Aveugle et le ramène.* Couche-toi là ! Couche-toi là ! Non, tu ne partiras pas ! Couche-toi là jusqu'à l'arrivée des rois. Je vais tout leur dire sur toi. Je vais tout leur dire. Comment tu restes assis à te chauffer, quand tu m'as fait allumer un feu de brindilles, alors que c'est moi qui souffle dessus avec ma bouche. Ne me fais-tu pas toujours asseoir du côté venteux du fourré quand le vent souffle, et du côté pluvieux quand la pluie tombe ?

L'AVEUGLE.

Ô, brave Fou ! Écoute-moi. Pense au soin que j'ai pris de toi. Je t'ai emmené dans maint foyer bien chaud, où tu étais bien accueilli, mais tu ne voulais pas y rester ; tu étais toujours parti à l'aventure.

LE FOU.

La dernière fois que tu m'as fait entrer quelque part, ce n'est pas moi qui suis parti à l'aventure, mais toi qui t'es fait chasser parce que tu as pris le jarret de porc dans le pot quand personne ne regardait. Reste tranquille, maintenant !

CUCHULAIN *entre en courant.*

Sortilège ! Il n'est pas de sortilèges sur terre ou parmi les sorcières de l'air que ces mains ne puissent briser.

LE FOU.

Écoute-moi, Cuchulain. Je l'ai laissé retourner la volaille sur le feu. Il a tout mangé ; pourtant c'est moi qui l'avais volée. Il ne m'a laissé que les plumes.

CUCHULAIN.

Emplis-moi une corne de bière !

L'AVEUGLE.

Je lui ai donné ce qu'il préfère. Tu ne sais pas combien ce Fou est vain. Il n'aime rien autant que les plumes.

LE FOU.

Il ne m'a laissé que les os et les plumes. Rien que les plumes, et pourtant c'est moi qui l'avais volée.

CUCHULAIN.

Donne-moi cette corne. Des querelles ici aussi ! *Il boit.* Qu'y a-t-il entre vous deux qui vaille une querelle ? Expliquez-vous !

L'AVEUGLE.

Où serait-il sans moi ? Il faut toujours que je pense – que je pense à trouver de la nourriture pour nous deux, et quand nous l'avons trouvée, si la lune est pleine ou si la marée change, il abandonnera le lapin dans le piège jusqu'à ce qu'il soit plein d'asticots ou laissera la truite glisser entre ses mains dans la rivière.

*Le Fou s'est mis à chanter pendant que l'Aveugle parle.*

LE FOU *chante.*

Quand tu étais un gland en haut de l'arbre,

J'étais alors un aigle ;

Maintenant que tu es une vieille caboche flétrie,

Je suis toujours un aigle.

L'AVEUGLE.

Écoute-le maintenant. C'est le genre de discours que je dois supporter à longueur de journée.

*Le Fou met les plumes dans ses cheveux. Cuchulain prend une poignée de plumes dans le tas que le Fou a fait sur le banc près de lui et dans les cheveux du Fou, et il commence à s'en servir pour essuyer le sang de son épée.*

LE FOU.

Il a pris mes plumes pour essuyer son épée. C'est du sang qu'il essuie sur son épée.

CUCHULAIN *va à la porte au fond et jette les plumes.*

Ils entourent son corps. Tous ses sortilèges ne le réveilleront pas.

L'AVEUGLE.

C'est ce jeune champion qu'il a tué. Celui qui venait du pays d'Aoife.

CUCHULAIN.

Il croyait qu'il pourrait se sauver par un sortilège.

LE FOU.

L'Aveugle là disait qu'il voulait te tuer. Il venait du pays d'Aoife pour te tuer. L'Aveugle disait qu'on lui avait appris à utiliser toutes sortes d'armes. Mais j'ai toujours su que c'est toi qui le tuerais.

CUCHULAIN, *à l'Aveugle.*

Tu le connaissais alors ?

L'AVEUGLE.

Je l'ai vu, quand j'avais encore mes yeux, au pays d'Aoife.

CUCHULAIN.

Tu es allé au pays d'Aoife ?

L'AVEUGLE.

Je le connaissais, lui et sa mère.

CUCHULAIN.

Il allait parler d'elle quand il est mort.

L'AVEUGLE.

C'était un fils de reine.

CUCHULAIN.

Quelle reine ? Quelle reine ? *Il saisit l'Aveugle qui est maintenant assis sur le banc.* Était-ce Scathach <sup>1</sup> ? Il y avait de nombreuses reines. Tous les souverains étaient reines.

L'AVEUGLE.

Non, pas Scathach.

CUCHULAIN.

C'était Uathach <sup>2</sup>, alors ? Parle ! Parle !

L'AVEUGLE.

Je ne peux pas ; tu me serres trop fort. *Cuchulain le lâche.* Je ne peux pas me rappeler qui c'était. Je ne suis pas sûr. C'était une reine.

LE FOU.

Il a dit il y a un moment que le jeune homme était le fils d'Aoife.

CUCHULAIN.

Elle ? Non, non ! Elle n'avait pas de fils quand j'y étais.

LE FOU.

L'Aveugle a dit qu'elle l'a reconnu comme son fils.

CUCHULAIN.

J'aurais préféré qu'il fût le fils de quelque autre femme. Qui était son père ? Un soldat d'Alba <sup>3</sup> ? C'était une femme amoureuse – fière, pâle, amoureuse.

L'AVEUGLE.

Nul ne savait de qui il était le fils.

CUCHULAIN.

Nul ne savait ! Savais-tu, toi, vieillard qui écoutais aux portes ?

L'AVEUGLE.

Non, non ; je ne savais rien.

1. Femme guerrière de Skye qui enseigna l'art de la guerre à Cuchulain.

2. Fille de Scathach. Elle eut une liaison avec Cuchulain.

3. Ancien nom de l'Écosse.

LE FOU.

Il a dit, il y a un moment, qu'il avait entendu Aoife se vanter de n'avoir jamais eu qu'un seul amant, et que c'était le seul homme qui avait triomphé d'elle au combat. *Pause.*

L'AVEUGLE.

Quelqu'un tremble. Fou ! Le banc est secoué. Pourquoi trembles-tu ? Cuchulain va-t-il nous faire du mal ? Ce n'est pas moi qui te l'ai dit, Cuchulain.

LE FOU.

C'est Cuchulain qui tremble. C'est Cuchulain qui secoue le banc.

L'AVEUGLE.

C'est son propre fils qu'il a tué.

CUCHULAIN.

C'est eux qui l'ont fait, les pâles sujets du vent.

Où ? Où ? Où ? Mon épée contre la foudre !

Mais non, car ils ont toujours été mes amis ;

Et bien qu'ils aiment souffler sur un charbon fumant

Jusqu'à ce qu'il s'embrase, les guerres que leur souffle embrase

Sont pleines de gloire, et d'orgueil qui élève le cœur.

Elles ne sont en rien pareilles à ceci. Les guerres qu'ils aiment  
[éveillent

Les vieux doigts et les cordes somnolentes des harpes.

Qui l'a fait alors ? As-tu peur ? Parle !

Car je t'ai mis sous ma protection,

Et je te récompenserai bien. Dubthach, l'irritable cancrelat<sup>1</sup> ?

Il avait une vieille rancune. Non, car il est avec Maeve.

C'est Laegaire qui l'a fait ! Pourquoi ne parles-tu pas ?

Quelle est cette maison ? *Pause.* Maintenant je me souviens de  
[tout.

*Il vient devant la chaise de Conchubar, la frappe de son épée, comme si Conchubar y était assis.*

C'est toi qui l'as fait – toi qui étais assis là

Avec ton vieux sceptre de roi, comme une pie

Choyant une cuillère volée. Non, pas une pie.

Un asticot qui dévore la terre !

Si, une pie, car il s'est envolé.

Où s'est-il envolé ?

1. En anglais, Dubthach the Chafer : Dubthach le cancrelat et Dubthach Chaferton-gue : Dubthach à la langue acérée.

L'AVEUGLE.

Il est de l'autre côté de la porte.

CUCHULAIN.

De l'autre côté de la porte ?

L'AVEUGLE.

Entre la porte et la mer.

CUCHULAIN.

Conchubar. Conchubar ! Mon épée dans ton cœur !

*Il sort en courant. Pause. Le Fou avance lentement jusqu'à la grande porte et l'observe.*

LE FOU.

Il se dirige vers le roi Conchubar. Ils entourent tous le jeune homme. Non, non, il reste immobile. Il y a une grande vague qui va se briser, et il la regarde. Ah ! maintenant il court vers la mer, mais il brandit son épée, comme s'il allait combattre. *Pause.* Bien frappé ! Bien frappé !

L'AVEUGLE.

Que fait-il maintenant ?

LE FOU.

Oh ! Il lutte contre les vagues !

L'AVEUGLE.

Il voit la couronne du Roi Conchubar sur chacune d'elles.

LE FOU.

Maintenant, il en a frappé une grosse ! Il a renversé la couronne ; il a fait voler l'écume. En voilà encore une grosse !

L'AVEUGLE.

Où sont les rois ? Que font les rois ?

LE FOU.

Ils crient et descendent en courant vers le rivage, et les gens sortent en courant de leurs maisons. Ils courent tous.

L'AVEUGLE.

Tu dis qu'ils sortent en courant de leurs maisons ? Il ne restera plus personne dans les maisons. Écoute, Fou !

LE FOU.

Maintenant il coule. Il remonte. Il avance dans l'eau profonde. Voilà une grosse vague. Elle est passée au-dessus de lui. Je ne peux pas le voir maintenant. Il a tué rois et géants, mais les vagues l'ont maîtrisé, les vagues l'ont maîtrisé !

L'AVEUGLE.

Viens ici, Fou !

LE FOU.

Les vagues l'ont maîtrisé.

L'AVEUGLE.

Viens ici !

LE FOU.

Les vagues l'ont maîtrisé !

L'AVEUGLE.

Viens ici, dis-je.

LE FOU *vient vers lui mais regarde en arrière vers la porte.*

Qu'y a-t-il ?

L'AVEUGLE.

Il n'y aura personne dans les maisons. Viens par là, viens vite !

Les fours seront pleins. Nous mettrons la main dans les fours. *Ils sortent.*

# La Seule Jalousie d'Emer

*1919*

## PERSONNAGES

TROIS MUSICIENS, *le visage grimé pour ressembler à un masque.*

LE FANTÔME DE CUCHULAIN, *portant un masque.*

LA FORME DE CUCHULAIN, *portant un masque.*

EMER ET EITHNE INGUBA, *masquées, ou le visage grimé pour ressembler à un masque.*

LA FEMME DES SIDHE <sup>1</sup>, *portant un masque.*

1. Voir note p. 11.

*Entrent les Musiciens, qui sont vêtus et grimés comme dans « À la source de l'épervier ». Ils ont les mêmes instruments de musique qui peuvent se trouver déjà sur scène ou être apportés par le Premier Musicien avant qu'il ne se place au centre, l'étoffe entre les mains, ou par un acteur quand l'étoffe aura été dépliée. Comme dans « À la source de l'épervier », on peut se servir de n'importe quel mur comme fond de scène et de la même étoffe noire. Les Musiciens chantent tout en pliant et dépliant l'étoffe.*

#### LE PREMIER MUSICIEN.

La beauté d'une femme est comme un oiseau  
Blanc et frêle, comme un blanc oiseau de mer seul  
Au point du jour après une nuit de tempête  
Entre deux sillons sur la terre labourée :  
Une soudaine tempête qui l'a jeté  
Entre les sillons noirs sur la terre labourée.  
Combien de siècles a passé  
L'âme sédentaire  
À mesurer laborieusement  
Par-delà l'aigle ou la taupe,  
Les sons ou les formes,  
Ou la découverte d'Archimède,  
Avant de donner vie  
À tant de grâce ?

Chose étrange et inutile,  
Coquillage fragile, exquis et pâle,  
Que les vastes eaux troublées apportent  
Sur les sables sonores avant que le jour n'ait percé.  
La tempête se leva puis soudain retomba  
Dans l'obscurité avant que le jour n'eût percé.  
Quelle mort ? Quelle discipline ?  
Quels liens que nul ne peut délier,  
Imagines à l'intérieur  
Du labyrinthe de l'esprit,  
Quelle poursuite ou quelle fuite,  
Quelles blessures, quelle mêlée sanglante,  
Firent naître à la vie  
Tant de grâce ?

*Quand l'étoffe est repliée, les Musiciens prennent place contre*

*le mur. L'étoffe qu'on plie laisse voir d'un côté de la scène le lit ou la litière, entouré de tentures, sur lequel est étendu un homme dans ses habits mortuaires. Il porte un masque héroïque. Un autre homme avec exactement des habits semblables et un masque est accroupi sur le devant de la scène. Emer est assise à côté du lit.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

Imaginez devant vos yeux un toit  
Aux poutres noircies par la fumée ;  
Un filet de pêcheur pend à une poutre,  
Une longue rame est posée contre le mur.  
Imaginez la maison d'un pauvre pêcheur ;  
Un homme est étendu mort ou évanoui,  
Cet homme amoureux,  
Cet homme violent et amoureux, l'illustre Cuchulain.  
La Reine Emer à son côté.  
À sa demande, tous les autres se sont retirés ;  
Mais maintenant arrive, la démarche hésitante.  
La jeune Eithne Inguba, la maîtresse de Cuchulain.  
Elle reste un moment dans l'embrasement de la porte.  
Par-delà la porte, l'océan amer,  
L'océan scintillant et amer mugit.

*Il chante.*

Blanc coquillage, ailes blanches !  
Je ne choisirai pas pour amie  
Cette chose frêle et inutile  
Qui dérive et rêve, et sait seulement  
Que les flots sont sans fin  
Et que souffle le vent.

EMER *parle.*

Viens ici, viens t'asseoir à côté du lit ;  
Tu n'as pas besoin d'avoir peur, car c'est moi  
Qui t'ai envoyé chercher, Eithne Inguba.

EITHNE INGUBA.

Non, Madame,  
Je vous ai fait trop grand tort pour m'asseoir ici.

EMER.

De tous les gens au monde, nous deux,  
Et nous seules, pouvons veiller ensemble ici.  
Car c'est nous qui l'avons le mieux aimé.

EITHNE INGUBA.

Est-il mort ?

EMER.

Bien qu'on l'ait revêtu de ses habits mortuaires  
Et qu'on l'ait étendu, Cuchulain n'est pas mort ;  
Quand ce jour approchera, les cieux mêmes,  
Pour que sa mort ne manque pas de cérémonial,  
Lanceront des feux, et la terre rougira de sang.  
Il n'y aura pas un marmiton qui n'annonce  
La fin du monde.

EITHNE INGUBA.

Comment en est-il arrivé là ?

EMER.

Vers midi à l'assemblée des rois,  
Il rencontra quelqu'un qui d'abord lui parut très cher.  
Les rois les entouraient ; une querelle éclata ;  
Il le poussa dehors et le tua sur le rivage  
Près de l'arbre de Baile <sup>1</sup>, et celui qui fut ainsi tué  
Était son propre fils conçu par une femme farouche  
Quand il était jeune, à ce que j'ai entendu dire ;  
Là-dessus, apprenant quel homme il avait tué,  
Fou de douleur, il sortit en courant ;  
Puis, dans l'écume jusqu'à mi-corps,  
Son bouclier devant lui, son épée à la main,  
Il combattit la mer immortelle. Les rois observaient  
Et pas un n'osa lever le bras, ou même  
L'appeler par son nom, mais tous restèrent muets  
D'étonnement, hébétés comme le bétail par grand vent,  
Jusqu'à ce qu'enfin, comme s'il avait fixé les yeux  
Sur un nouvel ennemi, il avança dans l'eau  
Jusqu'à ce qu'elle l'eût recouvert ;  
Mais les vagues ont rapporté au rivage son image inanimée  
Et l'ont déposée à cette porte.

EITHNE INGUBA.

Comme il a l'air pâle !

EMER.

Il n'est pas mort.

EITHNE INGUBA.

Vous n'avez pas baisé ses lèvres  
Ou posé sa tête sur votre sein.

1. Cuchulain luttait contre la mer près du rivage de Baile, après avoir tué son fils.

EMER.

Il se peut

Qu'une image ait été mise à sa place,

Une épave portée par la mer qu'un sortilège a fait à sa ressem-  
[blance,

Ou un cavalier austère trop vieux pour chevaucher

Avec les troupes de Manannan<sup>1</sup>, le Fils de la Mer.

Maintenant que ses jointures sont raidies.

EITHNE INGUBA.

Criez son nom.

Tous ceux, dit-on, qui sont enlevés à notre vue,

Flânent dans les décors de leur vie

Pendant quelques heures ou quelques jours, et s'il entendait

Il pourrait, dans sa colère, chasser l'usurpateur.

EMER.

Il est difficile de se faire entendre d'eux dans leurs ténèbres,

Et il est loin le temps où je pouvais l'appeler au foyer ;

Je ne suis que son épouse, mais si tu cries assez fort

De ta douce voix qui lui est si chère

Il ne pourra pas ne pas écouter.

EITHNE INGUBA.

C'est moi qu'il aime le mieux,

Car je suis son amour le plus récent, mais à la fin

C'est la femme qui l'aima la première qu'il aimera le mieux,

Celle qui l'aima pendant des années quand l'amour semblait perdu.

EMER.

J'ai cet espoir, l'espoir qu'un jour, quelque part

Nous serons assis à nouveau ensemble près de l'âtre.

EITHNE INGUBA.

Une fois passée l'heure de la passion, les femmes comme moi

Sont jetées dans un coin comme de vieilles coquilles de noix.

Cuchulain, écoute.

EMER.

Non, pas encore, car d'abord

Je vais lui couvrir le visage pour cacher la mer ;

Et jeter de nouvelles bûches dans l'âtre et attiser

Celles qui sont à demi brûlées jusqu'à ce qu'elles flambent.

Les chevaux débridés du vieux Manannan sortent

De la mer, et sur leurs dos ses cavaliers ;

1. Voir note p. 29.

Tous les enchantements de l'écume rêveuse  
Redoutent la chaleur de l'âtre.

*Elle tire les rideaux du lit de façon à cacher le visage du malade, pour que l'acteur puisse changer de masque sans qu'on le voie. Elle se dirige vers un côté de la scène et remue la main comme si elle mettait des bûches dans le feu et l'attisait pour qu'il flambe. Pendant ce temps, les Musiciens jouent, accompagnant ses gestes au tambour et peut-être à la flûte. Lorsqu'elle a terminé, elle reste près du feu imaginaire, à une certaine distance de Cuchulain et d'Eithne Inguba.*

Appelle Cuchulain maintenant.

EITHNE INGUBA.

N'entends-tu pas ma voix ?

EMER.

Penche-toi sur lui ;

Évoque de chers secrets jusqu'à ce que tu lui aies touché le cœur,  
S'il est étendu ici ; et s'il ne l'est pas,

Jusqu'à ce que tu l'aies rendu jaloux.

EITHNE INGUBA.

Cuchulain, écoute.

EMER.

Ces mots ont un accent timide ; avoir peur

Parce que sa femme n'est qu'à trois pas,

Alors qu'il y a un si grand péril, suffirait à prouver

Que l'homme qui t'a choisie a fait un pauvre choix :

Nous ne sommes que deux femmes luttant contre la mer.

EITHNE INGUBA.

Ô mon bien-aimé, pardonne-moi

D'avoir eu honte. Je me dépouille de ma honte.

Je ne t'ai jamais envoyé de message ou appelé,

Jamais je n'ai désiré ta compagnie

Sans que tu le saches et que tu viennes ; et si vraiment

Tu es étendu ici, tends les bras et parle ;

Ouvre la bouche et parle, car jusqu'à cette heure

Ma compagnie t'a rendu bavard.

De quoi souffre ta langue, pourquoi tes oreilles sont-elles fer-  
[mées ?

Notre passion ne s'était pas refroidie quand nous nous quittâmes  
Sur le pâle rivage, à l'aube naissante.

Il ne peut parler ; ou alors ses oreilles sont fermées

Et nul son ne l'atteint.

EMER.

Alors embrasse cette image ;  
La pression de ta bouche sur sa bouche  
Peut l'atteindre où il est.

EITHNE INGUBA *se recule en tressaillant.*

Ce n'est pas un homme.  
J'ai senti quelque chose de mauvais qui m'a séché le cœur  
Quand mes lèvres l'ont touché.

EMER.

Non, son corps bouge ;  
La pression de ta bouche l'a rappelé à nous ;  
Il a rejeté l'usurpateur.

EITHNE INGUBA *s'éloigne davantage.*

Regardez ce bras ;  
Ce bras est flétri jusqu'à la racine .

EMER *s'avance vers le lit.*

D'où viens-tu ? Pourquoi ?

LA FORME DE CUCHULAIN.

Je suis venu  
De la cour de Manannan sur un cheval débridé.

EMER.

Lequel des Sidhe a osé se coucher  
Sur le lit de Cuchulain et a pris sa forme ?

LA FORME DE CUCHULAIN.

On m'appelle Bricriu – pas un homme – mais ce Bricriu  
Semeur de discorde parmi les dieux et les hommes.  
Bricriu des Sidhe.

EMER.

Tu viens dans quelle intention ?

LA FORME DE CUCHULAIN *s'assied, ouvre les rideaux et montre son visage déformé, tandis qu'Eithne Inguba sort.*

Il suffit que je montre mon visage, pour que tout ce qu'il aime  
S'enfuie.

EMER.

Vous, peuple du vent,  
Vous n'êtes que mensonges et moquerie :  
Je n'ai pas fui ton visage.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Tu n'es pas aimée.

EMER.

Et donc je n'ai pas peur de rencontrer tes yeux

Et de te réclamer Cuchulain.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Je suis venu pour cela,

Tu n'as qu'à payer le prix et il est libre.

EMER.

Les Sidhe marchandent-ils ?

LA FORME DE CUCHULAIN.

Quand ils libèrent un captif

Ils demandent en rançon une chose de moindre valeur.

Le pêcheur, auquel un personnage averti

Restitue son épouse, son fils ou sa fille,

Sait qu'il doit perdre un bateau ou un filet, ou peut-être

La vache qui donne du lait à ses enfants ; il en est

Qui ont offert leur propre vie. Je ne te demande pas

Ta vie ou quelque chose de grand prix ;

Tu parlais il y a un instant de l'espoir d'être un jour

À nouveau la prunelle de ses yeux

Quand il sera vieux et malade, mais renonce à cet espoir

Et il revivra.

EMER.

Je ne doute pas

Que tu aies jeté un mauvais sort sur tout ce qu'il aime ;

Et maintenant, parce que je suis hors de ton atteinte

À moins que tu ne mentes, tu viens marchander.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Tu aimais ton pouvoir, quand tu venais de te marier,

Et j'aime le mien malgré mon bras flétri ;

Soumets-toi à mon empire

Et Cuchulain revivra.

EMER.

Non, jamais, jamais

LA FORME DE CUCHULAIN.

Tu n'oses pas encourir la malédiction, lui pourtant l'a osé.

EMER.

Je n'ai que deux pensées heureuses, deux choses qui me sont  
[chères,

Un espoir, un souvenir, et maintenant tu me réclames cet espoir.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Il ne s'assiéra jamais à tes côtés, près de l'âtre,

Il ne vieillira pas, mais mourra de blessures et de labeur

Sur quelque rivage ou montagne au loin, une femme inconnue

Près de sa couche.

EMER.

Tu réclames mon seul espoir  
Afin de maudire tout ce qui l'entoure.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Tu as été témoin de ses amours et tu n'as pas été jalouse.  
Sachant qu'il se laisserait, mais ceux qui aiment les Sidhe  
Se lassent-ils ? Approche plus près du lit  
Que je touche tes yeux pour leur donner la vue.  
*Il lui touche les yeux de sa main gauche, sa main droite étant desséchée.*

EMER voit le Fantôme de Cuchulain blotti sur le lit.

Mon époux est là.

LA FORME DE CUCHULAIN.

J'ai dispersé les ténèbres  
Qui le cachaient à ta vue, mais pas celles  
Qui te cachent à ses yeux.

EMER.

Ô mon époux, mon époux !

LA FORME DE CUCHULAIN.

Il ne peut pas entendre, car il est isolé, fantôme  
Qui ne peut ni toucher, ni entendre, ni voir ;  
Le désir et les cris l'ont attiré ici  
Il n'a entendu aucun son, aucune de nos paroles  
Qui ont seulement troublé son repos, et l'ont fait rêver,  
Et, dans ce rêve, comme le font toutes les ombres rêveuses  
Avant d'être accoutumées à leur liberté,  
Il a pris sa forme familière ; et pourtant  
Il est blotti là sans savoir où il est  
Ou près de qui il est blotti.  
*Une Femme des Sidhe est entrée et se tient un peu à l'intérieur.*

EMER.

Quelle est cette femme ?

LA FORME DE CUCHULAIN.

Elle accourt du Pays-sous-la-Vague  
Et s'est rêvée sous cette forme  
Pour que Cuchulain scintille dans son panier ; car les Sidhe  
Sont des pêcheurs habiles qui pêchent les hommes  
Avec un hameçon appâté de rêves.

EMER.

Et ainsi cette femme

S'est cachée sous ce déguisement  
Et a fait d'elle-même un mensonge.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Un rêve a un corps ;  
Les morts vont toujours vers une jeunesse sans rêve  
Et quand ils ne rêvent plus, ne reviennent plus ;  
Ces ombres plus sacrées qui jamais ne vécurent  
N'apparaissent que dans les rêves.

EMER.

J'en connais de sa sorte.  
Elles trouvent nos hommes endormis, fatigués de la guerre ;  
Elles les enveloppent de leurs cheveux nébuleux ou leur baisent  
[les lèvres ;

Nos hommes s'éveillent, ignorant tout ce qui s'est passé,  
Mais quand nous les prenons la nuit dans nos bras,  
Nous ne pouvons briser leur solitude.

*Elle tire un poignard de sa ceinture.*

LA FORME DE CUCHULAIN.

Aucun poignard  
Ne peut blesser ce corps de l'air. Tais-toi ; écoute ;  
Je ne t'ai pas donné des yeux et des oreilles pour rien.  
*La Femme des Sidhe, sur le devant de la scène, tourne autour  
du Fantôme de Cuchulain blotti sur le lit en une danse de plus  
en plus rapide, tandis qu'il s'éveille lentement. Par moments, elle  
peut effleurer sa tête de sa chevelure, mais elle ne l'embrasse  
pas. Elle est accompagnée par un instrument à cordes, une flûte  
et un tambour. Son masque et ses vêtements doivent suggérer  
l'or, le bronze, le cuivre ou l'argent, de sorte qu'elle ressemble  
plus à une idole qu'à un être humain. Ses mouvements peuvent  
donner la même impression. Ses cheveux aussi doivent suggérer  
le métal.*

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Quelle est devant moi cette femme  
Dont les membres et les cheveux répandent une lumière  
Pareille à celle de la lune qui, complète enfin,  
Après les laborieux croissants,  
S'enivrant de solitude,  
Surgit dans sa quinzième nuit ?

LA FEMME DES SIDHE.

Parce que je désire, je ne suis pas complète.  
Pourquoi tirer les mains sur tes pieds,

Courber la tête sur tes genoux,  
Et cacher ton visage ?

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

De vieux souvenirs :  
Une femme dans sa jeunesse heureuse  
Avant que son homme n'eût rompu son serment,  
Des morts, hommes et femmes. Des souvenirs  
Ont courbé ma tête sur mes genoux.

LA FEMME DES SIDHE.

Pourrais-tu, toi qui aimas tant de femmes  
Qui ne dépassaient pas l'humaine condition,  
Manquant d'un jour pour être complètes,  
En aimer une à laquelle, même si son cœur bat fort.  
Il manque une heure à peine ?

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Je te reconnais maintenant, car il y a longtemps.  
Je t'ai rencontrée sur une colline nuageuse  
À côté de vieux épineux et d'une source.  
Une femme dansait et un épervier volait,  
Je te tendis les bras et les mains ; mais toi,  
Qui maintenant sembles amicale, tu t'enfuis.  
À demi femme, à demi oiseau de proie.

LA FEMME DES SIDHE.

Tends à nouveau les bras et les mains ;  
Tu n'étais pas si stupéfait  
Quand j'étais cet oiseau de proie, et pourtant  
Je suis toute femme maintenant.

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Je ne suis plus  
Le jeune homme passionné que j'étais,  
Et bien que cette lumière étincelante surpasse  
Tous les croissants de lune, mes souvenirs  
Font retomber mes mains et troublent mon regard.

LA FEMME DES SIDHE.

Alors embrasse mes lèvres. Bien que le souvenir  
Soit l'ennemi le plus âpre de la beauté,  
Je n'ai aucune crainte, car mon baiser  
Dissipe le souvenir dans l'instant :  
La beauté seule demeure.

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Ne connaîtrai-je jamais plus

Les complexités du remords aveugle ?

LA FEMME DES SIDHE.

Le temps semblera arrêter son cours ;  
Quand mes lèvres et tes lèvres se rencontreront  
Mon cycle sera complet,  
Rêvant que tous les cercles ont été parcourus ;  
Alors viendra l'oubli,  
Même pour étancher la soif de Cuchulain,  
Même pour apaiser ce cœur.

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Tes lèvres !  
*Ils sont sur le point de s'embrasser, il se détourne.*  
Ô Emer, Emer !

LA FEMME DES SIDHE.

Ainsi c'est elle alors  
Qui t'a souillé de souvenirs.

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Ô Emer, Emer, nous voici là ;  
Côte à côte et main dans la main  
Nous franchissons le seuil de la maison  
Comme lorsque nos parents nous marièrent.

LA FEMME DES SIDHE.

Alors que tu es parmi les morts, tu l'aimes,  
Toi qui, de ton vivant,  
Lui préférerais toutes les catins.

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Ô mon Emer perdue !

LA FEMME DES SIDHE.

Il n'y a pas d'intrigante à la langue déliée  
Qui ne pourrait t'éloigner, si tu n'étais pas mort,  
De sa table et de son lit.  
Mais qui pourrait te rendre bon à épouser  
Un être de chair et de sang, toi, né pour vivre  
Là où personne ne parle de serment rompu,  
Car tous ont purifié leurs yeux  
De la poussière de leurs souvenirs, portée par le vent,  
Pour que leur vue s'éclaircisse ?

LE FANTÔME DE CUCHULAIN.

Tes lèvres, tes lèvres !  
*La Femme des Sidhe sort suivie par le Fantôme de Cuchulain.*

LA FORME DE CUCHULAIN.

Crie que tu renonces à son amour ; hâte-toi,  
Crie que tu renonces à son amour pour toujours.

EMER.

Non, jamais, je ne le crierai.

LA FORME DE CUCHULAIN.

Folle, folle !

Je suis l'ennemi de Fand venu pour déjouer sa volonté.

Et tu restes là, hébétée. Il est encore temps.

Écoute les chevaux piétiner le rivage,

Écoute comme ils piétinent ! Elle est montée.

Cuchulain n'est pas à côté d'elle dans le char.

Il reste un instant ; crie, crie !

Renonce à lui, et son pouvoir à elle est fini.

Cuchulain est sur le marchepied du char.

Crie —

EMER.

Je renonce pour toujours à l'amour de Cuchulain.

*La Forme de Cuchulain retombe sur le lit, tirant à demi le rideau.*

*Eithne Inguba entre et s'agenouille près du lit.*

EITHNE INGUBA.

Viens vers moi, mon bien-aimé, c'est moi.

Moi, Eithne Inguba. Regardez ! Il est là.

Il est revenu et a remué sur le lit.

Et c'est moi qui l'ai gagné sur la mer,

Moi qui l'ai ramené à la vie.

EMER.

Cuchulain s'éveille.

*La Forme se retourne. Elle porte à nouveau le masque héroïque.*

CUCHULAIN.

Tes bras, tes bras ! Ô Eithne Inguba,

Je suis allé en un lieu étrange et j'ai peur.

*Le Premier Musicien vient sur le devant de la scène, les autres vont de chaque côté, et ils déplient l'étoffe en chantant. Chant pendant qu'on déplie et plie l'étoffe.*

LES MUSICIENS.

Pourquoi ton cœur bat-il ainsi ?

Le comprendre est simple,

J'ai vu dans la maison d'un homme

La statue de la solitude.

Se déplacer et marcher ;

Son cœur étrange battait vite  
En dépit de nos paroles.  
Oh, apaise enfin ce cœur.

Ô récompense amère  
De tant de tombes tragiques !  
Malgré notre stupeur, nous restons muets  
Ou nous contentons d'un soupir et d'un mot,  
Un mot fugitif.

Même si la porte est fermée  
Et que tout semble calme,  
Même si dans le vaste monde, il n'est pas d'homme  
Qui refusera son amour  
Dès qu'il t'a regardée,  
Le plus amoureux des amants  
Peut détourner d'une statue  
Son cœur trop humain.

Ô récompense amère  
De tant de tombes tragiques !  
Malgré notre stupeur, nous restons muets  
Ou nous contentons d'un soupir et d'un mot,  
Un mot fugitif.

Qui fait battre ainsi ton cœur ?  
Quel homme est à ton côté ?  
Quand la beauté sera parfaite  
Ta propre pensée sera morte  
Et le danger n'aura pas diminué ;  
Les étoiles, obscurcies au troisième quartier,  
Deviennent invisibles  
Quand le cycle de la lune est achevé.

Ô récompense amère  
De tant de tombes tragiques !  
Malgré notre stupeur, nous restons muets  
Ou nous contentons d'un soupir et d'un mot,  
Un mot fugitif.

*Quand l'étoffe est repliée, la scène est nue.*



# Le Sablier

*1914*

PERSONNAGES

UN SAGE

BRIDGET, *son épouse*

TEIGUE, *un fou*

L'ANGE

ENFANTS ET ÉLÈVES

*La scène avance sur l'orchestre afin de laisser un vaste espace devant le rideau de scène. Les Élèves entrent et se tiennent devant le rideau de scène qui est encore fermé. L'un des Élèves porte un livre.*

LE PREMIER ÉLÈVE.

Il a dit que nous pourrions choisir le sujet de la leçon.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Aucun d'entre nous n'est assez sage pour cela.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Il faudrait beaucoup de sagesse pour savoir ce que nous avons besoin de savoir.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Je vais lui poser des questions.

LE CINQUIÈME ÉLÈVE.

Toi ?

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

La nuit dernière, j'ai rêvé que quelqu'un venait me dire de lui poser des questions. Je devais lui dire : « Vous aviez tort de dire qu'il n'y a pas de Dieu et pas d'âme ; peut-être s'il n'y en a pas beaucoup des deux, il y en a cependant quelques lambeaux, un oripeau dans le vent, si l'on peut dire, un haillon sur un buisson, un petit peu de Dieu ». Je débattrai avec lui, quand même ce serait absurde, suivant mon rêve, et vous verrez comme je débats bien et quelles sont mes pensées.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Je préférerais écouter le bruit de pois secs dans une vessie plutôt que tes pensées.

*Teigue le Fou entre.*

LE FOU.

Donnez-moi un sou.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Choisissons un sujet au hasard. Voici son gros livre. Tournons les pages lentement. Que l'un d'entre nous pose son doigt sans regarder. Le passage sur lequel il tombera sera le sujet de la leçon.

LE FOU.

Donnez-moi un sou.

LE TROISIÈME ÉLÈVE *prend le livre.*

Comme il est lourd !

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Ouvre-le sur le dos de Teigue ; nous pouvons ainsi nous tenir tout autour et voir quel est le choix.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Fais-lui étendre les bras.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

À genoux. Arrondis le dos. Étends les bras maintenant et sois pareil à un aigle d'or dans une église. Ne bouge pas, ne bouge pas.

LE FOU.

Donnez-moi un sou.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Est-ce là le cri d'un aigle ?

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Je vais tourner les pages - ferme les yeux et pose ton doigt.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

C'est cela, et alors il ne peut nous reprocher le choix.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Là, j'ai choisi, Fou, ne bouge pas - et si ce qui est sage est étrange et a l'air absurde, nous avons fait un bon choix.

LE CINQUIÈME ÉLÈVE.

Le Maître est arrivé.

LE FOU.

Quelqu'un veut-il donner un sou à un fou ?

*L'un des Élèves tire le rideau de scène découvrant le Maître assis à son bureau. Il y a un sablier sur son bureau ou dans un support, sur le mur. Un Élève pose les livres devant lui.*

LE PREMIER ÉLÈVE.

Nous avons choisi le passage pour la leçon, Maître. « Il y a deux pays qui existent, l'un visible et l'autre invisible, et quand c'est l'été là-bas, c'est l'hiver ici, et quand c'est novembre chez nous, c'est l'agnelage là-bas ».

LE SAGE.

Ce passage, ce passage-là ! Qu'est-il arrivé de mal depuis hier ?

LE PREMIER ÉLÈVE.

Rien, Maître.

LE SAGE.

Oh si ; un vent de folie a soufflé du ciel, ou s'est élevé de la tombe des vieillards et vous a fait choisir ce sujet. - Diem noctemque

contendo, sed quos elegi, quos amavi, in tirocinium vel hi labuntur<sup>1</sup>.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Je savais que c'était stupide, mais ils l'ont voulu.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Ne ferions-nous pas mieux de dire que nous l'avons choisi par hasard ?

LE SECOND ÉLÈVE.

Non ; il dirait que nous sommes encore des enfants.

LE PREMIER ÉLÈVE.

J'ai trouvé une phrase sous celle-ci qui dit – comme pour montrer qu'elle a un sens caché – qu'un mendiant l'a écrit sur les murs de Babylone.

LE SAGE.

Alors trouvez un mendiant et demandez lui ce que cela veut dire, car je ne veux pas me mêler de cela.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Allons, Teigue, quel est le sens du vieux livre quand il dit qu'il y a des brebis qui mettent bas des agneaux en novembre ?

LE FOU.

Pour sûr, chacun le sait, chaque être au monde : quand c'est le printemps chez nous, les arbres flétrissent là-bas, quand c'est l'été chez nous, la neige tombe là-bas, et n'ai-je pas moi-même entendu les agneaux qui sont là-bas bêler par une froide journée de novembre – pour sûr, tous ceux qui ont une intelligence savent cela. Et peut-être que lorsqu'il fait nuit chez nous, il fait jour chez eux, car maintes fois j'ai vu les routes éclairées devant moi.

LE SAGE.

Le mendiant qui écrivit cela sur le mur de Babylone voulait dire qu'il y a un royaume spirituel qui ne peut pas être vu ou connu avant que les facultés, par lesquelles nous maîtrisons le royaume de ce monde, ne se flétrissent comme la verdure l'hiver. Pensée de moine, la pensée la plus pernicieuse qui soit jamais sortie de

1. Dans une note à l'édition de 1922 de *Plays in Prose and Verse*, Yeats écrit qu'il « demanda à M. Alan Porter de mettre certains passages en latin médiéval ».

Nous proposons une traduction française des citations latines, pour laquelle nous remercions notre collègue latiniste, Michel Zuinghedau : « Je lutte jour et nuit, mais ceux que j'ai choisis, ceux que j'ai aimés, même eux se laissent aller à agir comme des débutants. »

la bouche d'un homme. – Virgas ut partus educant colligunt aves, mens hominis nugas <sup>1</sup>.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Si c'est ce qu'il voulait dire, je jurerais qu'il avait des jambes en fuseaux, les yeux de travers, que son épaule pouilleuse le démangeait, que son cœur était plus de travers que ses yeux, et qu'il écrivit cela par malice.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Allons chercher un meilleur sujet.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Peut-être maintenant me laisserez-vous choisir.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Viens.

LE SAGE.

Si c'était vrai, cela changerait tout  
Au point que le fleuve du monde changerait de cours.  
Et que, avec toutes nos pensées, il coulerait  
Dans un torrent nuageux et tonitruant  
Qu'elles rêvent comme sa source –  
Oui, dans quelque frénésie de l'esprit ;  
Et tout ce que nous aurions fait serait défait.  
Notre spéculation ne serait que du vent. *Pause.*  
Je l'ai rêvé deux fois.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Quelque chose l'a troublé.  
*Les Élèves sortent.*

LE SAGE.

Deux fois je l'ai rêvé dans un rêve du matin.  
Maintenant mes élèves n'ont rien de mieux à faire  
Que de venir avec une semblable pensée. La raison s'obscurcit ;  
Un moment de plus et la Frénésie battra du tambour,  
Rira de toutes ses forces et crierà ;  
Et je dois danser dans le rêve.  
Non, non, c'est comme un épervier, un épervier de l'air.  
Il s'est abattu – et cette descente est la troisième –  
Et que puis-je, sinon trembler comme un oiseau ?

LE FOU.

Donnez-moi un sou.

1. « Pour élever leurs petits, les oiseaux rassemblent des brindilles ; l'esprit de l'homme rassemble des balivernes. »

LE SAGE.

Que j'en rêve deux fois, et après cela, qu'ils choisissent ce texte !

LE FOU.

Ne voulez-vous pas me donner un sou ?

LE SAGE.

Que veux-tu ? Que t'importe que les mots que je lis soient sagesse ou pure folie ?

LE FOU.

Un maître si grand et si sage ne refusera pas un sou à un fou.

LE SAGE.

Étant donné que chacun est fou quand il dort et rêve, pourquoi m'appelles-tu sage ?

LE FOU.

Oh, je sais – je sais, je sais ce que j'ai vu.

LE SAGE.

Eh bien, voir juste est toute la sagesse, quel que soit notre rêve.

LE FOU.

Quand je suis passé par Kilcluan, où les cloches sonnaient à l'aube de chaque jour, je ne pus rien entendre que les gens qui ronflaient dans leurs maisons. Quand je suis passé par Tubbervanach, où les jeunes gens avaient coutume de gravir la colline jusqu'au puits sacré, voilà qu'ils étaient assis à la croisée des chemins jouant aux cartes. Quand je suis passé par Carrickorus, où les frères jeûnaient et servaient les pauvres, je les vis qui buvaient du vin et obéissaient à leur épouse. Et quand je demandai quel malheur avait amené tous ces changements, ils dirent que ce n'était pas un malheur, mais que c'était la sagesse qu'ils avaient acquise dans votre enseignement.

LE SAGE.

Et toi aussi tu m'as appelé sage – tu voudrais être récompensé pour cette bonne opinion que tu as de moi sans doute. Cours à la cuisine ; ma femme te donnera à manger et à boire.

LE FOU.

C'est un conseil absurde pour un homme sage.

LE SAGE.

Pourquoi, Fou ?

LE FOU.

Ce qui est mangé est parti. Je veux des sous pour mon sac. Je dois acheter du lard dans les boutiques et des noisettes au marché, et une boisson forte pour le temps où le soleil sera faible, et des

pièges pour attraper les lapins et les lièvres, et un grand pot pour les cuire.

LE SAGE.

J'ai mieux à penser que de donner des sous à tes pareils, aussi file.

LE FOU.

Donnez-moi un sou et je vous porterai chance. Les pêcheurs me laissent dormir parmi leurs filets dans le grenier parce que je leur porte chance ; et en été, les créatures sauvages me laissent dormir près de leurs nids et de leurs trous. Cela porte chance rien que de me regarder, mais cela porte encore plus de chance de me donner un sou. Si je ne portais pas chance, je mourrais de faim.

LE SAGE.

À quoi servent les cisailles ?

LE FOU.

Je ne vous le dirai pas. Si je vous le disais, vous les chasseriez.

LE SAGE.

Les chasser ! Qui voudrais-je chasser ?

LE FOU.

Je ne vous le dirai pas.

LE SAGE.

Pas si je te donne un sou ?

LE FOU.

Non.

LE SAGE.

Pas si je te donne deux sous ?

LE FOU.

Vous aurez beaucoup de chance si vous me donnez deux sous, mais je ne vous le dirai pas.

LE SAGE.

Trois sous ?

LE FOU.

Quatre, et je vous le dirai.

LE SAGE.

Très bien — quatre, mais désormais je ne t'appellerai plus Teigue le Fou.

LE FOU.

Laissez-moi m'approcher de vous, que personne ne m'entende ; mais d'abord vous devez promettre de ne pas les chasser. *Le Sage acquiesce de la tête.* Chaque jour des hommes sortent habillés de

noir et étalent de grands filets noirs sur les collines, de grands filets noirs.

LE SAGE.

Lieu étrange pour pêcher.

LE FOU.

Ils les étalent sur les collines pour attraper les pieds des anges ; mais chaque matin, juste avant l'aube, je sors et coupe les filets avec les cisailles et les anges s'envolent.

LE SAGE *parle tout excité.*

Ah, maintenant je sais que tu es Teigue le Fou. Tu dis que je suis sage et pourtant moi je dis qu'il n'y a pas d'anges.

LE FOU.

J'ai vu des quantités d'anges.

LE SAGE.

Non, non, ce n'est pas vrai.

LE FOU.

Il y en a des quantités, il suffit de regarder autour de vous. Ce sont comme les brins d'herbe.

LE SAGE.

Il y en a autant que de brins d'herbe – j'ai entendu cette phrase quand j'étais petit et qu'on me racontait des niaiseries.

LE FOU.

Quand on reste tranquille. Quand on est si tranquille qu'on n'a plus une pensée dans la tête peut-être, il y a quelque chose qui s'éveille en vous, quelque chose d'heureux et de tranquille, et alors en une minute, on sent les fleurs d'été ; des êtres de grande taille passent, heureux et rieurs, mais ils refusent de vous laisser voir leur visage. Oh non, ce n'est pas bien de regarder leur visage.

LE SAGE.

Toi, tu t'es assoupi sur une colline ; pourtant même ceux qui avaient coutume de rêver d'anges, rêvent maintenant d'autres choses.

LE FOU.

J'en ai vu un il y a un instant – c'est parce que j'ai de la chance. Il venait derrière moi, mais il ne riait pas.

LE SAGE.

Il n'y a rien d'autre que ce que voient les hommes quand ils sont réveillés. Rien, rien.

LE FOU.

Je savais que vous les chasseriez.

LE SAGE.

Pardonne-moi, Fou,

J'avais oublié à qui je parlais.

Eh bien, voilà tes quatre sous – Fou, on t'appelle,  
Et tout le long du jour on crie : « Viens ici, Fou ».

*Le Fou se rapproche de lui.*

Ou bien c'est : « Fou, va-t'en ».

*Le Fou s'éloigne.*

Ou, « Fou, reste debout ici ».

*Le Fou se redresse.*

Ou, « Fou, va t'asseoir dans le coin ».

*Le Fou s'assoit dans le coin.*

Et cependant

Qu'étaient-ils tous sinon des fous avant que j'arrive ?

Que sont-ils maintenant sinon des miroirs qui ressemblent à des  
[hommes

Parce qu'ils me reflètent ? Fou, dresse la tête.

*Le Fou s'exécute.*

Quelles histoires stupides n'a-t-on pas racontées sur les fantômes  
Qui fouillaient dans les couvertures du lit,

Faisaient entendre des craquements et traînaient des pieds dans le  
[couloir,

Ou, pour ceux qui furent élevés pieusement,

Sur les anges des cieux,

Qui, passant par la porte,

Ou peut-être se tenant là debout,

Faisaient inmanquablement baisser les yeux

Les plus assurés, de leur regard surnaturel

Oui, sur le sol même de l'homme.

*Un Ange est entré. Le rôle peut être tenu par un homme si on peut en trouver un qui ait la voix appropriée, et dans ce cas, « elle » doit devenir « il » d'un bout à l'autre : il peut porter un petit domino doré et une auréole faite de métal. Ou tout le visage peut être couvert d'un beau masque, en ce cas la phrase « Oh non, ce n'est pas bien de regarder leur visage » ne doit pas être prononcée.*

Pourtant il est étrange – c'est ce que j'ai connu de plus étrange –  
Que je sois encore hanté par l'idée

Qu'il existe une crise de l'esprit

Qui nous donne une vue nouvelle, et qu'ils connaissent un moyen  
De changer pour leurs propres besoins nos pensées en frénésie.

Pourquoi portes-tu le doigt à tes lèvres,

Et te dérobes-tu ?

*Le Fou sort.*

*Le Sage voit l'Ange.* Que faites-vous ? Qui êtes-vous ?

Je crois que j'ai vu vos pareils dans mes rêves,

Quand j'étais encore enfant. Cette chose autour de votre tête –

Cette clarté dans vos cheveux – cette branche en fleurs ;

Mais j'en ai fini des rêves, j'en ai fini des rêves.

L'ANGE.

Je suis le rusé que vous avez appelé.

LE SAGE.

Comment, que j'ai appelé ?

L'ANGE.

Je suis le messager.

LE SAGE.

Quel message pouvez-vous apporter à quelqu'un comme moi ?

L'ANGE *retourne le sablier.*

Que vous mourrez quand le dernier grain de sable

Sera tombé dans ce verre.

LE SAGE.

J'ai une femme,

Des enfants et des élèves que je ne peux pas quitter :

Pourquoi dois-je mourir, mon heure est encore loin ?

L'ANGE.

Vous devez mourir car aucune âme n'a franchi

Le seuil du ciel depuis que vous avez ouvert l'école,

L'herbe y pousse et les gonds sont rouillés ;

Et ils sont solitaires ceux qui doivent monter la garde.

LE SAGE.

Et où irai-je quand je serai mort ?

L'ANGE.

Vous avez nié qu'il y ait un Purgatoire,

Par conséquent cette porte est fermée ; vous avez nié

Qu'il y ait un Paradis, et donc cette porte est fermée.

LE SAGE.

Où alors ? Car j'ai dit qu'il n'y a pas d'Enfer.

L'ANGE.

L'Enfer est le séjour de ceux qui ont nié ;

Ils trouvent là ce qu'ils ont semé et planté,

Un Lac d'Espaces et un Bois de Rien,

Ils errent là à la dérive, et ne cessent jamais

De réclamer une substance en gémissant.

LE SAGE.

Pardonnez-moi, Ange sacré,  
J'ai nié et enseigné cette leçon aux autres.  
Mais comment aurais-je cru avant que la vision  
Ne me fût donnée ?

L'ANGE.

C'est trop tard pour le pardon.

LE SAGE.

Si j'avais seulement rencontré votre regard comme maintenant je  
[le rencontre –

Mais comment, vous qui vivez seulement là où nous allons  
Dans l'incertitude de rêves vertigineux,  
Pouvez-vous savoir pourquoi nous doutons ? La séparation, la  
[maladie et la mort,

La pourriture de l'herbe, la tempête et la sécheresse.  
Ce sont les messagers qui sont venus à moi.  
Pourquoi êtes-vous silencieux ? Vous portez dans les mains  
Le pardon de Dieu, et vous ne voulez pas me le donner.  
Pourquoi êtes-vous silencieux ? Si je n'avais pas peur.  
Je baiserais vos mains – non, non, le bord de votre robe.

L'ANGE.

C'est seulement quand le monde entier a témoigné.  
Que l'âme peut le confondre, en pleurant de joie.  
Et en riant sur son précipice solitaire.  
Qu'est-ce que la disette, la mort et la maladie pour l'âme  
Qui ne connaît d'autre vertu qu'elle-même ?  
Ainsi tremblante de bonheur et nue comme un nouveau-né.  
Elle ne pourrait pas vivre sans honte si le monde raisonneur était  
[à ses côtés.

LE SAGE.

Il est aussi difficile pour vous de comprendre  
Pourquoi nous avons douté qu'il l'est pour nous  
De bannir le doute. – Quelle folie ai-je dite ?  
Il n'y a rien que vous ne sachiez  
Donnez-moi un an, un mois, une semaine, un jour,  
Je voudrais défaire ce que j'ai fait, une heure ;  
Donnez-moi jusqu'à ce que le sable se soit écoulé dans le sablier.

L'ANGE.

Bien que vous ne puissiez défaire ce que vous avez fait,  
J'ai ce pouvoir, si seulement vous trouvez une âme  
Avant que le sable ne se soit écoulé, qui croit encore,

Un poisson qui gîte et fraie parmi les pierres  
Jusqu'à ce que le filet du grand Pêcheur se remplisse à nouveau,  
Vous pourrez, une fois passé le feu du Purgatoire,  
Vous élançer vers votre paix.

LES ÉLÈVES *chantent au loin.*

Qui a volé vos esprits  
Et où sont-ils partis ?

LE SAGE.

Mes élèves arrivent.  
Avant que vous n'ayez commencé à grimper dans le ciel  
J'aurai trouvé cette âme. Ils disent qu'ils doutent,  
Mais ce que leur mère leur a corné aux oreilles  
Ne peut pas s'être déraciné si légèrement ;  
En outre je peux réfuter ce que j'ai jadis démontré ;  
Cependant donnez-moi une pensée, un argument,  
Plus puissants que les miens.

L'ANGE.

Adieu, adieu,  
Car je suis las du poids du temps.  
*L'Ange sort. Le Sage fait un pas pour le suivre et s'arrête. Quelques-uns de ses élèves entrent de l'autre côté de la scène.*

LE PREMIER ÉLÈVE.

Maître, Maître, c'est vous qui devez choisir le sujet.  
*Entrent les autres Élèves avec le Fou, autour duquel ils dansent ; tous les Élèves peuvent avoir de petits coussins sur lesquels ils s'assoient bientôt.*

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Voici un sujet – Où les esprits du Fou sont-ils partis ?  
*Il chante.*  
Qui a entraîné tes esprits  
Là où personne ne sait ?  
Ou bien se sont-ils enfuis sur leurs propres souliers ?

LE FOU.

Donnez-moi un sou.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Le Maître trouvera tes esprits.

LE SECOND ÉLÈVE.

Et quand on les aura trouvés, il ne faudra plus mendier de sous.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Ils sont cachés quelque part dans le trou du blaireau,  
Mais il faut emporter un vieux bout de bougie

Si tu veux les trouver.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Ils sont là-haut au-dessus des nuages.

LE FOU.

Donnez-moi un sou, donnez-moi un sou.

LE PREMIER ÉLÈVE *chante*.

Je retrouverai tes esprits.

Viens, car je les ai vus rouler

Là où un vieux blaireau marmonne

Dans le trou noir.

LE SECOND ÉLÈVE *chante*.

Non, mais un ange les a volés

La nuit où tu es né,

Et maintenant ce ne sont plus que haillons

Sur la corne de la lune.

LE SAGE.

Taisez-vous.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Ne voyez-vous pas qu'il est troublé ?

*Tous les Élèves sont assis.*

LE SAGE.

Nullum esse deum dixi. nullam dei matrem : mentitus vero : nam recte intelligenti sunt et deus et dei mater <sup>1</sup>.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Argumentis igitur proba : nam argumenta poseit qui rationis est particeps <sup>2</sup>.

LE SAGE.

Pro certo habeo e vobis unum quidem in fide perstitisse, unum, altius quam me vidisse <sup>3</sup>.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Répondez pour nous.

LE TROISIÈME ÉLÈVE *à voix basse au Premier Élève*.

Fais attention à ce que tu dis ;

S'il te persuade de débattre avec lui,

Il se rira de nous tous.

1. « J'ai dit que Dieu n'existait pas, que la Mère de Dieu n'existait pas : en vérité j'ai menti : car pour le véritable sage et Dieu et la Mère de Dieu existent. »

2. « Montre-le donc par des preuves : car ce sont des preuves que réclame celui qui est attaché à la raison. »

3. « Je sais avec certitude que l'un d'entre vous assurément est resté ferme dans sa foi, que l'un d'entre vous a eu une vue plus perspicace que la mienne. »

LE PREMIER ÉLÈVE.

Nous n'avions pas d'intelligence avant que vous ne l'eussiez formée.

LE SAGE.

Quae destruxi necesse est omnia reaedificem <sup>1</sup>.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Haec rationibus nondum natis opinabamur ; nunc vero adolevimus : exuimus incunabula <sup>2</sup>.

LE SAGE.

Vous avez peur de me dire ce que vous pensez  
Parce que je suis emporté et courroucé quand je suis contrarié.  
Je ne vous en blâme pas ; mais n'ayez crainte,  
Car s'il en était un, assis là, souriant  
Comme si mes arguments étaient aussi doux que le lait,  
Et qui cependant les trouvât amers, je le remercierais  
S'il disait ce qu'il pense.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Il n'en est pas un, Maître.

Il n'en est pas un qui ne les trouve aussi doux que le lait.

LE SAGE.

Les choses qu'on nous a racontées dans notre enfance  
Ne sont pas si fragiles.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Nous ne sommes plus des enfants.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Non iam pueri sumus ; corpus tantummodo ex matre fictum est <sup>3</sup>.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Docuisti ; et nobis persuadetur <sup>4</sup>.

LE SAGE.

Mendaciis vos imbui mentisque simulacris <sup>5</sup>.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Nulli non persuasisti <sup>6</sup>.

1. « Ce que j'ai détruit, il est nécessaire que je le reconstruise intégralement. »

2. « Ces choses nous ne les pensions pas encore dans nos raisonnements d'enfants ; mais maintenant nous avons grandi : nous nous sommes dépouillés de nos langes. »

3. « Nous ne sommes plus des enfants : notre corps seulement a été façonné par notre mère. »

4. « Vous nous avez instruits ; et cela nous a convaincus. »

5. « Je vous ai inculqué des mensonges, et de faux-semblants intellectuels. »

6. « Il n'y a personne que vous n'ayez pas convaincu. »

LES AUTRES ÉLÈVES *parlent ensemble.*

Nulli, nulli, nulli <sup>1</sup>.

LE SAGE.

Je vous ai trompés – où trouverai-je les mots ? –

Je n'ai plus de pensées – mon esprit a été dépouillé.

Les messagers qui se tiennent dans le nuage embrasé

S'envolent brusquement, si nous osons les questionner.

Et ensuite la lune babylonienne

Efface tout.

LE PREMIER ÉLÈVE, *aux autres Élèves.*

Je crois qu'il veut dire

Que les visionnaires et les martyrs, quand ils se sont élevés

Au-dessus des créatures translunaires, et qu'ils sont alors éclairés.

Comme on l'affirme, peuvent perdre la lumière

Et s'empêtrer dans leur discours quand ils ouvrent les yeux.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Comme il imite bien leur façon de parler.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Leur air de mystère.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Leur regard vide

Comme s'ils avaient regardé une créature ailée.

Et qu'ils refusent de s'abaisser ensuite jusqu'à l'humanité.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Maître, nous avons tous appris qu'on acquiert la vérité

Quand l'intellect est froid et réfléchi,

Comme s'il était un miroir poli qui reflète

Un monde immuable, et non quand l'acier entre en fusion.

Bouillonnant et sifflant, jusqu'à ce qu'il ne reste que fumée.

LE SAGE.

Quand il est fondu et s'élève en fumée,

Les messagers s'avancent ainsi qu'auprès des trois dans la four-  
[naise

La forme du quatrième <sup>2</sup>.

1. « Personne, personne, personne. »

2. Allusion à l'histoire de Shadrac, Méschaé et Abed-Négo qui furent jetés dans « une fournaise de feu ardent » par le roi Nabuchodonosor pour avoir refusé d'adorer une statue d'or. Quand le roi regarda dans la fournaise, il vit les trois hommes intacts ainsi qu'un quatrième homme – « l'aspect du quatrième est semblable à un fils des dieux » (Daniel III, 1-25).

LE PREMIER ÉLÈVE.

Maître, il n'en est pas un parmi nous  
Qui ne vous ait entendu vous moquer de cela  
Ou de pensées semblables, et nous n'avons pas oublié.

LE SAGE.

Quelque chose d'incroyable est arrivé – quelqu'un est venu  
Comme un épervier gris qui surgit de l'air,  
Et tout ce que j'ai déclaré faux est vrai.

LE PREMIER ÉLÈVE, *aux autres Élèves.*

On penserait, à la manière dont il le dit, que ce sont ses sentiments.  
Il n'y a pas d'acteur qu'on puisse lui comparer.  
C'est un homme.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Argumentum, domine, profer <sup>1</sup>.

LE SAGE.

Quelle preuve dois-je donner, si ce n'est qu'un ange  
Il y a un instant se tenait à cet endroit ?  
*Les Élèves se lèvent.*

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Vous l'avez rêvé.

LE SAGE.

J'étais éveillé comme maintenant.

LE PREMIER ÉLÈVE, *aux autres.*

Il se peut que je rêve maintenant, autant que je sache.  
Il veut montrer que nous n'avons aucune preuve certaine  
De rien au monde.

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Il y a cette preuve  
Qui montre que nous sommes éveillés – nous avons tous un même  
[monde  
Tandis que chaque rêveur a un monde qui lui est propre,  
Et voit ce que personne d'autre ne peut voir.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Teigue voit des anges.  
Aussi quand le Maître dit qu'il a vu un ange,  
Il est possible qu'il en ait vu un.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Tous deux ont peut-être rêvé,  
À moins qu'il ne soit prouvé que les deux anges étaient pareils.

1. « Présentez la preuve, maître. »

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Comment sont les anges, Teigue ?

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Cela ne prouvera rien.

À moins que nous ne soyions sûrs qu'une obéissance prolongée

A fait un ange pareil à un autre ange,

Comme s'ils étaient des œufs.

LE PREMIER ÉLÈVE.

Le Maître est silencieux maintenant ;

Car il a découvert que discuter avec nous –

Puisque c'est lui qui nous a appris ce que nous savons –

Est simplement raisonner avec lui-même. Partons

Voir s'il reste un seul croyant.

LE SAGE.

Oui, oui. Trouvez-en seulement un qui puisse dire encore :

*Credo in patrem et filium et spiritum sanctum*<sup>1</sup>.

LE TROISIÈME ÉLÈVE.

Il se moquera de lui et l'éreintera.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Depuis le début je savais

Qu'il voulait quelqu'un avec qui débattre.

*Ils s'en vont.*

LE SAGE.

Je n'ai plus ma raison. Tout est obscur. tout est obscur !

*Les Élèves reviennent en riant. Ils poussent en avant le Quatrième Élève.*

LE PREMIER ÉLÈVE.

Voici, Maître, l'homme que vous voulez.

Il a dit, quand nous étudions le livre,

Que peut-être après tout les moines avaient raison.

Que vous vous trompiez, et que, si nous lui donnions du temps,

Il prouverait qu'il en est ainsi.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Je n'ai jamais dit cela.

LE SAGE.

Cher ami, cher ami, crois-tu en Dieu ?

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Maître, ils ont inventé cela pour se moquer de moi.

1. « Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit. »

LE SAGE.

Tu as peur de moi.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Ils savent bien, Maître,

Que tout ce que j'ai dit ne visait qu'à les faire débattre,

Ils m'ont poussé jusqu'ici pour se moquer de moi,

Parce qu'ils savaient que je pouvais défendre n'importe quel point  
[de vue

Et l'emporter sur eux.

LE SAGE.

Si tu peux dire le credo

Avec un grain de foi, un grain de sénévé,

Tu es le seul ami de mon âme.

*Les Élèves rient.*

Maîtresse ou épouse

Peut nous donner chance ou malchance

Dans la meute du monde, mais vous, vous me donnerez

L'éternité, et ces êtres à la voix suave

Qui errent au-dessus de la lune.

*Les Élèves se regardent et restent silencieux.*

LE DEUXIÈME ÉLÈVE.

Comme il est étrange !

LE SAGE.

L'ange qui se tenait là à cet endroit

A dit que mon âme était perdue à moins de trouver

Quelqu'un qui eût la foi.

LE QUATRIÈME ÉLÈVE.

Cessez de vous moquer de moi, Maître,

Car je suis certain qu'il n'y a pas de Dieu

Ni d'immortalité, et ceux qui l'ont dit

Ont fait un conte fantastique à partir d'un rêve affamé,

Pour nous tourmenter le cœur. Cela vous contentera-t-il, Maître ?

LE SAGE.

Le sablier vertigineux ne cesse de se vider,

Et vous restez là, à débattre, à rire et à vous quereller.

Partez ! Loin de mes yeux, dis-je.

*Il les chasse.*

Je vais appeler ma femme, car que peuvent faire les femmes

Qui nous portent dans les ténèbres de leurs corps,

Sinon rire de la raison qui ne laisse rien grandir

Hors de la lumière ? Bridget, Bridget !

Une femme n'abandonne jamais toute sa foi. .

Quoi que nous disions ; Bridget, viens vite, Bridget.

*Bridget entre, en tablier. Ses manches sont retroussées et ses bras recouverts de farine.*

Femme, à quoi crois-tu ? Dis-moi la vérité,

Et non pas – comme c'est l'habitude parmi vous tous –

Quelque chose qui doit me plaire ? Pries-tu ?

Parfois quand tu es seule dans la maison, pries-tu ?

BRIDGET.

Des prières – non, tu m'as appris à les laisser de côté il y a longtemps. D'abord j'en ai eu du chagrin, mais je suis contente maintenant, car j'ai sommeil le soir.

LE SAGE.

Crois-tu en Dieu ?

BRIDGET.

Oh, une bonne épouse ne croit que ce que son mari lui dit.

LE SAGE.

Mais parfois, quand les enfants sont endormis

Et que je suis dans l'école, ne penses-tu pas

Aux martyrs, aux saints et aux anges,

Et à toutes ces choses auxquelles tu croyais jadis ?

BRIDGET.

Je ne pense à rien. Parfois je me demande si le linge est bien blanc, ou je sors voir si les corbeaux picorent la nourriture des poulets.

LE SAGE.

Mon Dieu, mon Dieu ! Je vais sortir moi-même.

Mes élèves ont dit qu'ils trouveraient un homme

Dont je n'ai jamais ébranlé la foi ; ils l'ont peut-être trouvé.

Je vais donc sortir ; mais si je sors,

Le sablier laissera couler le sable sans que je le voie.

Je ne peux pas sortir ; je ne peux pas m'éloigner du sablier.

Va appeler mes élèves, je peux tout leur expliquer maintenant.

C'est seulement quand notre emprise sur la vie est compromise.

Seulement dans la terreur spirituelle que la Vérité

Traverse l'esprit brisé, comme les pois éclatent et sortent

D'une gousse brisée.

*Il agrippe Bridget alors qu'elle sort.*

Dis-leur

Que la Nature manquerait de tout quand elle en a le plus besoin.

Si l'âme ne pouvait trouver la vérité en un éclair,  
Sur le champ de bataille, ou au milieu  
Des vagues qui vous submergent, et dis-leur --  
Mais non, ils se contenteraient de répondre comme je le leur ai  
[demandé.

BRIDGET.

Tu veux quelqu'un pour débattre avec toi.

LE SAGE.

Regarde s'il y a quelqu'un dehors  
Là, dans la rue -- je ne peux pas laisser le sablier,  
Car on pourrait le secouer, et le sable  
Si cela arrivait, pourrait s'écouler en un instant.

BRIDGET.

Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis.  
Il y a une foule de gens qui parlent à tes élèves.

LE SAGE.

Sors voir s'ils ont trouvé un homme  
Qui n'a pas compris mon enseignement,  
Ou ne m'a pas écouté.

BRIDGET.

Il est dur d'être mariée à un homme de science qui doit toujours  
débattre.  
*Elle sort.*

LE SAGE.

Étrange que je sois aveugle au grand secret,  
Quand un homme aussi simple pourrait l'écrire  
Sur un brin d'herbe avec le suc d'une baie,  
Et rire et pleurer, parce que c'était si simple.  
*Entre Bridget suivie du Fou.*

LE FOU.

Donnez-moi quelque chose, donnez-moi un sou pour acheter du  
lard dans les boutiques, des noisettes au marché et une boisson  
forte pour le temps où le soleil sera faible.

BRIDGET.

Je n'ai pas de sous. *Au Sage.* Tes élèves ne peuvent trouver per-  
sonne pour débattre avec toi. Il n'y a personne dans tout le pays  
qui ait assez de religion pour prêter un serment d'amoureux. Ne  
peux-tu pas rester tranquille maintenant, sans toujours vouloir  
débattre ? Ce doit être terrible d'avoir un esprit comme celui-là.

LE SAGE.

Alors je suis vraiment perdu.

BRIDGET.

Laisse-moi en paix maintenant, il faut que je fasse le pain pour toi et les enfants.

*Elle va dans la cuisine. Le Fou la suit.*

LE SAGE.

Mes enfants, mes enfants !

BRIDGET.

Votre père vous réclame, courez jusqu'à lui.

*Les Enfants entrent en courant.*

LE SAGE.

Venez à moi, mes enfants. N'ayez pas peur.

Je veux savoir si vous croyez au Ciel,

À Dieu ou à l'âme – non, ne me dites rien encore :

Vous n'avez pas à avoir peur que je me mette en colère :

Dites ce qu'il vous plaira, pourvu que ce soit ce que vous pensez.

Je voulais que vous sachiez avant de parler

Que je ne me mettrai pas en colère.

LE PREMIER ENFANT.

Nous n'avons pas oublié, père.

LE DEUXIÈME ENFANT.

Oh non, père.

LES DEUX ENFANTS, *comme s'ils répétaient une leçon.*

Il n'est rien que nous ne puissions voir, rien que nous ne puissions toucher.

LE PREMIER ENFANT.

Des gens stupides disaient qu'il y avait quelque chose, mais vous nous avez mieux appris.

LE SAGE.

Allez près de votre mère, allez – pourtant non, n'y allez pas.

Que peut-elle dire ? Si je suis muet vous êtes perdus ;

Et pourtant, comme le sable s'écoule,

Je n'ai qu'un moment pour tout dévoiler. Enfants.

La sève disparaîtrait des brins d'herbe

S'ils avaient un doute. Les brins d'herbe comprennent tout,

Car ils sont les doigts de la certitude divine,

Pourtant ils ne peuvent faire qu'un signe en l'air ;

Mais s'ils avaient une langue, ils dévoileraient tout ;

Mais que dirai-je, moi qui ne suis qu'un,

Quand ils sont des millions et qu'ils ne parlent pas ?

*Les Enfants sont sortis en courant.*

Mais ils sont partis ; pourquoi se sont-ils enfuis ?

*Le Fou entre avec un pissenlit.*

Regarde-moi, dis-moi si mon visage est changé,

Porte-t-il déjà la marque de l'ongle du Diable ?

Est-il terrible à voir

Car le moment est proche ?

*Il va vers le sablier.*

Je n'ose pas regarder.

Je n'ose savoir le moment où ils viendront.

Non, non, je n'ose pas.

*Il couvre le sablier.*

Y aura-t-il un bruit de pas,

Ou une sorte de son déchirant,

Ou encore un craquement, comme si des griffes de fer

Avaient empoigné la pierre du seuil ?

*Le Fou commence à souffler sur le pissenlit.*

Que fais-tu ?

LE FOU.

Attendez une minute – quatre – cinq – six –

LE SAGE.

Pourquoi fais-tu cela ?

LE FOU.

Je souffle sur le pissenlit pour savoir quelle heure il est.

LE SAGE.

Tu as tout entendu et c'est pourquoi

Tu voudrais savoir quelle heure il est ; tu voudrais savoir cela

Afin de pouvoir regarder la troupe de démons

Qui emportera mon âme. Tu ne resteras pas,

Je ne veux personne ici quand ils viendront,

Je ne veux personne assis là, personne !

Et pourtant, et pourtant, il y a quelque chose d'étrange en toi.

J'ai un vague souvenir. Qu'est-ce que c'est ?

Crois-tu en Dieu et en l'âme ?

LE FOU.

Ainsi vous me le demandez maintenant. Je pensais lorsque vous interrogiez vos élèves : « Demandera-t-il à Teigue le Fou ? Oui,

il le fera, il le fera ; non, il ne le fera pas ; si, il le fera ». Mais

Teigue ne dira rien. Teigue ne dira rien.

LE SAGE.

Dis-moi vite.

LE FOU.

Je disais : « Teigue sait tout, pas même les chats aux yeux verts

ni les lièvres qui traient les vaches n'ont la sagesse de Teigue » :  
mais Teigue ne parlera pas, il ne dit rien.

LE SAGE.

Parle, parle, car derrière cela  
Le sable s'écoule du verre supérieur,  
Et quand le dernier grain sera passé, je serai perdu.

LE FOU.

Je ne veux pas parler. Je ne vous dirai pas ce que j'ai dans l'esprit.  
Je ne vous dirai pas ce qui est dans mon sac. Vous pourriez me  
voler mes pensées. J'ai rencontré un paysan sur la route hier, et  
il m'a dit : « Teigue, dis-moi combien de sous il y a dans ton sac :  
Je parierai trois sous qu'il n'y a pas vingt sous dans ton sac :  
laisse-moi y mettre la main pour les compter ». Mais j'ai serré le  
sac d'autant plus fort, et quand je m'endors le soir, je cache le sac  
là où personne ne sait.

LE SAGE.

Il ne reste qu'une pincée de sable, et je suis perdu  
Si tu n'es pas celui que je cherche.

LE FOU.

Oh, combien de choses sait le Fou, mais il ne dit rien.

LE SAGE.

Oui, je m'en souviens maintenant. Tu as parlé d'anges.  
Tu as dit tout à l'heure que tu avais vu un ange.  
Tu es celui que je cherche, et je suis sauvé.

LE FOU.

Oh non. Comment le pauvre Teigue pourrait-il voir des anges ?  
Oh, Teigue raconte une histoire ici, une autre là, et chacun lui  
donne des sous. Si Teigue n'avait pas ses histoires, il mourrait de  
faim. *Il coupe court et sort.*

LE SAGE.

Le dernier espoir s'en est allé,  
Et maintenant qu'il est trop tard, je vois tout :  
Nous périssons en Dieu et nous enfonçons  
Dans la réalité ; le reste est rêve.  
*Le Fou revient.*

LE FOU.

Il y en avait un là, là, près du seuil, qui attendait ; et il m'a dit :  
« Entre, Teigue, et dis-lui tout ce qu'il te demande. Il te donnera  
un sou si tu le lui dis ».

LE SAGE.

J'en sais assez, sachant que la volonté de Dieu prévaut.

LE FOU.

En attendant que le moment soit venu – C'est ce que celui qui est dehors disait, mais je pourrais vous dire ce que vous demandiez. C'est ce qu'il disait.

LE SAGE.

Tais-toi. Que la volonté de Dieu prévale dans l'instant,  
Bien que Sa volonté soit ma peine éternelle.

Je n'ai pas de question :

Il suffit que je sache qui a fixé la position

De l'étoile et du nuage

Et sachant tout, j'implore

Que tout ce que Dieu a voulu

Dans l'instant soit accompli,

Même si c'est ma damnation.

Le fleuve du monde a changé de cours

Et avec ce fleuve mes pensées ont coulé

Dans un torrent nuageux et tonitruant,

Sa source dans la montagne –

Oui, dans quelque frénésie de l'esprit,

Car tout ce que nous avons fait est défait,

Nos spéculations ne sont que du vent.

*Il meurt.*

LE FOU.

Sage. Sage, éveillez-vous et je vous dirai tout pour un sou. C'est moi, le pauvre Teigue le Fou. Pourquoi ne vous éveillez-vous pas, et ne dites-vous pas : « Il y a un sou pour toi Teigue » ? Non, non, vous ne voulez rien dire. Vous et moi, nous sommes les deux fous, nous savons tout mais nous ne voulons pas parler.

*L'Ange entre portant un coffret.*

Oh, regardez ce qui est sorti de sa bouche ! Oh, regardez ce qui est sorti de sa bouche : ce papillon blanc ! Il est mort, et j'ai pris son âme dans mes mains. Mais je sais pourquoi vous soulevez le couvercle de cette boîte dorée. Il faut que je vous la donne. Le voilà. *Il met le papillon dans le coffret.* Il a épuisé ses souffrances, et vous soulèverez le couvercle dans le Jardin du Paradis. *Il tire le rideau et reste devant.* Il est parti, il est parti, il est parti, mais entrez tous, vous tous qui êtes au monde, et regardez-moi.

J'entends le vent souffler

J'entends l'herbe pousser,

Et tout ce que je sais, je le sais.

Mais je ne veux pas parler, je veux m'enfuir.

*Il sort.*



# La Licorne des étoiles

*1908*

## PERSONNAGES

LE PÈRE JOHN.

THOMAS HEARNE, *carrossier*.

ANDREW HEARNE, *son frère*.

MARTIN HEARNE, *son neveu*.

JOHNNY BOCACH, }  
PAUDEEN, } *mendiants.*  
BIDDY LALLY, }  
NANNY, }

*Époque : le début du dix-neuvième siècle.*

## ACTE 1

*L'intérieur de l'atelier d'un carrossier. Des éléments d'un carrosse doré ; parmi eux un ornement représentant un lion et une licorne. Thomas travaille sur une roue. Le Père John vient par la porte de la pièce intérieure.*

LE PÈRE JOHN.

J'ai prié pour Martin. J'ai prié longtemps, mais il ne bouge pas encore.

THOMAS.

Vous vous donnez trop de mal, mon Père. C'est aussi bien que vous ne vous en occupiez pas avant que le flacon du docteur soit arrivé. S'il existe un remède à ce qu'il a, le docteur l'aura selon toute vraisemblance.

LE PÈRE JOHN.

Je pense que ce n'est pas le médicament du docteur qui l'aidera en ce cas.

THOMAS.

Mais si, mais si. Le docteur connaît bien son affaire. Si Andrew était allé le chercher quand je le lui ai demandé et n'était pas revenu pour vous amener à la maison, il est vraisemblable que Martin marcherait à l'heure qu'il est. Je déteste vous déranger, mon Père, quand l'affaire n'est pas de votre ressort. N'importe quel docteur serait capable et bien capable de guérir le haut mal.

LE PÈRE JOHN.

Ce n'est pas une maladie ordinaire dont il souffre maintenant.

THOMAS.

J'ai pensé d'abord qu'il s'était endormi. Mais quand, après l'avoir secoué et avoir hurlé, je n'ai pas réussi à le réveiller, j'ai reconnu que c'était le haut mal. Croyez-moi, le docteur saura en venir à bout avec ses remèdes.

LE PÈRE JOHN.

Rien sauf la prière ne peut atteindre une âme qui est si loin au-delà du monde, comme l'est la sienne en ce moment.

THOMAS.

Vous ne dites pas que la vie l'a quitté !

LE PÈRE JOHN.

Non, non, sa vie n'est pas en danger. Mais où lui-même, son esprit, son âme s'en sont-ils allés, je ne peux pas dire. Il s'en est allé au-delà de ce qu'on imagine. Il est tombé en transe.

THOMAS.

Enfant, il était étrange : il s'endormait dans les champs, et revenait en parlant de chevaux blancs qu'il voyait et de personnages lumineux comme des anges ou tout ce que vous voudrez. Mais j'y ai mis bon ordre. Je lui ai appris à reconnaître des pierres derrière les anges, avec quelques coups de trique. Je ne m'avoue jamais vaincu devant des visions ou des trances.

LE PÈRE JOHN.

Nous qui avons la foi, nous n'avons pas le droit de parler contre la transe ou la vision. Sainte Élisabeth en a eue, sainte Bénédict, saint Antoine, saint Columcille, sainte Catherine de Sienne sont souvent restés comme morts un long moment.

THOMAS.

Il pouvait en être ainsi dans les temps anciens, mais ces choses ont disparu du monde maintenant. Ceux qui font leur travail bien et honnêtement n'ont pas d'occasion de laisser leur esprit vagabonder. Qu'est-ce qui plongerait en transe mon neveu, Martin Hearne, à supposer qu'il soit question de transe, alors qu'il frottait l'or sur le lion et la licorne qu'il tenait en main pour bien réussir le haut du carrosse ?

LE PÈRE JOHN *prend l'ornement.*

Il est vraisemblable que ce fut cela qui lui fit perdre connaissance. L'éclat de la lumière sur cet ornement suffirait à mettre en transe celui qui y est prédisposé. Il y avait un homme très saint, même s'il n'appartenait pas à notre Église, qui écrivit un grand livre appelé *Mysterium Magnum*<sup>1</sup> et qui resta sept jours en transe. La vérité, quelle que soit la vérité qu'il trouva, s'abattit sur lui comme une averse qui éclate, sur lui, ce pauvre artisan à son travail. Ce fut un rayon de soleil sur un pot d'étain qui fut le commencement de tout. *Il va à la porte et regarde à l'intérieur.* Il ne remue toujours pas. C'est la meilleure chose ou la pire qui puisse arriver à quelqu'un, ce qui lui arrive maintenant.

THOMAS.

Et que peut-il arriver, dans le monde des vivants, à un homme qui dort sur son lit ?

LE PÈRE JOHN.

Il y en a qui vous répondraient que c'est à ceux qui sont éveillés que rien n'arrive, et ce sont eux qui ne savent rien. Il est allé là où tous sont allés pour chercher la vérité suprême.

<sup>1</sup> Le *Mysterium Magnum* est l'œuvre la plus illustre de Jacob Boehme (1575-1624).

THOMAS *se rassied et prend des outils.*

Eh bien, peut-être. Mais le travail doit continuer et la carrosserie doit continuer, et ils ne continueront pas si l'on prête trop d'attention aux rêves. Un rêve est une sorte d'ombre, sans profit du tout pour qui que se soit. Or un carrosse est une chose réelle, et une chose qui durera pendant des générations, qui peut être utilisée jusqu'à la fin, et devenir un perchoir pour les poules en dernier ressort.

LE PÈRE JOHN.

Je crois qu'Andrew m'a dit que ce fut un rêve de Martin qui fut à l'origine de la fabrication de ce carrosse.

THOMAS.

Eh bien, je crois qu'il a vu de l'or en rêve, et cela l'incita à vouloir faire quelque chose de doré, et les carrosses étant les plus commodes à fabriquer, il n'eut de cesse qu'il eût mis la plus grosse part de sa fortune dans la fabrication de ce carrosse doré. Cela se révéla une meilleure affaire que je ne l'avais pensé, car quelques hommes de loi vinrent le regarder à l'époque des assises, et par eux on en parla au Château de Dublin... et qui maintenant l'a commandé, le Lord Lieutenant lui-même ! *Le Père John approuve de la tête.* Il doit être prêt et envoyé à la fin de ce mois. Il y a des chances que le Roi Georges vienne en visite à Dublin, et c'est lui qui y sera assis.

LE PÈRE JOHN.

Martin y a travaillé dur, je sais.

THOMAS.

On n'a jamais vu un homme travailler comme lui, jour et nuit, presque depuis l'époque, il y a six mois, où il est revenu de France.

LE PÈRE JOHN.

Je n'aurais jamais pensé qu'il fût aussi doué pour un métier. Je pensais que son esprit était fixé seulement sur les livres.

THOMAS.

Il devrait me remercier pour cela. Toute personne que je prends en main, j'en fais quelque chose de bien, de même que de toute autre chose dans ma cour : carrosse, phaéton, fiacre, voiture à âne, voiture ordinaire, chaise de poste, calèche, chariot à deux roues, à quatre roues. Chacun a la forme que lui donne Thomas Hearne, celle qu'il a dans les mains ; et ce que je peux faire avec le bois et le fer, pourquoi ne serais-je pas capable de le faire avec la chair et le sang, qui d'une certaine façon m'appartiennent en propre ?

LE PÈRE JOHN.

Oui, je sais que vous avez fait de votre mieux pour Martin.

THOMAS.

Tout à fait de mon mieux. Je l'ai contrôlé, je lui ai appris le métier, je l'ai envoyé au monastère en France pour apprendre la langue et voir le vaste monde ; mais qui saurait cela si vous ne le saviez pas, Père John, car je l'ai fait sur votre conseil ?

LE PÈRE JOHN.

Je pensais que sa nature avait besoin de guide et d'enseignement spirituels, les meilleurs qu'on pût trouver.

THOMAS.

Je pensais que c'était mieux pour lui d'être loin un moment. Il y a trop de gars indisciplinés par ici. S'il était resté là, il aurait eu peut-être quelques tocades, et il aurait eu des ennuis en s'opposant au Gouvernement par exemple, comme Johnny Gibbons qui est maintenant un hors-la-loi dont la tête est mise à prix.

LE PÈRE JOHN.

C'est exact. Son imagination aurait pu s'enflammer ici chez nous. C'était mieux de le mettre chez les Frères, pour tourner son imagination vers le Ciel.

THOMAS.

Eh bien, j'en ferai bientôt un bon artisan robuste qui vivra tranquille et élèvera une famille, et il se peut qu'en fin de compte il soit nommé carrossier de la famille royale.

LE PÈRE JOHN, *à la fenêtre.*

Je vois votre frère Andrew qui revient de chez le docteur ; il s'arrête à parler à une troupe de mendiants qui sont assis sur le côté de la route.

THOMAS.

En voici un autre maintenant que j'ai formé. Andrew était un peu extravagant dans sa conversation et ses manières, voulant aller çà et là, mécontent de s'installer où il a été élevé. Mais j'ai veillé sur lui ; je l'ai surveillé quand la pauvreté l'a tenaillé, et alors je l'ai installé dans l'affaire. Il n'a jamais été un aussi bon ouvrier que Martin, il aime trop perdre son temps à parler de futilités. Mais il est moyennement habile, toujours sérieux et poli envers les clients. Je n'ai pas vraiment à me plaindre d'Andrew depuis vingt ans.

*Andrew entre.*

ANDREW.

Des mendiants, là dehors, prennent la route de la Foire de Kinvara. Ils disaient que la nouvelle circulait que Johnny Gibbons revient

de France en cachette : les soldats du Roi surveillent les ports à sa recherche.

THOMAS.

Tiens-toi, Andrew, aux affaires que tu as en main. Le docteur viendra-t-il lui-même ou a-t-il envoyé un flacon pour guérir Martin ?

ANDREW.

Le docteur ne peut pas venir car il est cloué par un lumbago dans le dos. Il m'a questionné sur le mal de Martin ; il a pris un livre pour chercher un remède, et il a commencé à me lire des choses, mais j'ai dit que je ne pouvais pas porter dans ma tête des choses de ce genre. Il m'a alors donné le livre et il a mis des marques aux endroits où sont les remèdes. Attends... *Il lit.* « Des médecines composées sont habituellement à usage interne ou à usage externe ; si elles sont à usage interne, elles doivent être soit liquides soit solides ; à usage externe, ce doit être des fomentations, ou des éponges imprégnées de décoctions. »

THOMAS.

Il aurait pu l'écrire lui-même sur un papier. À quoi bon tout cela ?

ANDREW.

Je pense que j'ai déplacé la marque... Voici la partie qu'il me lisait... « Les remèdes pour les maladies des membranes près du cerveau, le mal de tête, les vertiges, les crampes, les convulsions, la paralysie, l'incube, l'apoplexie, le haut mal ».

THOMAS.

C'est ce que je t'avais dit de lui dire, que c'était le haut mal.

ANDREW *laisse tomber le livre.*

Oh, mon Dieu, regarde toutes les marques sont parties ! Attends, maintenant je me rappelle à peu près ce qu'il a dit... il a parlé d'une ampoule... ou de sentir de la corne de cerf... ou de la poudre à éternuer... ou si tout échoue, d'essayer une saignée.

LE PÈRE JOHN.

Tout cela n'a rien à voir avec le cas réel. C'est une perte de temps complète.

ANDREW.

C'est ce que je pensais moi-même, mon Père. Pour sûr, c'est moi qui le premier vous ai appelé quand je vous ai vu descendre la colline, pour vous amener ici voir ce que vous pouviez faire. J'aurais plus confiance en vos pratiques que dans la science de n'importe quel docteur. Et au cas où vous ne réussiriez pas à le guérir, j'ai moi-même un remède qui me vient de ma grand-mère

- que Dieu ait son âme ! - et elle m'a dit que cela réussissait toujours. Une personne qui a le haut mal doit couper le bout de ses ongles et une petite partie des cheveux de sa tête, mettre cela par terre, prendre une aiguille pour l'enfoncer dans le plancher et la laisser là. « C'est ce remède qui ne manquera jamais », disait-elle, « de faire lever toute personne qui souffre du haut mal ».

LE PÈRE JOHN, *la main sur l'oreille*.

Je vais retourner à la colline, je vais retourner à la colline : mais non, non, je dois faire ce que je peux. J'y retourne, je veux me battre, je veux m'efforcer de le rappeler par la prière.

*Il entre et ferme la porte.*

ANDREW.

Le Père John est étrange parfois, très étrange. Il y a des fois où on dirait qu'il ne croit à rien du tout.

THOMAS.

Si tu voulais un prêtre, pourquoi n'as-tu pas été chercher celui de notre paroisse qui est un homme sensé, et un homme dont on connaît les pensées ? Tu sais bien que l'Évêque doit avoir quelque chose contre le Père John, pour l'avoir laissé pendant des années dans ce pauvre endroit montagneux, à s'occuper de quelques gens malheureux qui ont survécu à la dernière famine. Un homme de sa culture, aller en haillons comme il le fait, il doit y avoir à cela quelque bonne raison.

ANDREW.

J'avais tout cela à l'esprit quand je l'ai amené. Mais je pensais qu'il aurait fait plus pour Martin que ce qu'il fait. Je pensais qu'il aurait lu une messe pour lui, qu'il serait entré en convulsions pendant la lecture et puis quelque chose d'étrange serait sorti avec un grand bruit par la porte.

THOMAS.

La bonne réputation de l'endroit en souffrirait si cela arrivait. C'est bon pour les ouvriers et les petits paysans. Si on entendait parler d'une telle chose, ce ne serait pas à l'actif de cette maison qui est, pour la carrosserie, la capitale du pays.

ANDREW.

Si c'est du Diable que vient cette maladie, il serait mieux de la chasser de n'importe quelle façon. Mais peut-être que le gars n'a rien de mal. Il est vraisemblable qu'il ait eu des compagnons extravagants à l'étranger, et que bourlinguer ait pu ébranler sa santé. Il en fut de même pour moi à une époque.

THOMAS.

Le Père John a dit que c'était une sorte de vision ou de transe, mais je ne prêterais pas attention à ce qu'il dit. C'est son métier que de voir plus que d'autres gens, de même que moi je pourrais voir une fente dans la capote de cuir d'une voiture qu'aucune autre personne n'aurait pu trouver.

ANDREW.

Si c'est le haut mal qu'il a, je n'ai pas d'objection à cela – une simple maladie ordinaire qui fut infligée comme châtement aux Juifs mécréants. C'est une maladie qui pourrait attaquer une personne d'une famille, et une autre d'une autre famille, sans s'en prendre du tout à leurs parents. Si une personne l'attrape, tout ce que tu dois faire c'est ne pas passer entre lui et le vent, ou le feu, ou l'eau. Mais je crains que la transe ne soit une chose qui se propage dans la maison comme le choléra.

THOMAS.

À mon avis, les transes n'existent pas. Ces gens-là font semblant pour que le monde se demande quand ils jugeront bon de se lever. Il vaut mieux les tenir à leur travail, sans leur prêter beaucoup d'attention.

ANDREW.

Je n'aimerais pas avoir des transes moi-même. Je mets dans mon testament que si je meurs sans cause, je veux qu'une branche de houx soit passée à travers mon cœur afin que je repose tranquille après l'enterrement, sans me retourner dans mon cercueil. Je dis que je t'en laisse le soin dans mon testament.

THOMAS.

Arrête de penser à ton bien-être à toi, Andrew, et applique ton esprit à nos affaires. Le forgeron a-t-il mis les fers aux brancards de ce carrosse ?

ANDREW.

Je vais voir s'il l'a fait.

THOMAS.

Oui et regarde s'il a fait du bon travail. Que les brancards soient robustes et solides s'ils doivent être cloutés d'or.

ANDREW.

Oui, et les marchepieds aussi – il y a des parois de verre pour qu'on regarde la splendeur du satin à l'intérieur – le lion et la licorne couronnant le tout. C'est une pensée sublime que Martin a eue quand il a pensé à faire ce carrosse !

THOMAS.

Il vaut mieux que j'aïlle voir le forgeron moi-même et que je ne laisse ce soin à personne d'autre. Tu peux t'occuper de cette voiture à âne là-bas dans la cour qui a besoin d'un nouveau cerclage sur la roue – elle est à l'arrière de la cour. *Ils vont à la porte.* Faire attention à chaque petit détail, et occuper chaque minute à régler ce qu'il y a à faire, voilà comment on monte une affaire. *Ils sortent.*

LE PÈRE JOHN *fait entrer Martin.*

Ils sont sortis maintenant – l'air est plus frais ici dans l'atelier – vous pouvez vous asseoir ici un moment. Vous êtes maintenant tout à fait réveillé, vous avez été dans une sorte de transe ou de sommeil.

MARTIN.

Qui est-ce qui m'en a tiré ? Qui m'a fait revenir ?

LE PÈRE JOHN.

C'est moi, le Père John, qui l'ai fait. J'ai prié longtemps pour vous et je vous ai fait revenir.

MARTIN.

Vous, Père John, être si méchant ! Oh, laissez-moi, laissez-moi seul !

LE PÈRE JOHN.

Vous êtes encore dans votre rêve.

MARTIN.

Ce n'était pas un rêve, c'était réel. Ne sentez-vous pas les fruits écrasés, les raisins ? La pièce est pleine de cette odeur.

LE PÈRE JOHN.

Dites-moi ce que vous avez vu, où vous avez été.

MARTIN.

Il y avait des chevaux – des chevaux blancs qui couraient à toute allure, avec des cavaliers d'un blanc étincelant – il y avait un cheval sans cavalier, et il y en a un qui m'attrapa, et me mit sur le cheval et nous partîmes dans le vent, comme le vent...

LE PÈRE JOHN.

On imagine souvent cela. Je connais beaucoup de pauvres qui ont vu cela.

MARTIN.

Nous continuâmes, toujours, toujours. Nous arrivâmes dans un jardin qui sentait bon, avec un portail, et il y avait des champs de blé en épi alentour, et il y avait des vignobles comme j'en ai vus en France, et des grappes de raisin. J'ai pensé que c'était l'un des

pays du Ciel. Alors je vis que les chevaux que nous montions s'étaient changés en licornes, et elles se mirent à piétiner le raisin et à l'écraser. J'essayai de les arrêter mais en vain.

LE PÈRE JOHN.

C'est étrange, c'est étrange. À quoi cela me fait-il penser ? J'ai entendu cela quelque part, monoceros de astris, la licorne des étoiles.

MARTIN.

Elles arrachaient le blé et le piétinaient sur des pierres, puis elles arrachaient ce qui restait du raisin, l'écrasaient, le meurtrissaient et le piétinaient. Je sentais le vin, il coulait de chaque côté – puis tout devint vague. Je ne peux pas me souvenir clairement, tout était silencieux : le piétinement s'arrêta alors, nous attendions tous un commandement. Oh, fut-il donné ? J'essayais de l'entendre ; il y avait quelqu'un qui m'entraînait, m'entraînait loin de tout cela. Je suis sûr qu'un commandement fut donné, et il y eut un grand éclat de rire. Qu'est-ce que c'était ? Quel était le commandement ? Tout semblait trembler autour de moi.

LE PÈRE JOHN.

Est-ce alors que vous vous êtes réveillé ?

MARTIN.

Je ne crois pas, tout a changé – c'était terrible, merveilleux ! Je vis les licornes piétiner, piétiner, mais pas dans les cuves à vin. Oh, j'oublie ! Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

LE PÈRE JOHN.

Je ne vous ai pas touché. Qui sait quelles mains vous ont emmené au loin ? J'ai prié, c'est tout ce que j'ai fait, j'ai prié très fort que vous vous réveilliez. Si je ne l'avais pas fait, vous auriez pu mourir. Je me demande ce que tout cela signifiait ? Les licornes – que m'a dit le moine français ? – elles signifiaient la force, la force virginale, une force effrénée, durable, infatigable.

MARTIN.

Elles étaient fortes. Oh, elles faisaient beaucoup de bruit en piétinant.

LE PÈRE JOHN.

Et le raisin, que signifiait-il ? Cela me fait penser au psaume : Et calix meus inebrians quam praeclarus est<sup>1</sup>. C'était une vision étrange, une vision très étrange, une vision très étrange.

1. « Et comme est splendide la coupe de mon ivresse ».

MARTIN.

Comment puis-je retourner à cet endroit ?

LE PÈRE JOHN.

Vous ne devez pas y retourner, vous ne devez pas penser à faire cela. Cette vie de vision, de contemplation, est une vie terrible, car elle comporte beaucoup plus de tentations que la vie ordinaire. Peut-être eut-il été mieux pour vous de rester sous les règles du monastère.

MARTIN.

Je ne pouvais rien voir aussi clairement là-bas. C'est de retour ici chez moi que j'ai des visions, en cet endroit où des gens lumineux riaient autour de moi, alors que j'étais un petit garçon avec un bavoir.

LE PÈRE JOHN.

Vous ne pouvez pas savoir si ce n'était pas du Prince de ce monde que venait la vision. Comment peut-on jamais savoir à moins de suivre la discipline de l'Église ? Un directeur spirituel, un sage savant, c'est ce qu'il vous faut. Moi, je n'en sais pas assez. Que suis-je qu'un pauvre prêtre banni qui a oublié sa science, dont les livres, jamais utilisés, portent des taches d'humidité !

MARTIN.

Je vais aller dans les champs où vous ne pourrez venir me réveiller. Je veux revoir ce pays ; je veux entendre ce commandement. Je ne peux pas attendre, je dois savoir ce qui est arrivé, je dois faire venir ce commandement jusqu'à mon esprit.

LE PÈRE JOHN *se place entre Martin et la porte.*

Vous devez avoir de la patience, comme en avaient les saints. Vous en disposez à votre aise. S'il y a un commandement de Dieu pour vous, vous devez attendre Son heure pour le recevoir.

MARTIN.

Dois-je vivre ici quarante ans, cinquante ans... pour vieillir comme mes oncles, ne voyant rien que des choses ordinaires, travaillant... à quelque travail stupide ?

LE PÈRE JOHN.

Les voici : il est temps que je parte. Je dois penser et prier. Mon esprit est inquiet à votre sujet. *À Thomas qui entre avec Andrew.* Le voici ; soyez très bon avec lui, car il a encore la faiblesse d'un petit enfant. *Il sort.*

THOMAS.

Es-tu bien remis de l'attaque, mon gars ?

MARTIN.

Ce n'était pas une attaque. J'étais parti – un moment – non, vous ne me croirez pas si je vous le dis.

ANDREW.

Je te croirais, Martin. J'avais moi-même de très longs sommeils et des rêves très étranges.

THOMAS.

Oui, jusqu'à ce que je te guérisse, en te prenant en main et en t'astreignant à suivre les heures de l'horloge. Le remède qui te guérira, Martin, et te réveillera est de fixer complètement ton esprit sur ton carrosse doré, le prendre en main et le finir le plus vite possible.

MARTIN.

Pas maintenant. Je veux penser – essayer de me souvenir de ce que j'ai vu, de quelque chose que j'ai entendu, qu'on m'a dit de faire.

THOMAS.

Non, sors-toi cela de la tête. Il n'est personne dans les affaires qui puisse garder deux choses dans sa tête. Le dimanche ou les jours fériés, tu pourrais aller voir un bon jeu de hockey ou quelque chose du genre, mais porter ton esprit sur autre chose que l'atelier les jours ordinaires, serait la fin de toute carrosserie.

MARTIN.

Je ne crois pas que ce soit de la carrosserie que je veuille faire. Je ne crois pas que c'est ce qu'il y avait dans le commandement.

THOMAS.

Il est trop tard pour dire cela, alors que tu as mis la plus grande partie de ta fortune dans l'affaire. Mets-toi maintenant à ton travail pour le finir, et quand ce sera fait, je ne te refuserai pas d'aller avec le carrosse jusqu'à Dublin.

ANDREW.

Voilà, cela le satisfera. J'avais moi-même un grand désir quand j'étais jeune, de parcourir les routes jusqu'à Dublin. Les routes sont de grandes choses, elles ne se terminent jamais. Elles sont comme le serpent qui se mord la queue.

MARTIN.

Ce n'est pas à me promener que j'ai été appelé. Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était ?

THOMAS.

Ce à quoi tu es appelé, et ce à quoi sont appelés tous ceux qui

n'ont pas beaucoup de biens, c'est au travail. Sûr que le monde lui-même ne pourrait marcher sans travail.

MARTIN.

Je me demande si c'est cela la grande chose, que de faire marcher le monde. Non, je ne crois pas que ce soit la grande chose – comment le poète du Munster<sup>1</sup> l'appelle-t-il ? – « ce monde instable, surpeuplé, épris de carrosses ». Je ne crois pas qu'on m'ait dit de travailler pour cela.

ANDREW.

J'ai souvent pensé cela moi-même. Il est dommage qu'on demande à la famille des Hearnès d'accomplir un quelconque travail.

THOMAS.

Secoue-toi, Martin, et ne parle pas comme un fou. Tu as commencé à faire ce carrosse doré, tu t'y es appliqué et tu m'as inquiété. Tu t'es épuisé à y travailler, à faire des plans, à y penser, et en fin de course quand le poteau d'arrivée est en vue et les chevaux loués pour le conduire au Château de Dublin, te voilà qui tombes dans le sommeil, qui parles à tort et à travers de rêves, et nous courons le grand danger de laisser filer la vente et le gain. Assieds-toi sur le banc maintenant, et mets-toi au travail.

MARTIN *s'assied*.

Je vais essayer. Je me demande pourquoi j'ai jamais voulu le faire : ce n'est pas un bon rêve qui m'a fait l'entreprendre. *Il prend la roue*. Qu'y a-t-il dans une roue en bois pour qu'on y prenne plaisir ? La dorer à l'extérieur ne change rien.

THOMAS.

C'est bien. Tu avais un bon plan pour que l'essieu tourne sans à-coups.

MARTIN *laisse tomber la roue et porte les mains à la tête*.

Cela ne sert à rien. *En colère*. Pourquoi as-tu envoyé chercher le prêtre pour qu'il me réveille ? Mon âme est mienné et mon esprit est mien. Je les enverrai où je veux. Tu n'as pas autorité sur mes pensées.

THOMAS.

Ce n'est pas une façon de me parler. Je suis le patron de cette

1. Aogan O'Rathaille (Egan O'Rahilly, v. 1675-1729), poète de langue irlandaise, qui se sent profondément mutilé dans sa culture, avec la disparition de l'ordre gaélique. La dernière année de sa vie, il compose son poème le plus célèbre, *Cabhair ní Ghairfeadh* où tout espoir a disparu et où la mort devient bénédiction dans cette dépossession cauchemardesque. Ses poèmes ont été traduits en anglais.

affaire. Neveu ou pas, je n'accepterai pas qu'on vienne au travail sans enthousiasme ou à reculons.

MARTIN.

Je ferais mieux de partir ; je ne te sers à rien. Je m'en vais — je dois être seul — j'oublierai si je ne suis pas seul. Donne-moi ce qui reste de mon argent et je quitte tout cela.

THOMAS *ouvre une armoire, prend un sac et le lui jette.*

Voici ce qui reste de ton argent ! Le reste, tu l'as dépensé pour le carrosse. Si tu veux partir, pars, et je ne veux plus être ennuyé par toi désormais.

ANDREW.

Viens maintenant avec moi, Thomas. Ce garçon est stupide, mais cela lui passera. Il n'a pas comme moi le bon sens de faire attention à ce que tu dis. Viens maintenant, laisse-le un moment ; laisse-le moi, dis-je, c'est moi qui vais entrer dans son esprit.

*Il accompagne Thomas à l'extérieur. Martin, en colère, claque la porte derrière eux et s'assoit, en prenant le lion et la licorne.*

MARTIN.

Je crois que j'ai vu quelque chose de brillant. Qu'est-ce que c'était ?

ANDREW *ouvre la porte et passe la tête.*

Écoute-moi, Martin.

MARTIN.

Va-t'en ; plus de discussion ; laisse-moi seul.

ANDREW.

Oh, attends seulement. Je te comprends. Thomas ne comprend pas tes pensées, mais moi je les comprends. N'étais-je pas en train de te dire que j'étais juste comme toi jadis ?

MARTIN.

Comme moi ? As-tu jamais vu les autres choses, les choses qui sont au-delà ?

ANDREW.

Oui. Ce ne sont pas les quatre murs de la maison qui me suffisent. Thomas ne le sait pas. Oh non, il ne le sait pas.

MARTIN.

Non, il n'a pas de vision.

ANDREW.

Non, ni un penchant quelconque pour une fredaine.

MARTIN.

Il n'a jamais entendu le rire et la musique de l'au-delà.

ANDREW.

Non, ni la musique de ma petite flûte. Je l'ai cachée dans le chaume dehors.

MARTIN.

Le corps t'échappe-t-il comme il le fait pour moi ? Ils n'ont pas fermé ta fenêtre sur l'éternité ?

ANDREW.

Thomas n'a jamais fermé une fenêtre que je ne puisse franchir. Je savais que tu étais quelqu'un de mon espèce. Quand je paresse le matin, Thomas dit : « Le pauvre Andrew vieillit ». C'est tout ce qu'il sait. La façon de rester jeune est de faire ce que font les jeunes. Depuis vingt ans, je m'échappe et il ne m'a jamais encore surpris !

MARTIN.

C'est ce qu'on appelle extase, mais il n'y a pas de mot qui peut dire très clairement ce que cela veut dire. Cette libération de l'esprit de ses pensées ; quand nous mettons ces merveilles en mots, ces mots leur ressemblent aussi peu que des mûres à la lune et au soleil.

ANDREW.

J'ai découvert cela moi-même à l'époque où on m'a jugé extravagant, et où on ne cessait de me demander d'expliquer quel plaisir je trouvais aux cartes, aux femmes et à la boisson.

MARTIN.

Tu pourrais m'aider à me rappeler cette vision que j'ai eue ce matin, à la comprendre. Le souvenir que j'en ai m'a échappé. Attends, il revient, peu à peu. Je sais que j'ai vu les licornes piétiner, puis une silhouette, une silhouette qui changeait souvent, tenant quelque chose de brillant. Je savais que quelque chose allait arriver ou être dit, quelque chose qui rendrait ma vie forte et belle comme la course des licornes, et puis, et puis...

LA VOIX DE JOHNNY BOGACH, *à la fenêtre.*

Pauvre je suis, sans nourriture, sans direction, sans ma part de biens, sans dépenses, sans personne, sans un étranger, sans moyens, sans espoir, sans santé, sans chaleur...

ANDREW *regarde vers la fenêtre.*

C'est cette troupe de mendiants. Ils emportent leurs tours et leurs vols à la Foire de Kinvara.

MARTIN, *impatiemment.*

On ne peut pas être tranquilles viens dans l'autre pièce. J'essaie de me rappeler.

*Ils vont à la porte de la pièce intérieure mais Andrew arrête Martin.*

ANDREW.

C'est une troupe qui a mauvaise allure. J'ai envie de les chasser en leur donnant l'aumône.

MARTIN.

Chasse-les ou viens hors de portée de leurs voix.

UNE AUTRE VOIX.

Je mets au pouvoir de ma prière

Tous ceux qui me viendront en aide.

Raphaël, garde-le mercredi,

Sachiel, nourris-le jeudi,

Hamiel, pourvois à ses besoins vendredi,

Cassiel, conforte-le samedi.

Nous donner à nous, il est sûr que c'est donner au Seigneur et faire des réserves dans le trésor du Ciel.

ANDREW.

Chut ! Il entre par la fenêtre !

*Johnny grimpe.*

JOHNNY.

Puissé-je ne jamais pécher, mais l'endroit est vide.

PAUDEEN, à l'extérieur.

Entre voir ce que tu peux attraper.

JOHNNY entre.

Puissent toutes les bénédictions que j'ai données se changer en malédictions sur ceux qui ont laissé l'endroit si nu ! *Il retourne les objets.* Je pourrais avoir la chance de trouver quelque chose dans ce coffre s'il était ouvert.

*Andrew commence à ramper vers lui.*

NANNY, à l'extérieur.

Dépêche-toi, maintenant, crabe boîteux ! Nous ne pouvons pas rester là pendant que tu fais toute cette bouillie !

JOHNNY saisit le sac d'argent et le tient bien haut dans ses deux mains.

Regarde ça, allons, regarde.

*Andrew entre par derrière et lui attrape le bras.*

JOHNNY laisse tomber le sac dans un grand bruit.

La destruction sur nous tous !

MARTIN court en avant et le saisit. Des têtes à la fenêtre disparaissent.

C'est ça ! Oh, je me souviens. C'est ce qui est arrivé. C'est le

commandement. Qui vous a envoyé ici avec ce commandement ?

JOHNNY.

C'est la misère qui m'a envoyé, la faim et la dureté du monde.

NANNY, *à l'extérieur.*

C'est bien ça, mon pauvre enfant et mon seul fils. Soyez miséricordieux pour lui maintenant ; il vient de quitter la prison ce matin.

MARTIN, *à Andrew.*

J'essayais de me souvenir – quand il a prononcé ce mot, tout m'est revenu. J'ai vu une silhouette lumineuse qui changeait souvent ; elle tenait un récipient brillant. *Il lève les bras.* Alors le récipient est tombé et s'est cassé dans un grand fracas ; alors j'ai vu les licornes le piétiner. Elles mettaient le monde en pièces ; quand j'ai vu venir les fissures, j'ai crié de joie ! J'ai entendu le commandement : « Détruis, détruis, la destruction est dispensateur de vie ! détruis ! »

ANDREW.

Qu'allons-nous faire de lui ? Il voulait voler ton or.

MARTIN.

Comment pouvais-je l'oublier ou me méprendre ? Tout s'est imposé à moi maintenant ; et les raisons de tout cela, comme une crue, une rivière en crue.

JOHNNY, *en pleurs.*

C'est la faim qui m'a fait rentrer, et la soif.

MARTIN.

Vous avait-on donné un autre message ? Avez-vous vu les licornes ?

JOHNNY.

Je n'ai rien vu, rien entendu ; je suis presque mort, tant j'ai eu peur, et aussi à cause des privations en prison.

MARTIN.

Détruire, renverser tout ce qui vient entre nous et Dieu, entre nous et ce pays étincelant. Abattre le mur, Andrew, briser la chose quelle qu'elle soit qui s'interpose : mais par où commencer ?...

ANDREW.

De quoi parles-tu ?

MARTIN.

Il se peut que cet homme soit le commencement. Il a été envoyé les pauvres, ils n'ont rien, aussi peuvent-ils voir le Ciel comme nous ne pouvons pas le voir. Lui et ses camarades me compren-

dront. Mais comment donner à tous les hommes des cœurs assez élevés pour qu'ils puissent tout comprendre ?

JOHNNY.

C'est le jus de l'orge gris qui fera cela.

ANDREW.

Élever le cœur de chacun, c'est ça ? Est-ce ce que tu voulais dire tout ce temps ? Si tu prends la faute sur toi, je ferai ce que tu veux. Donne-moi le sac d'argent alors. *Il le prend.* Oh, j'ai un cœur comme le tien. J'élèverai le monde aussi. Les gens vont courir de partout. Oh, ce sera un grand jour dans cette région.

JOHNNY.

Vais-je avec vous ?

MARTIN.

Non ; vous devez rester là ; nous avons des choses à faire, des plans à dresser.

JOHNNY.

Nous sommes tous détruits par la faim et la soif.

MARTIN.

Allez alors chercher à manger et à boire, tout ce qu'il faut pour vous donner force et courage. Rassemblez vos gens ici, faites-les tous entrer. Nous avons une grande tâche à accomplir, je dois commencer ; je veux le dire au monde entier. Faites-les entrer, faites-les entrer, je vais préparer la maison.

*Il se tient debout, levant les yeux comme s'il était en extase ; Andrew et Johnny Bocach sortent.*

## ACTE II

*Le même atelier. On voit Martin qui dispose des gobelets, du pain, etc. sur une table. Le Père John entre, frappant à la porte ouverte ; son esprit est profondément absorbé.*

MARTIN.

Entrez, entrez. J'ai préparé la maison. Voici du pain et de la viande — tout le monde est bienvenu.

*N'entendant pas de réponse, il se retourne.*

LE PÈRE JOHN.

Martin, je suis revenu. Il y a quelque chose que je veux vous dire.

MARTIN.

Vous êtes le bienvenu, il y en a d'autres qui viennent. Ce n'est pas votre genre, mais tous sont bienvenus.

LE PÈRE JOHN.

Je me suis rappelé soudain quelque chose que j'ai lu quand j'étais au séminaire.

MARTIN.

Vous semblez très fatigué.

LE PÈRE JOHN *s'assied*.

J'étais presque revenu chez moi quand j'y ai pensé. J'ai couru une partie du chemin. C'est très important ; c'est au sujet de la transe où vous avez été plongé. Quand on est inspiré d'en haut, soit en transe soit en contemplation, on se souvient ensuite de tout ce qu'on a vu et lu. Je crois qu'il doit y avoir quelque chose à ce sujet dans saint Thomas. Je sais que j'ai lu un long passage à ce sujet, il y a des années. Mais, Martin, il y a une autre sorte d'inspiration, ou plutôt une obsession ou possession. Une puissance diabolique vous entre dans le corps ou le couvre de son ombre. Ceux dont le corps est saisi de cette façon, jongleurs, sorcières et gens semblables, peuvent souvent dire ce qui arrive au loin, ou ce qui va arriver, mais quand ils sortent de cet état, ils ne se souviennent de rien. Je crois que vous disiez...

MARTIN.

Que je ne pouvais pas me souvenir.

LE PÈRE JOHN.

Vous vous rappeliez quelque chose mais pas tout. La Nature est un grand sommeil ; il y a des esprits dangereux et mauvais dans ses rêves, mais Dieu est au-dessus de la Nature. Elle est ténèbres, mais Lui clarifie toutes choses ; Il est lumière.

MARTIN.

Tout est clair maintenant. Je me rappelle tout, ou tout ce qui m'importe. Un pauvre homme m'a apporté un mot, et je sais ce que je dois faire.

LE PÈRE JOHN.

Ah, je comprends, des mots ont été mis dans sa bouche. J'ai lu des choses semblables. Dieu parfois utilise un homme ordinaire comme Son messager.

MARTIN.

Vous êtes peut-être passé sur la route à côté de l'homme qui me l'a apporté. Il vient de me quitter.

LE PÈRE JOHN.

Très probable, très probable, c'est ainsi que cela s'est passé. Un

homme ordinaire, passant inaperçu, a quelquefois été envoyé avec un commandement.

MARTIN.

J'ai vu dans mon rêve les licornes piétiner. Elles brisaient le monde. Je dois détruire ; destruction était le mot que prononça le messager.

LE PÈRE JOHN.

Détruire ?

MARTIN.

Faire revivre la vie d'antan, agitée et exaltée, l'ancienne splendeur.

LE PÈRE JOHN.

Vous n'êtes pas le premier à avoir eu ce rêve. *Il se lève et fait les cent pas.* Il s'est promené ça et là, visitant tantôt cet homme, tantôt celui-là. C'est un rêve terrible.

MARTIN.

Père John, vous avez eu la même pensée.

LE PÈRE JOHN.

Les hommes étaient bénis alors ; il y avait des saints partout. Il y avait de la vénération ; mais maintenant ce n'est plus que travail, affaires, comment vivre longtemps. Ah, si on pouvait tout changer en une minute, même par la guerre et la violence ! Il y a une cellule où saint Ciaran avait coutume de prier ; si on pouvait faire revivre cette époque !

MARTIN.

Ne me trompez pas. Vous avez eu ce commandement.

LE PÈRE JOHN.

Pourquoi me questionnez-vous ? Vous me demandez des choses que je n'ai dites à personne d'autre que mon confesseur.

MARTIN.

Nous devons rassembler les foules, vous et moi.

LE PÈRE JOHN.

J'ai rêvé votre rêve, il y a longtemps. J'ai eu votre vision.

MARTIN.

Et qu'est-il arrivé ?

LE PÈRE JOHN, *durement.*

On y a mis un terme ; ce fut la fin. Je fus envoyé dans la paroisse solitaire où je suis, où il n'y avait personne que je puisse entraîner hors du droit chemin. Ils m'ont laissé ici. Nous devons avoir de la patience ; le monde fut détruit par l'eau, il doit encore être consumé par le feu.

MARTIN.

Pourquoi serions-nous patients ? Pourquoi vivre soixante-dix ans et d'autres après nous, soixante-dix ans peut-être ; et ainsi d'âge en âge, et tout ce temps la vieille splendeur meurt de plus en plus.  
*Bruit de cris. Andrew qui se tenait à la porte entre.*

ANDREW.

Martin dit la vérité et il la dit bien. Raboter le côté d'une voiture ou un brancard, est-ce là la vie ? Non. Rester assis à un bureau pour écrire des lettres à l'homme qui veut un carrosse, ou à l'homme qui ne veut pas payer celui qu'il possède, est-ce là la vie, je vous le demande ? Thomas qui se dispute avec vous et qui vous réduit au silence – « Andrew, cher Andrew, avez-vous cerclé cette roue ? » Est-ce là la vie ? Non. Je vous demande à tous, de quoi se souvient-on quand on est mort ? C'est de la bonne tasse dans le coin du bistrot de la veuve qu'on se souvient. Ah, Ah, écoutez ces cris ! C'est ce que se rappelleront les gars du village jusqu'au dernier jour de leur vie.

MARTIN.

Pourquoi crient-ils ? Qu'est-ce que tu leur as dit ?

ANDREW.

Peu t'importe ; tu m'en as laissé le soin. Tu m'as demandé d'élever leur cœur et je l'ai élevé. Il n'y en a pas un d'entre eux dont la tête ne flamboiera avant le matin comme un baril de goudron ? Qu'a dit ton ami, le mendiant ? Le jus de l'orge gris, il a dit.

LE PÈRE JOHN.

Maudit vaurien ! Vous les avez saoulés !

ANDREW.

Pas du tout, je les ai élevés jusqu'aux étoiles. C'est ce que Martin m'avait demandé de faire, et personne ne peut dire que je ne l'ai pas fait.

*Un cri à la porte, les Mendiants poussent un baril. Ils crient, « Ah, pour le noble maître » et montrent Andrew du doigt.*

JOHNNY.

Ce n'est pas lui, c'est celui-là !

*Il montre Martin du doigt.*

LE PÈRE JOHN.

Amenez-vous jusqu'à la porte cette œuvre du diable ? Cessez tout cela, dis-je ! Sortez ! Emmenez les autres avec vous !

MARTIN.

Non, non ; je les ai invités à entrer, ils ne doivent pas être chassés. Ce sont mes hôtes.

LE PÈRE JOHN.

Chassez-les de la maison de votre oncle !

MARTIN.

Allez, mon Père, il est mieux que vous partiez. Retournez chez vous. J'ai pris le commandement. C'est mieux pour vous peut-être de ne pas le prendre.

*Le Père John et Martin sortent.*

BIDDY.

C'est bien que ce vieux gars ne se soit pas mis entre nous et notre chance. Il est lui-même à la recherche de son repas et nous, nous chancelons de faim ! Il aurait été bien de le rosser et de faire des sacs de sa peau.

NANNY.

Comme tu es pressée d'être rassasiée ! Regarde la graisse sur ta robe, avec la marque des petits morceaux que tu as mis dans ta poche ! Faire des guérisons et dire la bonne aventure, c'est ça ? Pique-assiette affamée !

BIDDY.

Puisses-tu demain être mise à la place de ton fils – un honnête fils – qui avait usé la cour de la prison à force d'y marcher jusqu'à ce matin !

NANNY.

Si c'est vrai, il avait une mère vers qui venir, et il la reconnaissait en la voyant ; c'est ce qu'aucun fils à toi ne pouvait faire ; il te rencontrerait au pied du gibet.

JOHNNY.

Si je te connais, je te connais trop bien depuis le début de ma vie ! Quel bénéfice ai-je jamais tiré de voyager avec toi ? Quelle part m'as-tu donnée du bétail ou des marchandises ? Que m'as-tu donné de jour ou de nuit sauf ton mauvais caractère à mettre au bout du mien, et moi qui marche sur tes talons, tes sacs attachés autour de moi !

NANNY.

Honte à toi ; tous les tourments sur toi ! Quoi que tu aies reçu de moi, c'était plus que toute récompense ou tout brimborion que j'ai jamais reçu du père que tu avais, ou toute chose honorable ; je n'ai eu que la blessure et le mal du monde et sa honte !

JOHNNY.

Qu'est-ce qu'il voudrait te donner, toi qui vas avec lui sans permission ! Malhonnête et stupide tu l'as toujours été, toi qui men-  
dies près du fossé.

NANNY.

Moi qui mendie ou partage ! La malédiction de mon cœur sur toi ! J'étais plus à mon aise avant de te rencontrer ; ce fut à mes dépens ! Qu'est-ce qui m'a pris de ne pas couper un fouet dans le bois pour t'imposer les bonnes manières et l'honnêteté à l'époque où tu n'étais pas encore endurci comme tu l'es !

JOHNNY.

Cesse de me parler de tes triques et de tes fouets ! Tout ce que tu m'as appris, c'est à voler, et c'est sur toi et non sur moi que les fouets tomberont le jour de la reconnaissance des mauvais tours.

PAUDEEN.

Par ma foi, vous valez mieux tous les deux qu'Hector luttant devant Troie !

NANNY.

Ah, tais-toi. Ce n'est pas lutter que nous désirons, mais apaiser la faim qui nous tenaille et la passion du sommeil. Prêtez-moi une pincée de tabac maintenant, que j'allume ma pipe - une bouffée enlèvera de mon cœur le poids de la route.

*Andrew lui en donne. Nanny l'attrape.*

BIDDY.

Non, c'est à moi que vous devriez le donner. Moi qui n'ai jamais fumé la pipe depuis quarante ans sans dire la prière du tabac. Que celle-là dise si elle en a jamais fait autant !

NANNY.

Que la douleur de ta dent de devant soit aussi dans ta dent de derrière, toi qui attrapes ma part !

*Ils se disputent le tabac.*

ANDREW.

Chut ! Chut ! Chut ! Ne vous disputez pas, ne vous querellez pas maintenant, alors que vous êtes si bien traités dans cette maison. Ce sont des flâneurs comme vous qui devez aimer folâtrer et vous amuser. N'avez-vous pas un bon chant à chanter, un chant qui élève notre cœur ?

PAUDEEN.

Johnny Bocach est un bon chanteur, c'est ce qu'il avait l'habitude de faire dans les foires, si l'étaupe de la prison n'a pas enrôlé sa gorge.

ANDREW.

Vas-y, un bon chant, un chant mettra en chaque homme courage et esprit.

JOHNNY *chante*.

Oh, venez, vieux gars insoucians,  
Recevez mon avertissement,  
Un sergent m'a surpris chassant le gibier  
Et il fit feu avec son fusil.

Ses camarades vinrent à son secours,  
Et je fus bientôt trépané,  
Et lié comme un coq de bruyère  
Qui serait tombé entre leurs mains.

Le juge dit : transportation,  
Le navire était sur la grève ;  
Ils m'ont attelé aux harnais  
Pour labourer la Tasmanie !

ANDREW.

Ce n'est pas un bon chant mais une sorte de chant mélancolique.  
J'aimerais autant écouter une scie traverser le bois de construction.  
Attendez, vous allez m'entendre jouer un air de flûte. *Il sort la chercher.*

JOHNNY.

C'est ce que je pense : il doit y avoir grande disette et grande pénurie de bons camarades en cet endroit, pour qu'un homme comme ce jeune-là, qui a des moyens en main, nous fasse entrer avec nos haillons dans la maison.

PAUDEEN.

Tu penses que tu es très sage, Johnny Bocach. Peux-tu me dire maintenant qui est cet homme ?

JOHNNY.

Un honnête garçon, je suppose, qui vit bien et a envie de faire connaître son nom sur les routes.

PAUDEEN.

Toi qui as été emprisonné ces derniers huit mois, tu sais peu de choses de cette campagne. Ce n'est pas un flâneur boiteux comme toi que les gars de la Jacquerie laisseraient venir parmi eux. Moi, je sais. Je suis allé à l'entraînement quelques soirs, pour dépouiller des chevreaux pour les hommes de la montagne. Dans une carrière au-delà de leur terrain – c'est là qu'ils font leurs plans – c'est la Maison Carrée des Brownes qu'on doit attaquer et piller. Sais-tu maintenant qui est le chef qu'ils attendent ?

JOHNNY.

Comment le saurais-je ?

PAUDEEN *chante*.

Ô, Johnny Gibbons, à ta santé cinq cents fois !

Il y a longtemps que tu es loin de nous sur la mer !

JOHNNY *se dresse, tout excité*.

Certainement, cet homme ne pourrait pas être Johnny Gibbons qui est hors-la-loi !

PAUDEEN.

J'ai demandé de ses nouvelles au vieux gars quand j'apportais la boisson avec lui. « Ne pose pas de questions », dit-il. « prends le régal qu'il te donne », dit-il. « Si un garçon qui a un grand cœur a envie de secouer les voisins », dit-il. « et de tendre la main à tous ceux qui passent sur la route, c'est en France qu'il l'a appris », dit-il. « l'endroit d'où il est revenu récemment, et où le vin se trouve dans des cuves ouvertes. Régale-toi quand tu peux », dit-il. « et ne tarde pas car tout pourrait être découvert et prendre fin ».

JOHNNY.

Il est venu de France par la mer ! C'est Johnny Gibbons, sûrement, mais il me semble qu'ils l'appelaient d'un autre nom.

PAUDEEN.

Un homme comme lui pourrait répondre à cent noms. Voudrait-il le dire à nous qu'il n'a jamais vus avant, alors que nous sommes avec ce groupe de femmes qui jacassent ? Le voici qui vient maintenant. Attends de voir si c'est le garçon que je crois.

MARTIN *entre*.

Je veux faire ma bannière, je veux peindre dessus la licorne. Donne-moi ce morceau de toile, il y a de la peinture là-bas. Nous ne recevrons aucune aide des gens rangés — nous ferons appel aux briseurs de lois, aux rétameurs, aux faiseurs de tamis et aux voleurs de moutons.

*Il se met à faire la bannière.*

BIDDY.

C'est un nom étrange pour une armée. Les Jacques<sup>1</sup>, je peux

1. Le texte anglais énumère les Ribbons, Whiteboys, Rightboys, Threshers et Peep O'Days, sociétés agraires secrètes ou semi secrètes qui fleurirent dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle et au dix-neuvième. Les Rightboys et Peep O'Days étaient des protestants agissant contre les propriétaires terriens. Les Ribbons du dix-neuvième siècle étaient catholiques et sévissaient dans les comtés proches de l'Ulster. On en vint à désigner ceux qui commettaient toutes sortes de conspirations et violences agraires sous le nom de Whiteboys. Nous avons pensé que les Jacques, les membres de la Jacquerie, étaient à peu près l'équivalent pour un spectateur français.

comprendre, mais des Licornes, je n'ai jamais entendu cela avant.

JOHNNY.

Ce n'est pas un nom étrange, mais un très bon nom. *Il prend le lion et la licorne.* C'est souvent que vous avez vu cela devant vous, au banc des accusés. Il y a la licorne avec une seule corne, et contre qui marche-t-elle ? Le lion, naturellement. Quand elle a détruit le lion, la couronne doit tomber et voler en éclats. Ne voyez-vous pas que c'est la Ligue des Licornes qui est la ligue qui battra et détruira la puissance de l'Angleterre et du Roi Georges ?

PAUDEEN.

C'est avec cette bannière que nous marcherons et les gars dans la carrière avec nous : c'est eux qui seront bien accueillis avant lui ! Nous ne tarderons pas à attaquer la Maison Carrée ! Des armes, il y en a dedans, des richesses qui étoufferaient le monde, des pièces pleines d'écus : nous mettrons de la cire sur nos chaussures rien que d'y marcher ; les chevaux mêmes sont ferrés avec rien moins que de l'argent !

MARTIN *tend la bannière.*

La voilà prête ! Nous sommes très peu maintenant, mais l'armée des Licornes sera une grande armée. *À Johnny.* Pourquoi m'avez-vous apporté le message ? Vous rappelez-vous d'autre chose ? Quelque chose d'autre vous est-il revenu ? Vous avez bu, les nuages de votre esprit ont été détruits... Pouvez-vous voir quelque chose ou entendre quelque chose qui est au-delà du monde ?

JOHNNY.

Non. Je ne sais pas du tout ce que vous voulez que je vous dise.

MARTIN.

Je veux commencer la destruction, mais je ne sais pas par où commencer... Vous n'entendez pas d'autre voix.

JOHNNY.

Non. Je n'ai rien à voir du tout avec les francs-maçons ou la sorcellerie.

PAUDEEN.

C'est Bidy Lally qui a à voir avec la sorcellerie. C'est souvent qu'elle renversait les tasses et nous faisait des prophéties tout comme Columcille.

MARTIN.

Vous êtes une des femmes bien averties. Vous pouvez me dire par où il vaut mieux commencer, et ce qui arrivera à la fin.

BIDDY.

Je ne prédirai rien du tout. J'ai laissé tomber tout cela depuis longtemps à cause de mes doigts raides et enflés.

MARTIN.

Si vous voyez l'avenir, vous n'avez pas le droit de vous taire. Si vous ne m'aidez pas, je peux me mettre à travailler dans la mauvaise direction. Je sais que je dois détruire, mais quand je me demande par quoi je dois commencer, je suis plein d'incertitude.

PAUDEEN.

Voici les tasses sous la main et les restes dedans.

BIDDY *prend les tasses et verse le contenu de l'une dans l'autre.*

Jetez un peu de monnaie aux quatre coins de la maison.

MARTIN.

*Voilà. Il jette de l'argent.*

BIDDY.

Rien ne peut être dévoilé sans argent. Ce n'est pas moi qui en tirerai profit. En même temps, je vais être forcée de jeter de l'or.

MARTIN.

Voici un écu pour vous. Dites-moi ce que vous voyez.

BIDDY.

Sur quoi voulez-vous des renseignements ?

MARTIN.

À quoi dois-je m'en prendre au début... Il y a tant de choses... le monde entier, peut-être.

BIDDY *jette le contenu d'une tasse dans une autre et regarde.*

Vous ne vous souciez pas de vous-même. Vous avez traversé la mer, il n'y a pas longtemps que vous êtes de retour. Vous arrivez au meilleur jour de votre vie.

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ? Que dois-je faire ?

BIDDY.

Je vois une grande fumée, je vois brûler... Il y a une grande fumée au-dessus.

MARTIN.

Cela signifie que nous devons brûler beaucoup des choses que les hommes ont empilées sur la terre. Nous devons faire que les hommes retournent à l'état sauvage de la terre verte et propre.

BIDDY.

Des herbes pour me guérir, des hautes et des petites, c'est assez vrai qu'elles tirent leur grande force de la terre.

JOHNNY.

À qui appartenait le gazon vert d'Irlande dans les temps anciens ? N'était-ce pas à la race ancienne qu'il appartenait ? Et qui le possède maintenant si ce n'est la race qui a traversé la mer et l'a volé ? Cela veut dire qu'il faut détruire les grandes maisons et les villes, et redonner les champs à la race ancienne.

MARTIN.

C'est cela. Vous ne le dites pas comme moi, mais qu'importe ? Ce qui compte, c'est la lutte.

PAUDEEN.

Columcille a dit que les quatre coins devaient être brûlés, puis le milieu du champ. Je vous dis que c'était la prophétie de Columcille.

BIDDY.

Je vois des menottes de fer, une corde et le gibet, et peut-être ce n'est pas pour vous que je le vois, mais pour quelqu'un que je connais depuis longtemps.

MARTIN.

Cela veut dire la Loi. Nous devons détruire la Loi. Ce fut le premier péché, la première bouchée de la pomme.

JOHNNY.

Oui, c'est certain. La Loi est la perte la plus terrible. La Loi ancienne bénéficiait à tous. C'est la Loi des Anglais qui est le seul péché.

MARTIN.

Quand il n'y avait pas de loi, les hommes luttaien les uns contre les autres, homme à homme, et non contre les machines faites dans les villes, comme ils le font maintenant, et leur corps devenait dur et fort. Ils étaient tout à fait vivants, comme Celui qui les a faits à Son image, comme les gens dans ce pays non déchu. Mais bientôt ils ont jugé qu'il était préférable d'être en sécurité comme si la sécurité importait ou quoi que ce soit sauf l'exaltation du cœur, et d'avoir des yeux que le danger avait rendu graves et perçants. Nous devons renverser les lois et les bannir.

JOHNNY.

C'est ce que je dis, faire disparaître les lois, c'est faire disparaître toute la nation des Anglais. Les lois, ils les ont faites pour eux,

pour leur propre profit, et ils ne nous ont rien laissé du tout, rien qu'un chien ou une truie.

BIDDY.

Je vois un vieux prêtre, et je ne dirais pas si c'est celui qui était ici ou un autre. Il est fâché et troublé ; à genoux, il se tourmente et se tourmente toujours en quelque endroit solitaire et délabré.

MARTIN.

Je pensais qu'on en arriverait là. Oui, l'Église aussi, il faut la détruire. Jadis les hommes luttèrent avec leurs désirs et avec leurs peurs, avec tout ce qu'ils appellent leurs péchés, sans aide, et leur âme devenait dure et forte. Quand nous aurons restauré la terre et détruit la Loi et l'Église, toute la vie deviendra comme une flamme, comme un œil brûlant... Oh, comment trouver des mots pour tout... tout ce qui n'est pas la vie disparaîtra.

JOHNNY.

C'est l'Église de Luther qu'il désigne et le discours tordu de la Bible de Seaghan Calvin. Ainsi nous la briserons et l'anéantirons.

MARTIN.

Nous marcherons contre le monde, le briserons et le déferons. *Il se lève.* Nous sommes l'armée de la Licorne des Étoiles ! Nous le piétinerons et le mettrons en pièces. Nous consumerons le monde, nous le brûlerons – le Père John a dit que le monde doit encore être consumé par le feu. Apportez-moi du feu.

ANDREW, *aux mendiants.*

Voici Thomas. Cachez-vous, cachez-vous donc.

*Tous sauf Martin se précipitent dans la pièce voisine. Thomas entre.*

THOMAS.

Viens avec moi, Martin. Il y a une terrible effervescence dans la ville ! Cela va mal dehors. Des choses très étranges se passent !

MARTIN.

De quoi parles-tu ? Qu'est-il arrivé ?

THOMAS.

Viens, dis-je, il faut y mettre un terme. Nous devons en appeler à chaque honnête homme. C'est comme si le Diable lui-même était passé dans la ville sur une rafale de vent et avait ouvert tous les bistrots !

MARTIN.

Je me demande comment c'est arrivé. Cela a-t-il à voir avec le plan d'Andrew ?

THOMAS.

Ne prêtes-tu aucune attention à ce que je dis ? Il n'est pas un homme, te dis-je, dans la paroisse et au-delà qui n'ait quitté son travail dans les champs ou à l'atelier.

MARTIN.

Alors tout le travail s'est arrêté ? Peut-être que c'est une bonne idée qu'a eue Andrew.

THOMAS.

Il n'est pas un homme arrivé à l'âge de raison qui ne soit ivre ou en train de boire ! Mes propres ouvriers et mes propres domestiques sont assis aux comptoirs et sur des barriques ! Je t'en donne ma parole, l'odeur de l'alcool et de la bière, les cris et les acclamations à l'intérieur m'ont fait dresser les cheveux sur le crâne.

MARTIN.

Et pourtant il n'y en a pas un d'entre eux qui n'ait l'impression de pouvoir maîtriser les quatre vents.

THOMAS *s'assied désespéré.*

Tu es ivre aussi. Je n'avais jamais pensé que tu avais un penchant pour la boisson.

MARTIN.

C'est difficile pour toi de comprendre. Tu as travaillé toute ta vie. Tu t'es dit chaque matin : « Qu'est-ce qu'il faut faire aujourd'hui ? » et quand tu étais fatigué, tu pensais au travail du lendemain. Si tu te donnais une heure d'oisiveté, c'était seulement pour mieux travailler. Pourtant c'est seulement lorsqu'on a mis le travail de côté qu'on commence à vivre.

THOMAS.

Ce sont ces vins français qui sont responsables.

MARTIN.

Je suis allé au-delà de la terre. Au Paradis, dans cet heureux pays. J'ai vu les êtres étincelants. Ils faisaient tous une chose ou une autre, mais aucun n'était au travail. Tout ce qu'ils faisaient était de laisser couler à flots leur oisiveté, et leurs jours étaient une danse née de la frénésie secrète de leur cœur, ou une bataille où l'épée faisait un bruit qui ressemblait au rire.

THOMAS.

Tu es sorti, sobre, de mes mains ; ils auraient dû mieux s'occuper de toi.

MARTIN.

Aucun homme n'est véritablement vivant – et qu'est-ce que le Paradis si ce n'est la plénitude de la vie – si tout ce à quoi il met

la main le jour, ne peut le transporter d'exaltation en exaltation, et s'il ne s'élève pas à la frénésie de la contemplation dans le silence de la nuit. Des événements qui ne sont pas engendrés dans la joie sont illégitimes et obscurcissent le monde, et rien n'est engendré dans la joie si la joie de mille années n'a pas été écrasée en un moment.

THOMAS.

Et je proposais de te laisser aller à Dublin dans le carrosse !

MARTIN *donne la bannière à Paudeen.*

Donne-moi la lampe. La lampe n'a pas été allumée, et le monde doit être consumé !

*Il va dans la pièce intérieure.*

THOMAS *voit Andrew.*

Tu es ici, Andrew ? Que font ces mendiants ? Cette porte a-t-elle été grande ouverte aussi ? Pourquoi n'as-tu pas maintenu l'ordre ? Je vais chercher les gendarmes pour nous aider !

ANDREW.

Tu ne les trouveras pas pour venir à ton aide. Ils se sont dispersés dans les bistrots de la ville, et pourquoi pas ?

THOMAS.

Es-tu ivre aussi ? Tu es pire que Martin. Tu es une honte !

ANDREW.

Honte toi-même ! Venir ici m'attaquer, me harceler et me dénigrer ! Et que dire de toi qui as fait de moi un hypocrite ?

THOMAS.

Que dis-tu ?

ANDREW.

Tu l'as fait, je te l'affirme ! N'étais-tu pas toujours après moi, me demandant d'être régulier, de travailler, de passer tout le jour et toute la nuit sans compagnie, et de ne penser à rien d'autre qu'au métier ? Qu'est-ce que j'avais besoin d'un métier ? J'ai aperçu l'or des fées une fois dans les montagnes. Je l'aurais retrouvé et j'aurais apporté des richesses si tu ne m'avais pas tenu cloué au travail.

THOMAS.

Oh, le plus ingrat de toutes les créatures ingrates ! Tu sais bien que je te chérissais, t'incitant à vivre une vie décente et respectable.

ANDREW.

Tu n'as jamais eu de respect pour les coutumes d'autrefois. Tu tiens de ta mère qui était trop molle et trop godiche, avec en elle trop de sang anglais. Martin est un Hearne comme moi. C'est lui qui a le cœur généreux ! Ce n'est pas Martin qui ferait de moi un

hypocrite et me forcerait à me promener la nuit en secret, en veillant à être de retour au coucher des sept étoiles ! *Il se met à jouer de la flûte.*

THOMAS.

Je vais te faire sortir de là, toi et ta bande répugnante ! Je les ferai loger en prison.

JOHNNY.

Troupe répugnante, c'est ça ? Attention à toi ! Le changement vient. Les piques seront levées et les commerçants tomberont.

*Tous empoignent Thomas et chantent.*

« Oh, le lion <sup>1</sup> perdra sa force,  
Et le chardon tacheté languira,  
Et la harpe résonnera, suave, suave enfin,  
Entre huit et neuf ! »

THOMAS.

Sortez d'ici, scélérats !

NANNY.

Nous te criblerons de trous, vieux sac de trahison !

BIDDY.

Comme tu nous as bien menacés de prison, toi, crème de lait de belette !

JOHNNY.

Toi, tas de maladies ! Satané bourreau ! Puisses-tu ne pas mourir avant d'avoir eu pour femme une sorcière bleue !

*Martin revient avec la lampe allumée.*

MARTIN.

Lâchez-le. *Ils lâchent Thomas et reculent.* Déployez la bannière. Le moment est venu de commencer la guerre.

JOHNNY.

Vive la Licorne et à bas le Lion ! La victoire pour Johnny Gibbons et tous les braves !

MARTIN.

Entassez tout cela ici. Entassez ces morceaux de carrosse l'un sur l'autre. Mettez cette paille en-dessous. C'est avec cette flamme que je commencerai l'œuvre de destruction. Toute la nature détruit et rit.

THOMAS.

Détruire ton propre carrosse doré !

1. Le lion désigne l'Angleterre et la harpe, l'Irlande.

MARTIN *s'agenouille devant Thomas.*

Je suis désolé d'aller dans une voie que tu n'aimes pas et de faire une chose qui te contrariera. Je t'ai causé bien des ennuis depuis mon enfance dans cette maison, et je t'en cause encore beaucoup. Ce n'est pas ma faute. J'ai été choisi pour ce que je dois faire. *Il se lève.* Je dois me libérer d'abord et ceux qui sont près de moi. L'amour de Dieu est une chose terrible ! *Thomas essaie de l'arrêter mais en est empêché par les mendiants. Martin prend une poignée de paille et l'allume.* Nous détruirons tout ce qui peut périr ! Seule l'âme ne peut souffrir aucun mal. L'âme de l'homme est la substance impérissable des étoiles !

*Il jette la paille sur le tas qui flambe.*

### ACTE III

*Avant l'aube. Un lieu sauvage et rocheux. Nanny et Biddy Lally sont accroupies près d'un feu. De riches étoffes, etc. sont éparpillées autour d'elles. Paudeen veille Martin qui est allongé, comme mort, un sac sur lui.*

NANNY, *à Paudeen.*

Eh bien, vous êtes de grands héros, de grands guerriers et de grands gars somme toute, pour avoir réduit au silence les Browne comme vous l'avez fait, vous et les Jacques de la carrière. Avoir mis à sac la maison et l'avoir pillée ! Regarde les soies, les satins et les splendeurs que j'ai rapportés ! Regarde ça maintenant ! *Elle tend un manteau de velours.* C'est une bonne petite jaquette pour moi qui en sortira. Ce sont les chanteurs qui arrêteront leurs chansons et les tâcherons dans les foires qui se détourneront de leur bétail pour jeter un regard sur ces dentelles et ces boutons ! Ce sont mes lointains cousins qui viendront de loin et de près !

BIDDY.

Il n'y avait pas autant d'or à l'intérieur que ce qu'ils disaient. Ou peut-être ce groupe de Jacques avait mis l'endroit à sac avant notre arrivée. Maudits soient-ils de m'avoir mis dans la tête d'aller remplir mon sac de fers à cheval dans la forge ! En argent qu'ils étaient, disaient-il, du pur argent blanc ; et que sont-ils en fin de compte que du fer trempé ! Qu'ils aillent au diable ! *Il jette au loin les fers à cheval.* La fois où j'irai cambrioler à nouveau de grandes maisons, ce ne sera pas à la lumière de la pleine lune que

je le ferai, car elle fait briller tout ce qui est ordinaire pour vous tromper et se moquer de vous. Ils ne brillent plus du tout maintenant, ils sont noirs ou d'un jaune canard.

NANNY.

Laisser la grande maison flamber derrière nous, ça a couronné le tout ! Deux maisons réduites en cendres en une seule nuit. Sans doute les servantes qui se levaient de leurs matelas de plumes et les coqs qui chantaient sur le faite des maisons sept milles à la ronde, ont cru que les flammes étaient l'aube qui blanchit.

BIDDY.

C'est le gars qui est étendu là-bas que tu dois remercier pour cela. On n'a jamais vu un chef qui fut son égal pour son courage et son audace. Dispersant les gardes comme il l'a fait. Courant en haut des toits et des échelles, le feu à la main, si bien qu'on l'aurait cru capable de se cogner la tête contre les étoiles.

NANNY.

J'ai presque cru que la mort était près de lui, avec ce regard brillant qu'il avait dans les deux yeux, et lui qui jetait des étincelles à l'Est et à l'Ouest dans les poutres. Je me demande maintenant si c'est une blessure intérieure qu'il a eue, ou si un gars robuste de chez les Browne ne lui a donné dans la bataille un coup sur le crâne sans qu'on le sache ? C'est moi-même qui l'ai trouvé et la troupe des Jacques était partie ; il était étendu près d'un mur aussi faible que s'il s'était cogné contre une montagne. Je n'ai pas réussi à le réveiller avec le tranchant de mes ongles, et sa tête est retombée quand je l'ai déplacée ; je savais qu'il était épuisé et qu'il s'en était allé.

BIDDY.

C'est dommage que tu ne l'aies pas laissé là où il était couché, sans dire un mot à Paudeen ou à ce fils que tu as, qui nous ont empêché de continuer, en l'amenant dans cet abri sur des sacs et des bâtons.

NANNY.

Comment aurais-je pu m'empêcher de crier, alors que la vie venait juste de le quitter dans le noir, et pas un Chrétien vivant près de lui, sauf moi et le grand Dieu ?

BIDDY.

C'est sur nous que tombera la vengeance des soldats anglais, eux qui vont nous trouver assis ici comme des lièvres dans une touffe d'herbe. Le mieux pour nous serait de suivre le reste de l'armée des Jacques.

NANNY.

Chut ! te dis-je. Les gars se sont toqués de lui. Si nous parlions de le quitter, ne serait-ce que dans un souffle, ils ne se feraient pas faute de faire tomber nos deux têtes. Chut !

*Entre Johnny Bocach avec des cierges.*

JOHNNY *se tient au-dessus de Martin.*

Ne dirait-on pas maintenant qu'il y a de la diablerie ou du venin dans l'air qui frappe l'un après l'autre tous les héros des Gaëls ?

PAUDEEN.

Cela vous fait penser aux quatre fins dernières, la mort et le jugement, le Ciel et l'Enfer. Pour sûr, pour sûr, mon cœur est avec lui. C'est bien que j'aie su quel homme il était sous son surnom et son déguisement.

*Il chante.*

« Ô, Johnny Gibbons, c'est toi qui étais notre soutien.

Tu nous as quittés et nous sommes des poulains égarés ! »

JOHNNY.

Nous sommes perdus maintenant et brisés jusqu'à la fin de nos jours. Il n'y a pas d'autre satisfaction que de détruire les Anglais, et où maintenant trouverons-nous un aussi bon chef ? Étends-le bien droit sur une pierre, pour que je laisse aller le secret de mon cœur dans une mélodie funèbre !

*Il dispose des cierges sur un rocher, en les faisant tenir avec des pierres.*

NANNY.

Est-ce des cierges que tu as apportés pour mettre autour de lui, Johnny Bocach ? C'est de grandes richesses que tu dois avoir dans ta poche pour pousser les choses aussi loin, sans te contenter de bouts de suif.

JOHNNY.

Je ne pousserai pas les choses aussi loin quand la vie sortira de ton propre corps. Ce n'est pas ton cadavre que j'honorerai comme j'honore ce cadavre-ci.

NANNY.

C'est toujours ainsi, il y aura du chagrin et du calme dans la maison si c'est une jeune personne qui est morte, mais on s'amusera, on sautera et on se jouera des tours si c'est le cadavre d'une vieille personne. Il n'y a pas du tout de compassion pour les vieux.

PAUDEEN.

C'est lui qui aurait obtenu que les Gaëls soient sur le même rang

que les envahisseurs. Crois-moi, il était dans les prophéties. Ne te compare pas avec quelqu'un comme lui.

NANNY.

Pourquoi ne me comparerais-je pas avec lui ? Regarde tout ce que j'avais contre moi dans le monde. Me mettrais-tu sur le même plan qu'un homme de son espèce, que les gens acclamaient et qui n'avait rien d'autre à faire que mourir et aller au ciel ?

JOHNNY.

Le jour où tu iras au ciel, puisses-tu n'en sortir jamais vivante ! Mais ce n'est pas toi qui entendras les saints tambouriner leur musique ! C'est toi qui traverseras les âges, enchaînée et sous la forme d'un chien ou d'un monstre. Je te dis qu'on traversera le Purgatoire aussi vite que l'éclair dans un buisson d'épines.

NANNY.

C'est ça, c'est ça.

*Elle fredonne.*

Il en est trois qui surveillent mon temps qui s'écoule :

Le vers, le Diable et mon fils,

Voir un nœud autour de leur cou,

C'est ce qui ferait bondir mon cœur !

JOHNNY.

Cinq cierges. Je ne les lui donnerais certainement pas en rechi-gnant. S'il avait tenu le coup et tenu debout, je crois qu'il aurait libéré l'Irlande !

PAUDEEN.

Attends qu'il fasse plein jour et tu verras l'enterrement qu'il aura. Ce n'est pas à cet endroit-ci que nous allons le veiller. J'appellerai les deux cents Jacques qu'il devait conduire à l'attaque contre la caserne d'Aughanish. Ils le porteront à sa tombe sur la colline au pas cadencé. Il avait sûrement reçu un don de l'autre monde, je ne dirais pas qu'il n'avait pas un pouvoir venant de l'autre côté.

ANDREW *entre en chancelant.*

Eh bien, c'est une grande nuit qu'il a donnée au village, et on n'est pas prêt de l'oublier. Je vous le dis : tous les voisins sont remontés contre lui. Il n'y a personne du tout ce matin pour mettre les ateliers en route. Il n'y a pas eu de pain cuit pendant la nuit, les chevaux ne sont pas nourris dans les stalles, on n'a pas trait les vaches dans les étables. Je n'ai rencontré personne cette nuit qui ne me maudisse, moi ou ce garçon qui est allongé là devant nous... N'y a-t-il aucun signe de vie chez lui ?

JOHNNY.

Comment y aurait-il un signe de vie, alors que la vie l'a quitté depuis trois heures ou plus ?

ANDREW.

Il est resté étendu, endormi, hier, pendant un certain temps, et il s'est réveillé plus tard.

NANNY.

Il ne se réveillera pas, je vous le dis. J'ai tenu sa main dans la mienne ; elle se refroidissait comme si on versait sur elle la plus froide des eaux froides, et son sang ne coule pas. Il est parti, c'est sûr, et la vie l'a quitté.

ANDREW.

C'est possible, c'est possible. Il me semble qu'hier ses joues resplendissaient pendant tout le temps, et maintenant il est pâle comme la cendre. Certainement, nous devons tous en arriver là à la fin. Eh bien, mon chéri au visage blanc, c'est toi qui étais l'arbre parmi nous tous, toi qui as été abattu dans la fleur de l'âge. Doux et simple, tu étais aimé de tous. Ce n'est pas un cœur étroit que tu avais ; tu étais prêt à dépenser et non à posséder. C'est toi qui t'es préparé une bonne veillée mortuaire, en dispersant ton bien en une seule nuit seulement dans la bière et le vin pour toute la province, afin d'être assis au milieu du Paradis et dans la chaise des Grâces !

JOHNNY.

Amen pour cela. C'est dommage que je n'aie pas pensé quand je t'ai envoyé chercher, à envoyer le petit messenger ramener un prêtre pour le rejoindre. Le Tout-Puissant pourrait bien finalement être le meilleur homme pour nous tous !

ANDREW.

C'est vrai, je l'ai envoyé moi-même demander au prêtre de venir. Vif ou mort, je voudrais faire tout ce qui est bien pour le dernier et le meilleur de ma race et de ma génération.

BIDDY *saute en l'air.*

C'est le prêtre que tu amènes parmi nous ? À quoi ça sert ? N'en sommes-nous pas assez de notre poche jusqu'à maintenant avec la dépense des cierges, etc. ?

JOHNNY.

Si c'est ce pauvre prêtre affamé qu'il a appelé, lui qui parlait avec des signes secrets à l'homme qui est parti, il est vraisemblable qu'il ne demandera rien pour ce qu'il a à faire. Il y a beaucoup de prêtres qui sont des Jacques dans leur cœur.

NANNY.

Je vous le dis, si vous l'amenez attaché dans un sac, il ne dirait pas un Notre Père pour vous, si vous n'avez pas un écu au bout des doigts.

BIDDY.

Il n'est aucun prêtre qui ait du bon sauf un prêtre défroqué. C'est celui qui boirait un petit coup qui aurait le courage d'affronter des foules d'ennuis. Il les mettrait en déroute comme un banc de poissons sur les algues. Il vaut mieux ne pas contrarier les prêtres ni marcher contre eux.

NANNY.

C'est toi qui t'es abaissée devant l'un d'entre eux quand tu étais malade en prison et qu'il semblait que tu allais mourir, et il te demanda de cesser de lire dans le marc.

BIDDY.

Ah, je lui ai donné du plâtre de Paris. Je m'y suis mise à nouveau quand j'ai été libre sur les routes.

NANNY.

Grand bien tu fais par là à toi-même ou aux autres. N'as-tu pas dit à ce cadavre, pas plus tard qu'hier, qu'il arrivait au meilleur jour de sa vie ?

JOHNNY.

Chut, arrête. Voici le prêtre qui vient.

*Le Père John entre.*

LE PÈRE JOHN.

Ce n'est sûrement pas vrai qu'il est mort ?

JOHNNY.

L'esprit l'a quitté vers l'heure du milieu de la nuit. Nous l'avons amené ici dans cet endroit abrité. Nous ne voulions pas le laisser sans amis.

LE PÈRE JOHN.

Où est-il ?

JOHNNY *soulève les sacs.*

Il est couché là, raide et rigide. Il a l'air très tranquille, comme s'il n'avait dans l'esprit aucun péché ou aucun grand trouble.

LE PÈRE JOHN *s'agenouille et le touche.*

Il n'est pas mort.

BIDDY *montre Nanny du doigt.*

Il est mort. S'il faisait semblant, il n'aurait pas laissé celle-là le voler et le fouiller comme elle l'a fait.

LE PÈRE JOHN.

On dirait la mort, mais ce n'est pas la mort. Il est en transe.

PAUDEEN.

Est-ce au Ciel ou en Enfer qu'il marche en ce moment, pour nous rapporter des nouvelles des pécheurs qui souffrent ?

BIDDY.

Je pensais qu'il pouvait avoir été enlevé par les fées, chevauchant les chevaux blancs avec les cavaliers de leurs forts.

JOHNNY.

Il aura de grandes merveilles à raconter, quand il se lèvera de la terre. Il est dommage qu'il ne se réveille pas maintenant pour nous conduire afin de triompher de la troupe des Anglais. Sûrement, ceux qui sont en transe deviennent forts et peuvent marcher sur l'eau.

ANDREW.

C'est le Père John qui l'a réveillé hier lorsqu'il était étendu de la même façon. Est-ce que je ne vous disais pas que c'est pour cela que je l'ai appelé ?

BIDDY.

Réveillez-le maintenant pour qu'on voie si j'ai dit un mensonge dans mes prédictions. Je savais bien d'après les signes qu'il arrivait au jour le meilleur de sa vie.

PAUDEEN.

Et qu'il n'est pas mort du tout ! Nous défilerons pour attaquer Dublin dans une semaine. Le cor soufflera pour lui, et tous les braves se rassembleront autour de lui. Dépêchez-vous, mon Père, réveillez-le.

LE PÈRE JOHN.

Je ne veux pas le réveiller. Je ne veux pas le faire revenir de l'endroit où il est.

JOHNNY.

Et combien de temps faudra-t-il pour qu'il se réveille de lui-même ?

LE PÈRE JOHN.

Peut-être aujourd'hui, peut-être demain, c'est difficile d'être certain.

BIDDY.

S'il a été enlevé par les fées, il se pourrait qu'il soit parti sept ans. Rester par terre comme un tronçon d'arbre, sans prendre de nourriture, et sans que le monde puisse vous sortir un mot, je connais bien les signes.

JOHNNY.

Nous ne pouvons pas attendre sept ans à le surveiller. Si le travail qu'il a entrepris doit être fait, nous devons continuer ici et maintenant. S'il y a un quelconque retard, le Gouvernement sera informé. Réveillez-le maintenant, mon Père, et vous serez béni par les générations.

LE PÈRE JOHN.

Je ne le ferai pas revenir. Dieu le fera revenir à Son heure. Autant que je sache, il peut être en train de voir les choses cachées de Dieu.

JOHNNY.

Il pourrait filer en douce dans son rêve. Il est mieux de le faire lever maintenant.

ANDREW.

Réveillez-le, Père John. Je pensais qu'il était vraiment mort cette fois, et comment pourrais-je faire face à Thomas dans ce qui me reste de temps à vivre, après l'avoir affronté comme je l'ai fait ? Et si je bois un petit coup une nuit de temps en temps – sûr que je serais très seul si je ne buvais pas – tout le monde sait que ce n'est pas pour l'amour de ce que je bois mais pour celui des gens qui sont avec moi ! Réveillez-le, mon Père, ou alors je le réveillerais moi-même. *Il le secoue.*

LE PÈRE JOHN.

Enlève ta main, ne le touche pas. Laisse-le à lui-même et au pouvoir de Dieu.

JOHNNY.

Si vous ne voulez pas le faire revenir, pourquoi ne le ferions-nous pas nous-mêmes ? Allez, maintenant, c'est mieux pour vous de le faire vous-même.

LE PÈRE JOHN.

Je l'ai réveillé hier. Il était en colère contre moi, il n'a pas pu atteindre le cœur du commandement.

JOHNNY.

S'il n'a pas compris, il a reçu un commandement de moi qui l'a satisfait et un message.

LE PÈRE JOHN.

Oui, il l'a reçu de toi ; et comment saurais-je si ce n'était pas un message du Diable qui lui fit faire cette besogne du diable, destruction, ivrognerie et incendies ? Ce n'était pas un message du Ciel ! C'est moi qui l'ai réveillé, c'est moi qui l'ai empêché d'entendre ce qui était peut-être un message divin, une voix de

la vérité, et il t'a entendu parler et il a cru que le message était apporté par toi. Tu as usé de ta supercherie et de sa méprise ; tu l'as laissé sans maison ou moyens de subsistance, tu t'efforces de le détruire et de l'entraîner vers une ruine complète. Je ne veux pas t'aider, je préférerais le voir mourir en transe et aller dans les mains de Dieu, plutôt que l'éveiller et le voir aller dans la gueule de l'Enfer avec des vagabonds et des hors-la-loi comme toi !

JOHNNY *se tourne vers Biddy.*

Tu devrais savoir, Biddy Lally, comment faire revenir un homme qui a été enlevé.

BIDDY.

Le pouvoir de la terre le fera par ses herbes, et le pouvoir de l'air en allumant du feu.

JOHNNY.

Lève-toi et ne tarde pas. Allonge le bras pour cueillir une poignée d'une herbe qui le fera revenir de l'endroit où il est.

BIDDY.

À quoi bon des herbes alors que ses dents sont si serrées qu'il ne peut s'en servir ?

JOHNNY.

Prends le feu alors, au nom du Diable, et mets-le contre la plante de ses pieds.

*Il prend un morceau de tourbe allumé dans le feu.*

LE PÈRE JOHN.

Laisse-le tranquille, dis-je ! *Il repousse violemment la tourbe.*

JOHNNY.

Je ne le laisserai pas tranquille ! Je n'accepterai pas qu'il reste là évanoui alors que le pays attend qu'il s'éveille !

LE PÈRE JOHN.

Je te dis que je l'ai réveillé ! Je l'ai envoyé en la compagnie de voleurs ! Je ne veux pas qu'on le réveille à nouveau, alors que peut-être des choses malignes attendent de se saisir de lui ! Recule, arrière, dis-je ! Oseras-tu porter la main sur moi ? Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas le toucher contre ma volonté !

BIDDY.

Prends garde, ne nous mets pas sous la malédiction de l'Église.  
*Johnny fait un pas en arrière. Martin remue.*

LE PÈRE JOHN.

C'est Dieu qui l'a sous sa protection. C'est Lui qui le réveille.

*Martin s'est dressé sur son coude. Ne le touchez pas, ne lui parlez pas, il entend peut-être de grands secrets.*

MARTIN.

Cette musique, je dois aller plus près – une musique merveilleuse et suave – plus forte que le piétinement des licornes ; beaucoup plus forte, bien que la montagne soit ébranlée par leurs pattes – une grande musique joyeuse.

LE PÈRE JOHN.

Chut, il écoute la musique des Cieux !

MARTIN.

Emmenez-moi vers vous, musiciens, où que vous soyez ! Je veux aller plus près de vous ; je vous entends mieux maintenant, de plus en plus joyeux ; cela est étrange, c'est étrange.

LE PÈRE JOHN.

Il entend un secret.

MARTIN.

C'est la musique du Paradis, c'est certain, quelqu'un l'a dit. C'est certainement la musique du Paradis. Ah, maintenant j'entends, maintenant je comprends. Elle est faite du cliquetis continu des épées !

JOHNNY.

C'est la meilleure musique. Nous les ferons cliqueter, pour sûr. Nous ferons cliqueter nos épées et nos piques sur les soldats rouges. C'est bien que vous vous leviez d'entre les morts pour nous conduire ! Allez, maintenant, allez !

MARTIN.

Qui êtes-vous ? Ah, je me rappelle – où me demandez-vous de venir ?

PAUDEEN.

De venir, pour sûr, à l'attaque contre la caserne d'Aughanish. Pour continuer la besogne que vous avez entamée la nuit dernière.

MARTIN.

Quelle besogne ai-je entamée la nuit dernière ? Oh oui, je me rappelle – une grande maison – nous l'avons brûlée – mais je n'avais pas compris la vision quand je l'ai fait. Je n'avais pas bien entendu le commandement. Ce n'est pas pour cette besogne-là que j'ai été envoyé.

PAUDEEN.

Levez-vous maintenant et dites-nous ce qu'il faut faire. Votre grand nom lui-même ouvrira la route devant vous. C'est vous-

même qui libérerez toute l'Irlande avant que les moyettes ne soient en tas !

MARTIN.

Écoutez, je vais vous expliquer – je vous ai égarés. C'est seulement maintenant que je vois toute la vision clairement. Pendant que j'étais étendu là, j'ai tout vu, je sais tout. Ce n'était que frénésie d'aller brûler et détruire. Qu'ai-je à voir avec l'armée étrangère ? Ce que je dois percer est le cœur sauvage du temps. Ma tâche est non la réforme mais la révélation.

JOHNNY.

Si vous ne voulez plus maintenant être notre chef, vous ne valez pas mieux qu'un autre traître qui abandonne la besogne qu'il a entreprise. Venez faire face maintenant aux deux cents hommes que vous avez fait sortir pour défier le pouvoir de la Loi la nuit dernière et expliquez-leur pourquoi vous les abandonnez.

MARTIN.

Je me suis trompé quand j'ai entrepris de détruire l'Église et la Loi. La bataille que nous avons à mener se déroule dans notre propre esprit. Il y a un moment lumineux, peut-être une fois dans une vie, et en ce moment-là nous voyons la seule chose qui importe. C'est en ce moment-là que les grandes batailles sont perdues et gagnées, car alors, nous faisons partie de l'armée céleste.

PAUDEEN.

Nous avez-vous trahis et livrés au bourreau en personne avec vos promesses et votre boisson ? Si vous nous avez amenés ici pour nous abandonner et nous ridiculiser, c'est le dernier jour de votre vie !

JOHNNY.

La malédiction de mon cœur sur vous ! Ce serait bien de vous envoyer à l'endroit qui est vôtre, sur la dalle des traîtres en Enfer. Une fois que j'aurai mis un terme à votre vie, je serai aussi satisfait d'aller à ma mort pour cela, comme si j'allais chez moi !

MARTIN.

Père John, Père John, ne pouvez-vous pas entendre ? Ne pouvez-vous pas voir ? Êtes-vous aveugle ? Êtes-vous sourd ?

LE PÈRE JOHN.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

MARTIN.

Là sur la montagne, mille licornes blanches qui piétinent ; mille cavaliers, l'épée tirée – les épées cliquettent ! Oh, le bruit des épées, le bruit des épées qui cliquettent !

*Il quitte lentement la scène. Johnny ramasse une pierre pour la lui jeter.*

LE PÈRE JOHN *lui attrape le bras.*

Arrête ; ne vois-tu pas qu'il est au-delà du monde ?

BIDDY.

Ne lève pas la main sur lui, Johnny Bocach. S'il est devenu fou et fêlé, c'est naturel. Ceux qui ont été brutalement tirés d'une transe ont tendance à tourner mal et à être un peu timbrés.

PAUDEEN.

Si c'est son lot la folie, ce n'est pas lui qui devrait en payer la faute.

BIDDY.

Elle s'attaque à l'esprit ; elle monte à la tête. Il y en a qui franchiraient n'importe quel obstacle et auraient un grand pouvoir dans leur folie. Peut-être qu'il va vers quelque crevasse secrète, pour connaître la guérison de toutes choses ou la Charrue qui a été cachée dans les temps anciens, la Charrue d'Or.

PAUDEEN.

On aurait dit qu'il avait du miel dans la bouche. Il avait le regard de quelqu'un qui avait vu de grandes merveilles. C'est peut-être parmi les vieux héros irlandais qu'il est allé lever des armées pour nous aider.

LE PÈRE JOHN.

Que Dieu le prenne sous Sa protection et le garde des esprits menteurs et des illusions !

JOHNNY.

Nous avons des cierges ici, mon Père. Nous les avons pour mettre autour de son corps. Peut-être chasseraient-ils les mauvaises créatures de l'air.

PAUDEEN.

Allume-les, et il dira une messe pour lui tout comme dans une église blanchie à la chaux.

*Ils allument les cierges. Thomas entre.*

THOMAS.

Où est-il ? Je suis venu l'avertir. On a appris les destructions qu'il a commises pendant la nuit. Les soldats le recherchent, ainsi que les gendarmes ; il y a deux gendarmes pas loin ; il y en a d'autres de chaque côté ; ils ont appris qu'il était ici dans la montagne ; où est-il ?

LE PÈRE JOHN.

Il est monté par le sentier.

THOMAS.

Dépêchez-vous de le rattraper ! Dites-lui de se cacher ; cette attaque à laquelle il avait participé est un crime passible de pendaison. Dites-lui de se cacher, de venir me voir quand tout sera tranquille : si mauvais que soient ses actes, il est le fils de mon propre frère : je le ferai monter sur un bateau qui l'emmènera en France.

LE PÈRE JOHN.

Ce sera le mieux ; renvoyez-le chez les Frères et les sages Évêques. Ils peuvent démêler cet imbroglio, moi pas. Je ne peux pas être sûr de la vérité.

THOMAS.

Voici les gendarmes ; il va les voir et il partira. Ne dites pas un mot. Le Seigneur soit loué : il est hors de vue.

*Les Gendarmes entrent.*

LE GENDARME.

L'homme que nous recherchons, où est-il ? On l'a vu venir ici avec vous. Vous devez le livrer au pouvoir de la Loi.

JOHNNY.

Nous ne le livrerons pas. Laissez tomber ou vous le regretterez.

PAUDEEN.

Nous n'avons pas peur de vous ou de vos semblables.

BIDDY.

Jette-les par-dessus les rochers !

NANNY.

Donne-les en pâture aux corbeaux !

TOUS.

À bas la Loi !

LE PÈRE JOHN.

Chut ! Il revient. *Aux Gendarmes.* Arrêtez, arrêtez : laissez-le à lui-même. Il n'essaie pas de s'échapper, il revient vers vous.

PAUDEEN.

Il y a une sorte d'éclat autour de lui. Je l'ai mal jugé en l'appelant traître. Ce n'est pas à ce monde-ci qu'il appartient. Il est passé de l'autre côté.

MARTIN *se tient près du rocher où se trouvent les cierges allumés.*

Et calix meus inebrians quam praeclarus est !<sup>1</sup>

LE PÈRE JOHN.

Il faut que je sache ce qu'il a à dire. Ses paroles ne viennent pas de lui.

1. « Comme est étincelante la coupe où je m'enivre. »

MARTIN.

Père John, le Ciel n'est pas ce que nous avons cru qu'il était. Il n'est pas tranquille, on ne chante pas, on ne fait pas de musique, et toutes les luttes ne sont pas terminées. Je l'ai vu, j'y suis allé. L'amant aime toujours mais avec une passion plus grande et le cavalier continue à chevaucher, mais le cheval court comme le vent et saute les crêtes, et la bataille continue toujours, toujours. C'est là la joie du Ciel, la bataille continuelle. Je croyais que la bataille était ici, et que la joie devait être trouvée ici sur terre, et que tout ce qu'on avait à faire était de ramener l'ancienne terre sauvage des histoires ; mais non, ce n'est pas ici ; nous ne connaissons pas cette joie, cette bataille, avant d'avoir éteint nos sens, tout ce qu'on peut voir et manier, comme j'éteins ce cierge. *Il éteint le cierge.* Nous devons éteindre le monde entier, comme j'éteins ce cierge ; *il éteint un autre cierge.* Nous devons éteindre la lumière des étoiles et la lumière du soleil et la lumière de la lune, *il éteint le reste des cierges,* jusqu'à ce que tout se réduise à rien une fois encore. J'ai eu une vision tronquée, mais maintenant tout est clair pour moi. Là où il n'y a rien, là où il n'y a rien, il y a Dieu !

LE GENDARME.

Maintenant nous allons le prendre !

JOHNNY.

Nous ne le livrerons jamais à la Loi !

PAUDEEN.

Sauvez-vous ! Nous empêcherons qu'on vous suive.

*Ils se battent contre les Gendarmes ; les femmes les aident ; tous disparaissent en se battant. Il y a un coup de feu. Martin trébuche et tombe. Les mendiants reviennent en criant.*

JOHNNY.

Nous en avons fini avec eux ; ils ne vous dérangeront plus.

PAUDEEN.

Oh, il est tombé !

LE PÈRE JOHN.

Il a reçu une balle dans la poitrine. Oh, qui a osé déranger une âme tourmentée au seuil de la sainteté ?

JOHNNY.

C'est ce fusil qui est parti alors que je frappais pour l'enlever de la main du gendarme.

MARTIN *regarde sa main sur laquelle il y a du sang.*

Ah, c'est du sang ! Je suis tombé dans les rochers. C'est une dure

ascension. C'est une longue ascension jusqu'aux vignobles de l'Éden. Aidez-moi à monter. Je dois continuer. La Montagne d'Abiegnos<sup>1</sup> est très haute, mais les vignobles, les vignobles !  
*Il s'effondre mort. Les hommes se découvrent.*

PAUDEEN, à Biddy.

C'est toi qui l'as trompé en prédisant qu'il arrivait au meilleur jour de sa vie.

JOHNNY.

Qu'il soit fou ou non, je ne laisserai pas ce corps à la Loi pour qu'on l'enterre comme un chien, ou qu'on l'emmène et que peut-être on le pende à un arbre. Levez-le sur les sacs, apportez-le à la carrière ; c'est là aux flancs de la colline que les Jacques lui feront un grand enterrement, venant à cheval et portant des bâtons blancs à la main.

*Nanny pose sur lui le manteau de velours. Ils le soulèvent et emportent le corps en chantant.*

« Notre espoir et notre chéri, notre cœur meurt avec toi.

Parce que tu nous as abandonnés, nous sommes des poulains éga-  
[rés ! »

LE PÈRE JOHN.

Il est parti et nous ne saurons jamais d'où venait cette vision. Je ne peux pas savoir ; les sages Évêques l'auraient su.

THOMAS lève la bannière.

Former un gars pendant toute sa vie, et lui qui va à la fin sur son propre chemin et un chemin étrange. Le monde lui-même est très étrange, quelle que soit la forme qui lui fut donnée au début.

ANDREW.

Être trop entêté et trop ouvert, c'est le début des ennuis. Garder pour toi ce que tu sais et faire tranquillement la chose que tu veux faire. Il n'y aurait aucune agitation dans le monde, tous les gens devraient avoir cela en tête !

1. La Montagne d'Abiegnos est, dans l'ordre de la Golden Dawn dont Yeats fut un adepte, la montagne de la lutte spirituelle.

# L'Actrice Reine

*1922*

## PERSONNAGES

DECIMUS

SEPTIMUS

NONA

LA REINE

LE PREMIER MINISTRE

L'ÉVÊQUE

LE RÉGISSEUR

LE CABARETIER

UN VIEUX MENDIANT

DES VIEILLARDS, HOMMES ET FEMMES, DES CITADINS, DES PAYSANS,

DES ACTEURS, ETC.

Scène I : *Espace découvert à la jonction de trois rues.*

Scène II : *La Salle du trône.*

## SCÈNE 1

*Un espace découvert à la jonction de trois rues. On peut voir l'une de ces rues assez loin ; à une certaine distance, elle tourne, révélant un pan de mur nu éclairé par une lampe suspendue. Contre ce mur éclairé se détachent les têtes et les épaules de deux Vieillards. Ils se penchent par les fenêtres d'en haut, un de chaque côté de la rue. Ils portent des masques grotesques. D'un côté de la scène se trouve une grande pierre permettant de monter à cheval. Les maisons ont des marteaux à leur porte.*

LE PREMIER VIEILLARD.

Pouvez-vous voir le château de la Reine ? Vous avez meilleure vue que moi.

LE SECOND VIEILLARD.

Je peux juste l'apercevoir qui se dresse au-dessus du toit des maisons là-bas sur sa grande colline rocheuse.

LE PREMIER VIEILLARD.

L'aube se lève-t-elle ? Touche-t-elle la tour ?

LE SECOND VIEILLARD.

Elle commence à se lever sur la tour, mais ces rues étroites seront sombres pendant longtemps. *Une pause.* Entendez-vous quelque chose ? Vous avez meilleure ouïe que moi.

LE PREMIER VIEILLARD.

Non, tout est tranquille.

LE SECOND VIEILLARD.

Cinquante personnes au moins sont passées il y a une heure, une foule de cinquante hommes marchant rapidement.

LE PREMIER VIEILLARD.

La nuit dernière fut très calme, pas un bruit, pas un souffle.

LE SECOND VIEILLARD.

Et pas la moindre chose à voir, jusqu'à ce que le vieux chien du Cabaretier descendît la rue, à cette heure-même, venant de la fosse aux cendres de Cooper Malachi.

LE PREMIER VIEILLARD.

Chut, j'entends des pas, beaucoup de pas. Peut-être viennent-ils par ici. *Pause.* Non, ils vont de l'autre côté, ils sont passés maintenant.

LE SECOND VIEILLARD.

Les jeunes font des leurs, – les jeunes et les gens d'âge moyen.

LE PREMIER VIEILLARD.

Pourquoi ne peuvent-ils pas rester au lit, sans compter qu'ils peuvent dormir aussi – sept heures, huit heures ? Je me souviens de l'époque où je pouvais dormir dix heures. Ils connaîtront la valeur du sommeil quand ils auront près de quatre-vingt-dix ans.

LE SECOND VIEILLARD.

Ils ne vivront jamais aussi longtemps. Ils n'ont pas la santé et la force que nous avions. Ils s'épuisent. Ils s'agitent toujours pour une chose ou pour une autre.

LE PREMIER VIEILLARD.

Chut ! J'entends un pas maintenant, et il vient par là. Nous ferions mieux de rentrer la tête. Le monde est devenu très méchant et on se sait pas ce qu'on pourrait nous faire ou nous dire.

LE SECOND VIEILLARD.

Mieux vaut fermer les fenêtres et faire semblant de dormir.

*Ils rentrent la tête. On entend un marteau de porte qu'on heurte au loin, puis une pause, et un autre qu'on heurte tout près. Une autre pause : Septimus, bel homme de trente-cinq ans, arrive en titubant sur scène. Il est ivre.*

SEPTIMUS.

Quel lieu peu charitable, quel lieu peu chrétien. *Il se met à frapper à une porte.* Ouvrez, là, ouvrez, là. Je veux entrer dormir.

*Un troisième Vieillard sort la tête à une fenêtre d'en haut.*

LE TROISIÈME VIEILLARD.

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

SEPTIMUS.

Je suis Septimus. J'ai une mauvaise femme. Je veux entrer dormir.

LE TROISIÈME VIEILLARD.

Vous êtes ivre.

SEPTIMUS.

Ivre ! Vous le seriez aussi si vous aviez une femme aussi mauvaise.

LE TROISIÈME VIEILLARD.

Partez.

*Il ferme la fenêtre.*

SEPTIMUS.

N'y a-t-il pas un seul chrétien dans cette ville ? *Il se met à marteler à la porte du Premier Vieillard, mais il n'y a pas de réponse. Il n'y a personne ? Tous morts ou ivres peut-être – de mauvaises femmes ! Il doit bien y avoir un chrétien ici.*

*Il martèle à une porte de l'autre côté de la scène. Une Vieille Femme met la tête à la fenêtre au-dessus.*

LA VIEILLE FEMME, *d'une voix aiguë.*

Qui est là ? Que voulez-vous ? Quelque chose est-il arrivé ?

SEPTIMUS.

Oui, c'est ça. Quelque chose est arrivé. Ma femme s'est cachée, s'est enfuie ou s'est noyée.

LA VIEILLE FEMME.

Que m'importe votre femme ? Vous êtes ivre.

SEPTIMUS.

Ma femme vous importe peu ! Mais je vous dis que ma femme doit jouer par ordre du Premier Ministre devant tous les gens dans la grande salle du Château à midi précis, et on ne peut la trouver.

LA VIEILLE FEMME.

Partez, partez ! Je vous dis de partir.

*Elle ferme la fenêtre.*

SEPTIMUS.

Traiter ainsi Septimus qui a joué devant Kubla Khan ! Septimus, auteur dramatique et poète ! *La Vieille Femme rouvre la fenêtre et vide sur lui un broc d'eau.* De l'eau ! trempé jusqu'aux os – et faut que je dorme dans la rue. *Il s'étend.* Mauvaise femme – d'autres ont eu de mauvaises femmes, mais on ne les a pas laissés dormir en pleine rue à la belle étoile, trempés d'eau froide, un plein broc d'eau froide, tremblants dans la pâle lumière de l'aube, exposés à être écrasés, piétinés, mangés par les chiens, et tout cela parce que leur femme s'est cachée.

*Entrent deux hommes un peu plus vieux que Septimus. Ils se tiennent immobiles et contemplent le ciel.*

LE PREMIER HOMME.

Ah, mon cher, la petite blonde est une friponne.

LE DEUXIÈME HOMME.

Ne vous fiez jamais aux cheveux blonds – je ne veux que des brunes.

LE PREMIER HOMME.

Brunes ou blondes, elles nous ont retenus trop longtemps.

LE DEUXIÈME HOMME.

Que regardez-vous avec cette attention ?

LE PREMIER HOMME.

Le premier rayon de l'aube sur la tour du Château.

LE DEUXIÈME HOMME.

Je ne voudrais pas que ma femme sache, pour rien au monde.

SEPTIMUS *se dresse sur son séant.*

Portez-moi, soutenez-moi, traînez-moi, roulez-moi, tirez-moi ou

faites-moi glisser, mais menez-moi où je puisse dormir confortablement. Menez-moi dans une étable – Mon Sauveur se contenta d'une étable.

LE PREMIER HOMME.

Qui êtes-vous ? Je ne connais pas votre visage.

SEPTIMUS.

Je suis Septimus, acteur, dramaturge, et le poète le plus fameux du monde.

LE DEUXIÈME HOMME.

Ce nom-là, Monsieur, m'est inconnu.

SEPTIMUS.

Inconnu ?

LE DEUXIÈME HOMME.

Mais mon nom ne vous sera pas inconnu. On m'appelle Peter du Pélican Pourpre, d'après le plus connu de mes poèmes, et mon ami est appelé l'Heureux Tom. Lui aussi est poète.

SEPTIMUS.

Mauvais poètes populaires !

LE DEUXIÈME HOMME.

Vous voudriez bien être un poète populaire si vous le pouviez.

SEPTIMUS.

Mauvais poètes populaires !

LE PREMIER HOMME.

Restez étendu où vous êtes si vous ne pouvez pas être poli.

SEPTIMUS.

Que m'importe quiconque maintenant sauf Vénus et Adonis et les autres planètes du ciel ?

LE DEUXIÈME HOMME.

Vous pouvez savourer leur compagnie tout seul.

*Les deux Hommes sortent.*

SEPTIMUS.

Volé, pour ainsi dire ; nu, pour ainsi dire, en sang, pour ainsi dire – et ils passent de l'autre côté de la rue.

*Entre une foule de Citadins et de Paysans. D'abord seulement quelques-uns, puis de plus en plus jusqu'à ce que la scène soit pleine d'une foule en effervescence.*

LE PREMIER CITADIN.

Il y a un homme couché ici.

LE DEUXIÈME CITADIN.

Roulez-le plus loin.

LE PREMIER CITADIN.

C'est l'un de ces acteurs qui sont logés au Château. Ils sont arrivés hier.

LE DEUXIÈME CITADIN.

Ivre, je suppose. Il sera tué ou estropié par la première charrette de laitier.

LE TROISIÈME CITADIN.

Mieux vaut le rouler dans le coin. Si nous sommes partis pour une journée sanglante, ce n'est pas une raison pour qu'il se fasse tuer – une mort gratuite pourrait amener sur nous une malédiction.

LE PREMIER CITADIN.

Aidez-moi.

*Ils se mettent à rouler Septimus.*

SEPTIMUS *grommelle.*

On ne me laisse pas dormir ! On me roule hors de la rue ! On me pousse dans un coin pierreux ! Quelle ville peu chrétienne !  
*On le laisse couché au pied du mur d'un côté de la scène.*

LE TROISIÈME CITADIN.

Sommes-nous tous des amis ici, sommes-nous tous d'accord ?

LE PREMIER CITADIN.

Ces hommes viennent de la campagne. Ils sont arrivés hier soir. Ils sont peu au courant de l'affaire. Ils ne seront pas contre le peuple, mais ils veulent en savoir plus.

LE PREMIER PAYSAN.

Oui, c'est ça. Nous sommes avec le peuple, mais nous voulons en savoir plus.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Nous voulons savoir tout, mais nous sommes avec le peuple.  
*D'autres voix reprennent les mots : « Nous voulons tout savoir, mais nous sommes avec le peuple », etc. Il y a un murmure de voix qui se confondent.*

LE TROISIÈME CITADIN.

Avez-vous jamais vu la Reine, paysan ?

LE PREMIER PAYSAN.

Non.

LE TROISIÈME CITADIN.

Notre Reine est une sorcière, une mauvaise sorcière qui vit dans le mal, et nous n'en voulons plus pour Reine.

LE TROISIÈME PAYSAN.

J'aurais du mal à croire que la fille de son père est une sorcière.

LE TROISIÈME CITADIN.

Avez-vous jamais vu la Reine, paysan ?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Non.

LE TROISIÈME CITADIN.

Personne d'autre non plus. Pas un homme ici n'a posé les yeux sur elle. Depuis sept ans, elle est enfermée dans cette grande maison noire sur la grande colline rocheuse. Depuis le jour où son père est mort, elle est là derrière les portes fermées, mais nous ne savons pas maintenant pourquoi elle s'est cachée. Elle n'a pas de bons compagnons dans la sombre nuit.

LE TROISIÈME PAYSAN.

Dans ma région, on dit que c'est une sainte femme et qu'elle prie pour nous tous.

LE TROISIÈME CITADIN.

Le Premier Ministre a répandu cette histoire alentour. Il a des espions partout qui répandent des histoires. C'est un malin.

LE PREMIER PAYSAN.

C'est vrai, on nous trompe toujours, nous les paysans. Nous ne sommes pas instruits comme les gens de la ville.

UN GROS PAYSAN.

La Bible dit : Ne souffre pas qu'une sorcière vive. L'an dernier à la Chandeleur, j'ai étranglé une sorcière de mes propres mains.

LE TROISIÈME CITADIN.

Quand elle sera morte, nous ferons le Premier Ministre Roi.

LE SECOND CITADIN.

Non, non, ce n'est pas le fils d'un roi.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

J'enverrais un crieur public à travers le monde. Il y a de nombreux rois en Arabie, dit-on.

LE TROISIÈME PAYSAN.

Il faut que les gens parlent. Si vous et moi devions nous cacher, ou nous conduire d'une façon difficile à comprendre, on dirait peut-être du mal de nous. Je ne suis pas contre le peuple, mais je veux des preuves.

LE TROISIÈME CITADIN.

Allez, Cabaretier, tenez-vous là sur la pierre et dites ce que vous savez.

*Le Cabaretier grimpe sur la pierre.*

LE CABARETIER.

J'habite dans le quartier où est son Château. Le jardin de ma

maison et les jardins de toutes les maisons de ma rue montent droit sur la colline rocheuse au sommet de laquelle se trouve son Château. Il y a un gars dans mon quartier qui a une chèvre dans son jardin.

LE PREMIER CITADIN.

C'est Michel l'Errant – je le connais.

LE CABARETIER.

Cette chèvre s'égare toujours. Michel l'Errant se leva tôt un matin pour aller prendre des oiseaux au piège, et nulle part il ne vit cette chèvre. Alors il commença à grimper sur le rocher, et le voilà qui montait, montait, jusqu'à ce qu'il arrivât tout près du mur, et là il trouva la chèvre qui tremblait, pleine de sueur, comme si quelque chose l'avait effrayée. Bientôt il entendit une créature hennir comme un cheval, et après cela, quelque chose comme un cheval blanc passa en courant, mais ce n'était pas un cheval mais une licorne. Il avait son pistolet, car il avait pensé tuer un lapin, et la voyant se précipiter sur lui, à ce qu'il croyait, il fit feu sur la licorne. Elle disparut aussitôt, mais il y avait du sang sur une grande pierre.

LE TROISIÈME CITADIN.

Étant donné la compagnie qu'elle entretient au beau milieu de la nuit, rien d'étonnant qu'elle ne mette jamais les pieds dehors !

LE TROISIÈME PAYSAN.

Je ne croirais pas tout ce que dit ce vagabond de la nuit – les gars sont des menteurs. Tout ce que nous savons contre elle avec certitude est qu'elle ne veut pas mettre les pieds dehors. Je connaissais un homme jadis qui, quand il avait vingt-cinq ans, refusa de sortir de son lit. Il n'était pas malade – ça non, pas lui, mais il disait que la vie était une vallée de larmes, et pendant quarante-quatre ans jusqu'à ce qu'ils le portent au cimetière, il ne quitta jamais ce lit. Tous essayèrent – le pasteur essaya, le prêtre essaya, le docteur essaya, et tout ce qu'il disait était « La vie est une vallée de larmes ». Il était trop bien dans son lit, et croyez-moi, depuis qu'elle n'a plus de père pour la faire lever le matin, elle est restée au lit, et on ne peut guère l'en blâmer.

LE GROS PAYSAN.

Mais ce sont celles de son espèce qui sont des sorcières. Elles savent où trouver leurs amis dans les heures solitaires de la nuit. Il y avait une sorcière dans ma région que j'ai étranglée il y a un an, à la Chandeleur. Elle avait un diabolin de la forme d'un chat rouge, qui suçait trois gouttes de sang sur sa tête chaque nuit avant

le chant du coq. C'est avec du sang qu'on les nourrit ; jusqu'à ce qu'ils soient nourris de sang, ce sont des images et des ombres ; mais quand ils l'ont bu, ils peuvent être un certain temps plus forts que vous ou moi.

LE TROISIÈME PAYSAN.

L'homme que je connaissais n'était pas un sorcier, il n'était en rien actif. « La vie est une vallée de larmes », disait-il. Le pasteur essaya, le docteur essaya, le prêtre essaya – mais c'est tout ce qu'il disait.

LE PREMIER CITADIN.

Nous voulons que personne ne néglige l'évidence et la raison, mais écoutez le Cabaretier, et quand vous l'aurez entendu, vous direz que nous ne pouvons pas la laisser vivre plus longtemps, pas un jour de plus.

LE CABARETIER.

Ce n'est pas une histoire que j'aime raconter, mais vous êtes tous des hommes mariés. Une autre nuit, ce gars grimpa à la recherche de sa chèvre ; il était une heure plus tôt à sa montre et pas de lumière dans le ciel, et quand il arriva au mur du Château, il escalada ce mur parmi les rochers et les buissons jusqu'à ce qu'il vît une lumière à une petite fenêtre au-dessus de sa tête. C'était un vieux mur plein de trous, d'où le mortier était tombé, et il grimpa en mettant ses doigts de pieds dans les trous, jusqu'à ce qu'il pût voir par la fenêtre ; et quand il regarda, que vit-il, la Reine en personne !

LE PREMIER PAYSAN.

Et a-t-il dit à quoi elle ressemblait ?

LE CABARETIER.

Il vit plus que cela. Il la vit s'accoupler avec une grande licorne blanche.

*Murmures dans la foule.*

LE SECOND PAYSAN.

Je ne veux pas que le fils de la licorne règne sur nous, même si, me direz-vous, ce ne serait qu'une moitié de licorne.

LE PREMIER PAYSAN.

Je n'irai pas contre le peuple, mais je la laisserais vivre si le Premier Ministre promettait de la tirer du lit le matin et installait des gardes pour chasser la licorne.

LE GROS PAYSAN.

J'ai étranglé une vieille sorcière de ces deux mains, et aujourd'hui, je vais étrangler une jeune sorcière.

SEPTIMUS *s'est levé lentement et a grimpé sur la pierre que le Cabaretier a quittée.*

Ai-je entendu quelqu'un dire que la licorne n'est pas chaste ? C'est une très noble bête, une bête très pieuse. Elle a une peau de la blancheur du lait, une corne de la blancheur du lait, des sabots de la blancheur du lait, mais des yeux d'un doux bleu, et elle danse au soleil. Je n'accepterai pas qu'on parle contre elle, pas tant que je serai sur terre. Il est écrit dans « Le Grand Bestiaire de Paris » qu'elle est chaste, qu'elle est la plus chaste de toutes les bêtes du monde.

LE GROS PAYSAN.

Tirez-le de là, il est ivre !

SEPTIMUS.

Oui, je suis ivre, je suis complètement ivre, mais ce n'est pas une raison pour que je permette à quiconque de dire du mal de la licorne.

LE SECOND CITADIN.

Écoutons-le. Nous ne pouvons rien faire avant que le soleil ne soit levé.

SEPTIMUS.

Personne ne dira du mal de la licorne. Non, mes amis et poètes, personne. Je la chasserai si vous voulez, bien que ce soit une bête dangereuse et hargneuse. Beaucoup de vertu l'a rendue hargneuse. J'irai avec vous jusqu'aux hauts plateaux d'Afrique où elle vit, et là nous la tuerons, d'une balle dans la tête, mais je ne dirai pas du mal de ses mœurs, et si un homme déclare qu'elle n'est pas chaste, je le battrai, car j'affirme que sa chasteté égale sa beauté.

LE GROS PAYSAN.

Il est monstrueusement ivre.

SEPTIMUS.

Pas ivre plus longtemps, mais inspiré.

LE SECOND CITADIN.

Continuez, continuez, nous n'entendrons plus jamais quelque chose de semblable.

LE GROS PAYSAN.

Partez. J'en ai assez : nous avons du travail à faire.

SEPTIMUS.

Partir, dites-vous, alors que les plumes de ma poitrine se sont hérissées et mes ailes blanches gonflées de divin ? Ah ! mais je le comprends maintenant – vous voulez aller en quelque endroit solitaire où vous puissiez vilipender le caractère de la Licorne sans

être interrompu, mais vous ne le ferez pas, je vous dis que vous ne le ferez pas. *Il descend de la pierre et fait face à la foule qui essaie de passer.* Au milieu de cette ville sans charité, je veux protéger cette noble bête frivole, d'une blancheur de lait.

LE GROS PAYSAN.

Laissez-moi passer.

SEPTIMUS.

Non, je ne vous laisserai pas passer.

LE PREMIER PAYSAN.

Laissez-le tranquille.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Pas de violence ; cela nous porterait malheur.

*Ils essaient de retenir le Gros Paysan.*

SEPTIMUS.

Je vous empêcherai de passer jusqu'à ma mort. Car je ne veux pas qu'on dise qu'il y a une tache, une souillure sur la blancheur de lait d'un animal héroïque qui se baigne au son des tambourins au lever du soleil et au lever de la lune, et au lever de la Grande Ourse, et surtout, cela ne sera pas dit, murmuré, ou en aucune façon colporté par vous qui vous tenez ici, pour ainsi dire, entre deux lavages ; car vous fûtes sans doute lavé quand vous êtes né, et, peut-être, serez-vous à nouveau lavé après votre mort.

*Le Gros Paysan l'étend par terre d'un coup de poing.*

LE PREMIER CITADIN.

Vous l'avez tué.

LE GROS PAYSAN.

Peut-être, peut-être pas ; qu'il reste étendu ici. J'ai étranglé une sorcière l'an dernier à la Chandeleur, je veux étrangler une sorcière aujourd'hui. Que m'importent ses pareils ?

LE TROISIÈME CITADIN.

Venez dans le quartier est de la ville. Les fabricants de paniers et de tamis seront sortis alors.

LE QUATRIÈME CITADIN.

C'est une courte marche de là à la porte du Château.

*Ils remontent une des rues transversales, mais reviennent rapidement dans la confusion, effrayés.*

LE PREMIER CITADIN.

Êtes-vous sûr de l'avoir vu ?

LE DEUXIÈME CITADIN.

Qui pourrait le prendre pour quelqu'un d'autre, ce vieillard horrible ?

LE TROISIÈME CITADIN.

Je me tenais près de lui quand le fantôme s'exprima par son intermédiaire il y a sept ans.

LE PREMIER PAYSAN.

Je ne l'ai jamais vu auparavant. Il n'est jamais venu dans mon pays. Je ne sais pas au juste quelle sorte d'homme il est, mais j'ai entendu parler de lui, maintes fois j'ai entendu parler de lui.

LE PREMIER CITADIN.

Ses yeux deviennent vitreux, et c'est la transe qui le saisit, et quand il est en transe, son âme s'échappe et un fantôme prend sa place et parle en lui – un fantôme étrange.

LE TROISIÈME CITADIN.

Je me tenais près de lui la dernière fois. « Donnez-moi de la paille », dit ce vieillard, « mon dos me démange ». Alors tout à coup il se coucha, les yeux grands ouverts et vitreux, et il se mit à braire comme un âne. À ce moment, le Roi mourut et la fille du Roi fut Reine.

LE PREMIER PAYSAN.

On dit que c'est l'âne qui porta le Christ à Jérusalem, et c'est pourquoi il sait qui est son souverain de droit. Il va mendier dans le pays et il n'est personne qui ose lui refuser ce qu'il demande.

LE GROS PAYSAN.

Alors il est certain que personne n'ôtera ma main de la gorge de cette sorcière. Je veux resserrer mon étreinte. Il sera couché sur la paille et il braira et, quand il braira, elle sera morte.

LE PREMIER PAYSAN.

Regardez ! Le voilà qui franchit le sommet de la colline, et il a son regard fou.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Je ne voudrais pour rien au monde l'affronter cette nuit. Venez sur la place du marché, nous aurons moins peur sur une grande place.

LE GROS PAYSAN.

Je n'ai pas peur, mais j'irai avec vous jusqu'à ce que je la tienne à la gorge.

*Ils sortent tous sauf Septimus. Bientôt Septimus s'assoit sur son séant ; sa tête saigne. Il frotte de ses doigts sa tête blessée et regarde le sang sur ses doigts.*

SEPTIMUS.

Quel lieu peu chrétien ! D'abord, je suis, pour ainsi dire, jeté dans la rue, et alors il s'en faut de peu que je sois assassiné ; moi qui

suis ivre et ai donc besoin de protection. Toutes les créatures ont besoin de protection à un moment ou à un autre. Même ma femme était jadis une enfant frêle qui avait besoin de lait, de sourires, d'amour, comme si elle était au milieu d'une inondation, en danger de se noyer, pour ainsi dire.

*Entre un Vieux Mendiant avec de longs cheveux emmêlés et une barbe, vêtu de haillons.*

LE VIEUX MENDIANT.

Je veux de la paille.

SEPTIMUS.

Heureux Tom et Peter du Pélican Pourpre ont tout fait. Ce sont de mauvais poètes populaires, et, jaloux de ma renommée, ils ont excité le peuple. *Il aperçoit le Vieux Mendiant.* Il est un certain remède fabriqué en distillant du camphre, du quinquina, de l'épurgé et de la mandragore, et en mélangeant le tout à douze onces de perles dissoutes et quatre onces d'huile d'or ; et ce remède est infailible pour arrêter l'écoulement du sang. En avez-vous, vieil homme ?

LE VIEUX MENDIANT.

Je veux de la paille.

SEPTIMUS.

Je vois que vous n'en avez pas, mais qu'importe, nous serons amis.

LE VIEUX MENDIANT.

Je veux de la paille pour me coucher.

SEPTIMUS.

Il est sans doute préférable que je saigne à en mourir. Car ainsi, mon ami, je déshonorerai Heureux Tom et Peter du Pélican Pourpre, mais il est nécessaire que je meure quelque part où mes derniers mots puissent être notés. J'ai donc besoin de votre aide. *S'étant levé, il titube maintenant jusqu'au Vieux Mendiant et s'appuie sur lui.*

LE VIEUX MENDIANT.

Ne savez-vous pas qui je suis ; n'avez-vous pas peur ? Quand quelque chose entre en moi, mon dos me démange. Alors il faut que je me couche et que je me roule, puis je brais et la couronne change.

SEPTIMUS.

Ah ! vous êtes inspiré. Alors nous sommes vraiment frères. Venez, je m'appuierai sur votre épaule et nous monterons la colline côte à côte. Je dormirai dans le Château de la Reine.

LE VIEUX MENDIANT.

Vous me donnerez de la paille pour me coucher ?

SEPTIMUS.

Des asphodèles ! À vrai dire, l'asphodèle est une fleur bien trop prisée par les auteurs classiques. Mais si on a une préférence, dis-je, pour l'asphodèle...

*Ils sortent et l'on entend la voix de Septimus parlant au loin à voix basse des asphodèles. Le Premier Vieillard ouvre sa fenêtre et tape avec sa béquille sur la fenêtre opposée. Le Deuxième Vieillard ouvre sa fenêtre.*

LE PREMIER VIEILLARD.

Tout va bien maintenant. Ils sont tous partis. Nous pouvons bavarder.

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Tout le Château est éclairé par l'aube maintenant, et il fera bientôt plus clair dans la rue.

LE PREMIER VIEILLARD.

C'est l'heure où le vieux chien du Cabaretier descend la rue.

LE DEUXIÈME VIEILLARD.

Hier, il avait un os dans la gueule.

## SCÈNE 2

*La Salle du Trône dans le Château. Entre des colonnes se trouvent des portes ajourées, dorées, sauf d'un côté où il y a une grande fenêtre. La lumière du matin descend à l'oblique, par la fenêtre, faisant des ombres sombres parmi les colonnes. À mesure que la scène se poursuit, la lumière, d'abord faible, devient forte et inonde la pièce, et les ombres disparaissent. Par les portes ajourées, on peut voir de longs couloirs et l'un de ces couloirs conduit de toute évidence à l'extérieur. On peut voir la lumière du jour à l'extrémité. Il y a un trône au centre de la pièce, et des marches qui y conduisent. Le Premier Ministre, homme d'un certain âge, à la voix et à l'air impatients, parle à un groupe d'Acteurs, parmi lesquels se trouve Nona, jeune femme jolie, avenante, agréable à regarder qui a peut-être trente-cinq ans ; elle semble jouer le premier rôle.*

LE PREMIER MINISTRE.

On ne se jouera pas de moi. J'ai choisi la pièce moi-même : j'ai choisi « L'Histoire tragique du Déluge de Noé », parce que quand

Noé bat sa femme pour l'obliger à aller dans l'Arche, chacun comprend, chacun est content, chacun reconnaît l'obstination de mule de sa propre épouse, de sa bien-aimée ou de sa sœur. Et maintenant, quand il est de la plus grande importance pour l'État que chacun soit content, la pièce ne peut pas être représentée ! La vedette est perdue, dites-vous, et pour quelque raison incompréhensible, personne ne peut prendre sa place : mais je sais ce que vous voulez tous : vous désapprouvez la pièce que j'ai choisie : vous voulez quelque chose de terne et de poétique, plein de longs discours. Je veux cette pièce-là et pas une autre. La répétition doit commencer tout de suite et la représentation se tenir à midi précis.

NONA.

Nous avons cherché toute la nuit, Monsieur, et nous ne pouvons la trouver nulle part. On l'a entendu dire qu'elle se noierait plutôt que de jouer une femme de plus de trente ans. Étant donné que la femme de Noé est une très vieille femme, nous craignons qu'elle ne se soit noyée réellement.

*Decima, une très jolie femme, sort la tête de dessous le trône où elle est cachée.*

LE PREMIER MINISTRE.

Bêtises ! C'est une conspiration. Votre directeur devrait être là. Il est responsable. Vous pouvez lui dire, quand il viendra, que si la pièce n'est pas représentée, je le jetterai en prison pendant un an et je vous ferai toutes reconduire à la frontière.

NONA.

Oh, Monsieur, il n'y pouvait rien. Elle fait tout ce qui lui plaît.

LE PREMIER MINISTRE.

Tout ce qui lui plaît : je connais son espèce : elle mettrait le monde en morceaux pour contrarier son mari ou son amant. Je la connais : une vessie pleine de pois secs en guise de cervelle, une coquine effrontée et vantarde. Naturellement, il n'y pouvait rien, mais que m'importe ? *Decima rentre la tête.* C'est en prison qu'il va : quelqu'un doit aller en prison. Allez crier son nom à elle partout. Allez ! Que je vous entende le crier. Appelez la coquine. Plus fort, plus fort. *Les Acteurs sortent en criant : « Où es-tu, Decima ? »,* Ô Adam, pourquoi vous êtes-vous endormi dans le jardin ? Vous auriez pu savoir qu'alors que vous étiez couché là sans défense, le Vieil Homme du Ciel vous jouerait un tour.

*La Reine qui est jeune, avec un visage timide d'ascète, entre dans une robe d'apparat qui lui sied mal.*

Ah !

LA REINE.

Je me montrerai au peuple en colère comme vous me l'avez enjoint. Je suis presque certaine d'être prête au martyre. J'ai prié toute la nuit. Oui, je suis presque certaine.

LE PREMIER MINISTRE.

Ah !

LA REINE.

J'ai maintenant atteint l'âge de ma patronne, la très sainte Octema, lorsqu'elle fut martyrisée à Antioche. Vous vous rappellerez que sa licorne fut si ravie au spectacle de son austérité qu'elle caracola excitée. Sur ce, la Sainte tomba de sa selle et fut piétinée par la foule jusqu'à ce que mort s'ensuive. À vrai dire, sans la licorne, la foule l'aurait tuée depuis longtemps.

LE PREMIER MINISTRE.

Non, vous ne serez pas martyrisée. J'ai un plan pour régler cela. J'arrêterai leur colère d'un mot. Qui a fait cette robe ?

LA REINE.

C'était la robe de ma mère. Elle la porta à son couronnement. Je ne voudrais pas en faire faire une neuve. Je ne mérite pas des habits neufs. Je commets toujours des péchés.

LE PREMIER MINISTRE.

Y a-t-il du péché dans un œuf qui n'a jamais éclos, qui n'a jamais été couvé, dans un œuf de craie ?

LA REINE.

Je voudrais pouvoir ressembler en tout à la très sainte Octema.

LE PREMIER MINISTRE.

Quelle robe ! C'est trop tard maintenant. On ne peut rien faire. Elle peut sembler bien à ceux qui sont derrière la foule. Les autres doivent être conquis par le charme, la dignité, la manière royale. Quant à la robe, il faut que je pense à une excuse, une explication. Rappelez-vous qu'ils n'ont jamais vu votre visage, et vous les mettrez de mauvaise humeur si vous penchez la tête, avec cet air ahuri.

LA REINE.

Je voudrais pouvoir retourner à mes prières.

LE PREMIER MINISTRE.

Marchez ! Permettez-moi de voir Votre Majesté marcher. Non, non, non. Soyez plus majestueuse. Ah ! Si vous aviez connu les reines que j'ai connues, elles avaient un style à elles. Des mœurs de dragon, mais un style, un style ! Prenez un regard d'aigle ou de vautour.

LA REINE.

Il y a des cailloux ; si je pouvais aller nu-pieds, ce serait une pénitence bénie. Ce sont surtout les pieds en sang de sainte Octema qui donnèrent du plaisir à la licorne.

LE PREMIER MINISTRE.

Sommeil d'Adam ! Nu-pieds, nu-pieds, avez-vous dit ? *Une pause.* Il n'est plus temps d'enlever vos chaussures et vos bas. Si vous regardiez là par la fenêtre, vous verriez la foule qui devient plus méchante chaque minute. Venez ! *Il donne le bras à la Reine.*

LA REINE.

Vous avez un plan pour mettre un terme à leur colère, afin que je ne sois pas martyrisée ?

LE PREMIER MINISTRE.

Mon plan sera dévoilé face à la foule et là seulement. *Ils sortent. Nona entre avec une bouteille de vin et un homard cuit et les pose au milieu de la scène. Elle met son doigt sur ses lèvres et se tient dans l'embrasure de la porte vers le fond de la scène.*

DECIMA sort prudemment de sa cachette en chantant.

« Il partit », chantait ma mère,

« Lorsque j'ai accouché. »

Et pendant ce temps son aiguille tirait

Le fil d'or et d'argent.

Elle tirait le fil et mordait le fil

Et elle fit une robe d'or,

Elle pleura car elle avait rêvé que

J'étais née pour porter une couronne.

*Elle allonge la main pour saisir le homard quand Nona avance en lui tendant la robe et le masque de la femme de Noé qu'elle porte sur le bras gauche.*

NONA.

Grâce à Dieu, on t'a trouvée ! *Elle se place entre elle et le homard.*

Non, pas avant que tu aies mis cette robe et ce masque. Je t'ai attrapée maintenant, et tu ne vas pas te cacher à nouveau.

DECIMA.

Très bien, quand j'aurai pris mon petit déjeuner.

NONA.

Pas une bouchée avant que tu ne sois habillée, prête pour la répétition.

DECIMA.

Sais-tu quel chant je chantais juste maintenant ?

NONA.

C'est ce chant que tu chantes toujours. Septimus l'a composé.

DECIMA.

C'est le chant d'une folle qui chante, de la fille d'une courtisane. Le seul chant qu'elle connaissait. Son père était un marin ivre qui attendait la marée haute, et pourtant elle croyait que sa mère avait prédit qu'elle épouserait un prince et deviendrait une grande reine. *Elle chante.*

« Quand elle naquit », chantait ma mère,

« J'entendis crier une mouette,

Je vis un éclat d'écume jaune

Qui tomba sur ma cuisse ».

Comment donc pouvait-elle s'empêcher de tresser

L'or de ma chevelure,

Et rêver que je devrais porter

La couronne d'or des soucis ?

Il y a un instant, comme j'étais allongée ici, je pensais que je pourrais jouer le rôle d'une reine, le rôle d'une grande reine ; le seul rôle au monde que je puisse jouer est un rôle de grande reine.

NONA.

Toi, jouer le rôle d'une reine ? Toi qui es née dans un fossé entre deux villes et qui fus enveloppée dans un drap volé sur une haie.

DECIMA.

La Reine ne peut pas jouer du tout, mais moi, je pourrais si bien jouer. Je pourrais m'incliner de tout mon corps jusqu'aux chevilles et je pourrais être raide quand des regards sévères seraient de mise. Oh, je saurais comment mettre tout l'été dans un regard et ensuite tout l'hiver dans ma voix.

NONA.

La basse comédie, c'est ce qui te convient.

DECIMA.

J'ai compris tout cela en un clin d'œil, et alors au moment même où je me dis que je suis née pour trôner ici avec des soldats et des courtisans, tu viens secouer devant moi ce masque et cette robe. Je ne peux pas prendre mon petit déjeuner à moins de jouer une vieille mégère au menton pointu et au long nez qu'un mari infâme bat avec un bâton parce qu'elle ne veut pas monter avec les autres bêtes dans son bateau à bétail. *Elle se précipite sur le homard.*

NONA.

Non, non, pas une goutte, pas une bouchée, avant d'avoir mis cela.

Rappelle-toi que s'il n'y a pas de pièce. Septimus doit aller en prison.

DECIMA.

Lui donnerait-on du pain sec à manger ?

NONA.

Certainement.

DECIMA.

Et de l'eau à boire et rien dans l'eau ?

NONA.

Certainement.

DECIMA.

Et une paille ?

NONA.

Certainement, et avec juste un peu de paille peut-être.

DECIMA.

Et des chaînes en fer qui cliquettent ?

NONA.

Certainement.

DECIMA.

Et ils le garderaient toute une semaine ?

NONA.

Un mois peut-être.

DECIMA.

Et il dirait au geôlier : « Je suis ici à cause de ma femme belle et cruelle, de ma femme, belle et frivole ».

NONA.

Peut-être pas, il serait sobre.

DECIMA.

Mais il le penserait, et à chaque fois qu'il aurait faim, à chaque fois qu'il aurait soif, à chaque fois qu'il sentirait la dureté du sol en pierre, à chaque fois qu'il entendrait les chaînes cliqueter, il le penserait, et à chaque fois qu'il le penserait, je deviendrais plus belle à ses yeux.

NONA.

Non, il te détesterait.

DECIMA.

Tu sais bien mal ce qu'est l'amour de l'homme. Si cette sainte Image de l'église où tu as déposé tous ces cierges à Pâques était agréable et affable, pourquoi es-tu rentrée, la peau arrachée aux deux genoux ?

NONA, *en larmes.*

Je comprends, ô femme cruelle et mauvaise ! Tu ne joueras pas ce rôle du tout, et tout cela pour que Septimus aille en prison, lui, un grand génie qui ne peut pas prendre soin de lui.

*Voyant Nona distraite par ses larmes, Decima se précipite et attrape presque le homard.*

NONA.

Non, non ! Pas une bouchée, pas une goutte. Je casserai la bouteille si tu t'en approches. Il n'y a pas une autre femme au monde qui traiterait un homme ainsi, et tu lui as juré obéissance à l'église, oui, tu l'as fait, tu ne peux le nier. *Decima se précipite à nouveau, mais Nona, qui est encore en larmes, met le homard dans sa poche.* Ne touche pas à la nourriture ; tu n'auras pas une seule bouchée. Je n'ai jamais juré obéissance à un homme dans une église, mais si je l'avais fait, je ne le traiterais pas comme l'âne d'un rétameur – devant Dieu, je ne le ferais pas – j'ai été bien élevée ; ma mère m'a toujours dit que ce n'était pas rien de s'unir à un homme à l'église.

DECIMA.

Tu es amoureuse de mon mari.

NONA.

Parce que je ne veux pas le voir en prison, tu dis que je suis amoureuse de lui. Il n'est qu'une femme sans cœur pour penser qu'on ne puisse plaindre un homme sans en être amoureux – une femme qui n'a jamais plaint qui que ce soit ! Mais je ne veux pas qu'il aille en prison ; si tu ne veux pas jouer ce rôle, je le jouerai moi-même.

DECIMA.

Quand je l'ai épousé, je lui ai fait jurer de ne jamais jouer avec personne d'autre que moi, et tu le sais très bien.

NONA.

Seulement cette fois et dans un rôle dont personne ne peut rien tirer.

DECIMA.

C'est ainsi que cela commence, et tout le temps, vous vous diriez des choses que le public ne pourrait entendre.

NONA.

Septimus rompra son serment, et moi, j'ai appris le rôle. D'un bout à l'autre.

DECIMA.

Septimus ne romprait son serment pour personne au monde.

NONA.

Il y a une personne au monde pour qui il rompra son serment.

DECIMA.

Qu'as-tu en tête maintenant ?

NONA.

Il le rompra pour moi.

DECIMA.

Tu es folle.

NONA.

J'ai peut-être mes secrets.

DECIMA.

Que caches-tu ? T'es-tu assise dans les recoins avec Septimus, lui montrant de la sympathie à cause de la mauvaise femme qu'il a, et tout ce temps, il est resté assis là pour avoir le plaisir de parler de moi ?

NONA.

Tu penses que tu occupes toutes ses pensées parce que tu es une diablesse.

DECIMA.

Parce que je suis une diablesse, j'occupe toutes ses pensées. Tu connais sa chanson. L'homme parle d'abord – *elle chante*.

Ôte ce masque d'or brûlant

Aux yeux d'émeraude,

Et alors la femme répond :

Ô non, mon ami, tu as trop d'audace

À vouloir savoir si un cœur est fou et sage,

Sans pourtant être froid.

NONA.

Toutes ses pensées : c'est un mensonge. Il t'oublie complètement dès que tu es hors de sa vue.

DECIMA.

Alors regarde ce que je porte sous mon corsage. C'est un poème qui me loue, moi et toutes mes beautés l'une après l'autre – mes yeux, mes cheveux, mon teint, mon allure, mon caractère, mon esprit – tout. Et il a beaucoup de strophes. Et en voici un petit qu'il m'a donné hier matin. Je l'avais chassé du lit et il lui fallut coucher tout seul.

NONA.

Tout seul !

DECIMA.

Et comme il couchait seul, incapable de dormir, il l'a composé,

souhaitant être aveugle afin de ne pas être troublé en regardant ma beauté. Écoute ce qu'il dit ! *Elle chante à nouveau.*

Oh, si je pouvais être un vieux mendiant

Sans ami sur cette terre

Qu'un misérable roquet voleur,

Un mendiant, aveugle de naissance ;

Ou n'importe quoi d'autre qu'un homme

Couché seul sur un lit,

Se souvenant de la beauté d'une femme,

Seul et fou.

NONA.

Seul dans son lit vraiment. Je connais ce long poème, celui qui a toutes ces strophes ; je le connais pour mon malheur, bien que je n'en aie pas lu un mot. Quatre vers dans chaque strophe, quatre pieds dans chaque vers, et quatorze strophes – maudit soit-il !

DECIMA *sort un manuscrit de son corsage.*

Oui, quatorze strophes. Elles sont numérotées.

NONA.

Tu en as un autre là : dix strophes, toutes en quatrains et en tercets.

DECIMA *regarde un autre manuscrit.*

Oui, les strophes sont en quatrains et en tercets. Mais comment sais-tu tout cela ? Je les porte sur moi. C'est un secret entre lui et moi, et personne ne peut les voir avant qu'ils aient reposé un long moment sur mon cœur.

NONA.

Ils ont reposé sur ton cœur, mais ils furent composés sur mon épaule. Oui, et le long de mon épine dorsale au petit matin ; tant de pieds par vers et à chaque pied un tapotement des doigts.

DECIMA.

Mon Dieu !

NONA.

Celui qui a quatorze strophes m'a empêché de dormir pendant deux heures, et quand les vers furent finis, il resta couché sur le dos une autre heure en agitant un bras en l'air, pour faire la musique. Je l'aimais assez pour prétendre dormir pendant tout ce temps, et pendant maints autres poèmes aussi : mais quand il composa ce court poème que tu as chanté, il fut si content qu'il murmura les mots : qu'il couchait seul dans son lit, en pensant à toi, et cela me rendit folle. Aussi je lui dis : « Ne suis-je pas belle ? Tourne-toi et regarde ». Oh, je l'ai pris au dépourvu, car même moi, je peux plaire à un homme quand il n'y a qu'une chandelle.

*Elle prend une paire de ciseaux suspendue à son cou, et se met à couper la robe de la femme de Noé. Et maintenant, tu sais pourquoi je peux jouer le rôle malgré toi, sans être chassée. Occupe-toi de Septimus si tu en as envie. Peu m'importe. Je vais tailler cela un peu et le recoudre ; j'ai une aiguille et du fil tout prêts.*

*Le Régisseur arrive en sonnant une cloche. Il est suivi de différents acteurs tous vêtus comme des bêtes différentes.*

LE RÉGISSEUR.

Mets ce masque ; entre dans tes habits. Pourquoi restes-tu là comme en transe ?

NONA.

Decima et moi, nous avons discuté du sujet et nous avons décidé que c'est moi qui dois jouer le rôle.

LE RÉGISSEUR.

Comme il vous plaira. Grâce à Dieu, c'est un rôle que n'importe qui peut jouer. Tout ce qu'il faut faire, c'est d'imiter la voix crierde d'une vieille femme. Nous sommes tous ici maintenant sauf Septimus, et nous ne pouvons pas l'attendre. Je vais lire le rôle de Noé. Il sera ici avant que nous ayons fini, sans doute. Nous allons supposer que le public est de ce côté, et que l'Arche est là-bas, avec une passerelle pour que les bêtes y montent. Vous, les bêtes, vous devez toutes vous rassembler du côté du souffleur. Posez le chapeau et le manteau de Noé jusqu'à ce que Septimus vienne. Comme la première scène est entre Noé et les bêtes, toi, tu peux continuer ta couture.

DECIMA.

Non, il faut d'abord qu'on m'entende. Mon mari a passé ses nuits avec Nona, et c'est pourquoi elle est assise à tailler et coudre avec cet air orgueilleux.

NONA.

Elle l'a rendu malheureux, elle sait tous les moyens de briser le cœur d'un homme ; il est venu vers moi avec ses ennuis ; je lui ai paru un réconfort, et maintenant – pourquoi le nierais-je ? – il est mon amant.

DECIMA.

Je vais lui faire passer son orgueil. J'ai été une peste pour lui. Oh, j'ai été un blaireau, une belette, un hérisson et un putois, et tout cela parce que j'en avais par-dessus la tête de lui. Et, grâce à Dieu !, elle l'a pris et je suis libre. J'ai rejeté un rôle et j'ai rejeté un homme – elle les a ramassés tous les deux.

LE RÉGISSEUR.

Il me semble que cela vous regarde toutes les deux. C'est votre affaire et non la nôtre. Je ne vois pas pourquoi nous devrions différer la répétition.

DECIMA.

Je ne veux pas de répétition encore. Je suis trop heureuse maintenant que je suis libre. Il faut que je trouve quelqu'un pour danser avec moi, un moment. Allez, il nous faut de la musique. *Elle prend un luth qui a été posé parmi quelques accessoires.* Vous ne pouvez pas n'être que griffes et sabots.

LE RÉGISSEUR.

Nous avons seulement une heure et toute la pièce à répéter.

NONA.

Oh ! elle a pris mes ciseaux, elle fait semblant d'être indifférente. Regardez-la. Elle est folle ! Enlevez-les lui ! Retenez sa main ! Elle va me tuer ou se tuer. *Au Régisseur.* Pourquoi n'intervenez-vous pas ? Mon Dieu ! Elle va me tuer.

DECIMA.

Ici, Peter.

*Elle se met à couper des plumes sur la poitrine du Cygne.*

NONA.

Elle fait tout cela pour arrêter la répétition, pour se venger ; et vous restez là sans rien faire.

LE RÉGISSEUR.

Si tu as pris son mari, pourquoi n'as-tu pas gardé la nouvelle pour toi jusqu'à ce que la pièce soit finie ? Elle va les rendre tous fous maintenant, je peux le voir à ses yeux.

DECIMA.

Maintenant que j'ai jeté Septimus dans son giron, je vais choisir un nouvel homme. Toi, Dindon ? ou toi, Tête de Taureau ?

LE RÉGISSEUR.

Il n'y a rien à faire. Tout est de ta faute. Si Septimus ne peut se faire obéir de sa femme, il est certain que je ne le peux pas.

*Il s'assoit impuissant.*

DECIMA.

Danse, Tête de Taureau, danse ; non, non, arrête. Je ne te prendrai pas comme homme, lent sur tes pattes, comme tu es, et lourd de carrure ; cela signifie jalousie, et il y a une sorte de mélancolie dans ta voix. Quelle folie que moi qui trouve que l'amour n'est rien, par sympathie pour cette voix, je m'étende et bâille comme si j'aimais ! Danse, Dindon, danse ; non, arrête. Je ne peux pas te

prendre, car mon homme doit être agile sur ses pieds et avoir l'œil vif. Je ne veux pas de cet œil rond fixé sur moi, maintenant que j'ai envoyé dormir mon esprit. Pourtant peu m'importe qui il est, pourvu que je choisisse et que j'en finisse ! Dansez, dansez tous, et je choisirai le meilleur danseur parmi vous. Vite, vite, mettez-vous à danser.

*Tous dansent autour de Decima.*

DECIMA *chante.*

Est-ce un animal ou un oiseau qui me plaît ?  
La Reine Pasiphaé a choisi un taureau,  
Alors que l'amour d'un cygne  
Fit s'étirer et bâiller la Reine Lédæ,  
Donc tournez, tournoyez, dansez,  
Jusqu'à ce que la Reine Decima ait trouvé ce qu'il lui plaît.

LE CHŒUR.

Donc tournez, tournoyez, dansez,  
Jusqu'à ce que la Reine Decima ait trouvé ce qu'il lui plaît.

DECIMA.

Saute et chevauche, marche à grands pas et parade,  
Choisirai-je un oiseau ou une bête à quatre pattes ?  
Prendrai-je la plume ou la fourrure  
Pour me consoler ?

LE CHŒUR.

Donc tournez, tournoyez, dansez,  
Jusqu'à ce que la Reine Decima ait trouvé ce qu'il lui plaît.

DECIMA.

Personne de tous ceux qui ont trouvé l'amour,  
N'a su se contenter d'un seul oiseau ou d'une seule bête ;  
N'importe quel oiseau ou bête peut reposer  
Sa tête vide sur ma poitrine.

LE CHŒUR.

Donc tournez, tournoyez, dansez,  
Jusqu'à ce que la Reine Decima ait trouvé ce qu'il lui plaît.

LE RÉGISSEUR.

Arrêtez, arrêtez, voici Septimus.

SEPTIMUS, *du sang encore sur le visage, mais un peu plus sobre.*

Rassemblez-vous autour de moi, car j'annonce la fin de l'Ère chrétienne, l'arrivée d'une Nouvelle Dispensation, celle du Nouvel Adam, celle de la Licorne ; mais hélas, elle est chaste, elle hésite, elle hésite.

LE RÉGISSEUR.

Ce n'est pas le moment de faire des tirades pour ta nouvelle pièce.

SEPTIMUS.

Ses enfants à naître ne sont que des images ; nous jouons simplement avec des images.

LE RÉGISSEUR.

Passons à la répétition.

SEPTIMUS.

Non ; préparons-nous à mourir. La populace grimpe sur la colline avec des fourches pour nous transpercer le ventre et de la paille enflammée pour faire brûler le toit.

LE PREMIER ACTEUR, *qui est allé à la fenêtre.*

Mon Dieu, c'est vrai. Il y a une grande foule au bas de la colline.

LE DEUXIÈME ACTEUR.

Mais pourquoi nous attaqueraient-ils ?

SEPTIMUS.

Parce que nous sommes les serviteurs de la Licorne.

LE TROISIÈME ACTEUR, *à la fenêtre.*

Mon Dieu, ils ont des fourches à fumier et des faux emmanchées et ils viennent par ici.

*Un grand nombre d'Acteurs se rassemblent autour de la fenêtre.*

SEPTIMUS, *qui a trouvé la bouteille et boit.*

Certains mourront comme Caton, certains comme Cicéron, certains comme Démosthène, triomphant de la mort en une éloquence vibrante, ou comme Pétrone l'Arbitre en racontant des histoires spirituelles et scandaleuses ; mais je ne parlerai pas, non, je chanterai, comme si la populace n'existait pas. Je raillerai la Licorne pour sa chasteté. Je lui ordonnerai de piétiner l'humanité jusqu'à ce que mort s'ensuive et d'engendrer une nouvelle race. Je mettrai même mes railleries en vers et tout ira bien, très bien, car même s'ils font sauter le plancher avec de la poudre, ils ne sont que la populace.

L'œil bleu et rond, je le raille,

Je maudis la corne d'une blancheur de lait.

Une belle rime, un son qui s'attarde dans l'oreille – luth, flûte, rut, but – mon Dieu, je suis même trop sobre pour trouver une rime ! *Il boit puis prend un luth* – un air pour que mes assassins puissent se souvenir de mes derniers mots et les fredonner à leurs petits-enfants.

*Pendant les quelques répliques suivantes, il s'applique à chercher un air.*

LE PREMIER ACTEUR.

Les acteurs de cette ville sont jaloux. N'avons-nous pas été choisis de préférence à eux tous, parce que nous sommes les acteurs les plus fameux du monde ? Ce sont eux qui ont excité la populace.

LE DEUXIÈME ACTEUR.

C'est de moi qu'ils sont jaloux. Ils savent ce qui est arrivé à Xanadu. À la fin de cette vieille pièce, « La Chute de Troie », Kubla Khan m'a envoyé chercher et a dit qu'il donnerait son royaume pour une telle voix et une telle présence. Je me tenais devant lui, vêtu tel Agamemnon, comme lorsque, dans une grande scène à la fin, j'avais reproché à Hélène tout le malheur qu'elle avait engendré.

LE PREMIER ACTEUR.

Mon Dieu, écoutez-le ! N'est-ce pas toujours le comédien qui attire la foule ? Est-ce que je rêve ou n'est-ce pas moi qui fus rappelé six fois devant le rideau ? Réponds-moi.

LE DEUXIÈME ACTEUR.

Et si tu avais été rappelé six douzaines de fois ? Les acteurs de cette ville ne sont pas jaloux à cause des applaudissements de la foule. Ils en reçoivent aussi. La pensée insupportable, la pensée qui déchire leur cœur, la pensée qui met le meurtre dans leur esprit, c'est que moi seul, seul de tous les acteurs du monde, j'ai regardé en égal Kubla Khan dans les yeux.

LE RÉGISSEUR.

Arrêtez de vous quereller et écoutez ce qui se passe là-bas, dehors. Il y a un homme qui fait un discours et la colère grandit dans la foule ; lequel d'entre vous est l'objet de leur jalousie, je n'en sais rien, mais ils viennent tous par ici et peut-être brûleront-ils la maison comme s'il s'agissait de Troie, et si vous faites ce que je vous dis, vous vous en sortirez.

LE PREMIER ACTEUR.

Devons-nous partir, habillés ainsi ?

LE DEUXIÈME ACTEUR.

Nous n'avons pas le temps de nous changer, et de plus, si la colline était entourée, nous pourrions nous rassembler dans une crevasse des rochers où l'on ne nous verra que de loin. Ils supposeront que nous sommes un troupeau de bétail ou une volée d'oiseaux.

*Tous sortent sauf Septimus, Decima et Nona. Nona fait un ballot du chapeau de Noé, de son manteau et d'autres accessoires. Decima observe Septimus.*

SEPTIMUS, *pendant que les Acteurs sortent.*

Me laisser mourir seul ? Je ne vous blâme pas. Il y a du courage dans le vin rouge, dans le vin blanc, dans la bière, même la bière maigre vendue par un garçon aux yeux châssieux dans une taverne en faillite, mais il n'y en a pas dans le cœur humain. Quand ma maîtresse la Licorne se baigne à la lumière de la Grande Ourse, et au son des tambourins, même l'eau douce de la rivière l'enivre ; mais elle est froide, elle est froide, hélas ! elle est froide.

NONA.

Je vais empiler tout cela sur ton dos. Je porterai le reste moi-même et ainsi nous sauverons tout.

*Elle commence à attacher un grand ballot d'accessoires sur le dos de Septimus.*

SEPTIMUS.

Tu as raison. J'accepte le reproche. Il est nécessaire que nous qui sommes les derniers artistes – tous les autres sont passés du côté de la populace – nous sauvions les images et les outils de notre art. Nous devons mettre en sûreté le manteau de Noé, le haut chapeau de Noé et le masque de la sœur de Noé. Elle se noya parce qu'elle pensait que son frère disait des mensonges ; certainement nous devons sauver ses joues vermeilles et ses lèvres vermeilles, ces méchantes lèvres noyées.

NONA.

Grâce à Dieu, tu peux encore tenir droit sur tes jambes.

SEPTIMUS.

Attache tout sur mon dos et je te dirai le grand secret que je découvris à la deuxième gorgée de la bouteille. L'homme n'est rien jusqu'à ce qu'il soit uni à une image. Or la Licorne est à la fois image et bête ; c'est pourquoi elle seule peut représenter le nouvel Adam. Quand nous aurons tout mis en sécurité, nous irons sur les hauts-plateaux d'Afrique chercher l'écurie où la Licorne est logée et chanter un chant nuptial. J'affronterai le terrible œil bleu.

NONA.

Là, maintenant, j'ai tout attaché.

*Elle se met à faire un autre ballot pour elle-même, mais oublie le masque de la sœur de Noé. Il gît près du trône.*

SEPTIMUS.

Tu feras de la musique ionienne – de la musique tournée vers l'Asie voluptueuse – le mode dorien ne ferait que la confirmer dans sa chasteté. Une note pourrait avoir raison de nous, et surtout

nous devons prendre soin de ne pas parler de Delphes. L'oracle est chaste.

NONA.

Allons, partons.

SEPTIMUS.

Si nous ne pouvons pas la combler de désir, elle méritera la mort. Même les licornes peuvent être tuées. Ce qu'elles craignent le plus au monde est un coup donné avec un couteau trempé dans le sang d'un serpent qui est mort en contemplant une émeraude.

*Nona et Septimus sont sur le point de sortir, Nona précédant Septimus.*

DECIMA.

Arrière, pas un pas en avant.

SEPTIMUS.

Belle comme la Licorne, mais féroce.

DECIMA.

J'ai fermé les portes à clef pour que nous puissions avoir une conversation.

*De peur, Nona laisse tomber le chapeau de Noé.*

SEPTIMUS.

C'est bien, très bien. Tu voudrais parler avec moi car aujourd'hui, je suis extraordinairement sage.

DECIMA.

Je n'ouvrirai pas la porte tant que tu n'auras pas promis de la chasser de la compagnie.

NONA.

Ne l'écoute pas ; prends-lui la clef.

SEPTIMUS.

Si je n'étais pas son mari, je lui prendrais la clef, mais parce que je suis son mari, elle est terrible. La Licorne est terrible quand elle aime.

NONA.

Tu as peur.

SEPTIMUS.

Ne pourrais-tu pas la lui prendre toi-même ? Elle ne t'aime pas, donc elle ne sera pas terrible.

NONA.

Si tu es tant soit peu un homme, tu la lui prendras.

SEPTIMUS.

Je suis plus qu'un homme, je suis extraordinairement sage. Je prendrai la clef.

DECIMA.

Si tu t'approches d'un pas, je jetterai la clef par le treillis de la porte.

NONA *le tire en arrière.*

Ne t'approche pas d'elle ; si elle la jette par la porte, nous ne pourrons pas nous échapper. La foule nous trouvera et nous tuera.

DECIMA.

J'ouvrirai cette porte quand tu auras juré de la chasser de la compagnie, de ne jamais lui parler ou de la regarder à nouveau, un terrible serment.

SEPTIMUS.

Tu es jalouse ; c'est très mal d'être jalouse. Un homme ordinaire serait perdu ; même moi, je ne suis pas encore assez sage. *Il boit à nouveau.* Maintenant tout est clair.

DECIMA.

Tu m'as été infidèle.

SEPTIMUS.

Je suis infidèle seulement quand je suis sobre. Ne te fie jamais à un homme sobre. Dans le monde entier, ils sont infidèles. Ne te fie jamais à un homme qui ne s'est pas baigné à la lumière de la Grande Ourse. Du fond du cœur, je te mets en garde contre tous les hommes sobres. Je suis extraordinairement sage.

NONA.

Promets, si c'est seulement un serment qu'elle veut. Jure tout ce qu'elle te demande. Si tu tardes, nous serons tous assassinés.

SEPTIMUS.

Je vois ce que tu veux dire. Tu voudrais m'expliquer qu'un serment peut être rompu, plus particulièrement un serment sous la contrainte, mais non, je te dis non, je te dis : sûrement pas. Suis-je un gredin d'homme sobre, un homme comme celui contre lequel je t'ai prévenu ? Vais-je me parjurer devant les yeux mêmes de Delphes, pour ainsi dire, devant les yeux mêmes de cet oracle froid et rocailleux ? Ce que je promets, je le tiens ; donc, ma petite chérie, je ne promettrai rien du tout.

DECIMA.

Alors nous attendrons ici. Ils entreront par cette porte, ils porteront des fourches à fumier et de la paille enflammée. Ils mettront la paille dans le toit et nous serons brûlés.

SEPTIMUS.

Je mourrai en me raillant de cette bête. L'ère chrétienne est arrivée

à son terme, mais à cause des machinations de Delphes, elle ne représentera pas le nouvel Adam.

DECIMA.

Je serai vengée. Elle m'a fait mourir de faim, mais je vais la faire tuer.

NONA *s'est glissée derrière Decima et lui a arraché la clef.*

Je l'ai, je l'ai !

*Decima essaie de reprendre la clef, mais Septimus la retient.*

SEPTIMUS.

Parce que je ne suis pas un parjure, je suis fort : une violente créature virginale, c'est ce qui est indiqué dans « Le Grand Bestiaire de Paris ».

DECIMA.

Partez alors, je vais rester ici et mourir.

NONA.

Partons. Il y a une demi-heure, elle s'offrait à tous les hommes de la compagnie.

DECIMA.

Si tu voulais m'être fidèle, Septimus, je ne laisserais pas un seul d'entre eux me toucher.

SEPTIMUS.

Frivole, mais belle.

NONA.

C'est une mauvaise femme.

*Nona sort en courant.*

SEPTIMUS.

Une belle femme, mauvaise et frivole. Je vais te suivre mais je suivrai lentement. Je vais prendre avec moi ce noble chapeau. *Il ramasse avec difficulté le chapeau de Noé.* Non, il peut rester ici, qu'ai-je à faire de ces méchantes lèvres noyées — de ces belles lèvres frivoles noyées ? Je ne veux rien à voir avec cela, mais je veux sauver le noble et haut chapeau de Noé. Je le porterai ainsi dignement. J'irai lentement pour qu'ils voient que je n'ai pas peur. *Il chante.*

L'œil bleu et rond, je le raille,

Je maudis la corne d'une blancheur de lait.

Mais pas un mot de Delphes. Je suis extraordinairement sage.

*Il s'en va.*

DECIMA.

Trahie, trahie, et pour une rien du tout. Pour une femme qu'un homme peut secouer et tordre comme du suif. Une femme qui,

jusqu'à maintenant, n'a jamais regardé plus haut qu'un souffleur ou un machiniste. *Entre le Vieux Mendiant.* Es-tu venu pour me tuer, vieil homme ?

LE VIEUX MENDIANT.

Je cherche de la paille. Je dois bientôt me coucher et me rouler, et où vais-je trouver de la paille pour me rouler ? J'ai fait un tour dans la cuisine ; « va-t'en », m'ont-ils dit. Ils ont fait le signe de croix comme si c'était un diable qui me pousse à me rouler.

DECIMA.

Quand la populace viendra-t-elle me tuer ?

LE VIEUX MENDIANT.

Vous tuer ? Ce n'est pas vous qu'on va tuer. C'est la démangeaison dans mon dos qui les attire ici, car quand je brais comme un âne, la couronne change.

DECIMA.

La couronne ? Ainsi c'est la Reine qu'ils vont tuer.

LE VIEUX MENDIANT.

Mais, ma chère, elle ne peut pas mourir avant que je me roule et braie, et je vais te dire tout bas ce qui se roule. C'est l'âne qui porta le Christ jusqu'à Jérusalem, et c'est pourquoi il est si fier ; et c'est pourquoi il connaît l'heure où il doit y avoir un nouveau Roi ou une nouvelle Reine.

DECIMA.

Es-tu las du monde, vieil homme ?

LE VIEUX MENDIANT.

Oui, oui, car, quand je me roule et brais, je suis endormi. J'ignore tout ce qui se passe et c'est un grand dommage. Je ne me souviens de rien que de la démangeaison dans mon dos. Mais je dois m'arrêter de parler pour trouver de la paille.

DECIMA *ramasse les ciseaux.*

Vieil homme, je vais m'enfoncer cela dans le cœur.

LE VIEUX MENDIANT.

Non, non ; ne faites pas cela. Vous ne savez pas ce qui vous attend quand vous serez morte, dans quel gosier on vous mettra à chanter ou braire. Vous avez le regard de ceux qui prédisent. Qui sait ? Peut-être vous mettra-t-on à prédire la mort des rois ; et gardez à l'esprit que je ne veux aucun rival, je ne pourrais pas supporter un rival.

DECIMA.

J'ai été trahie par un homme, on s'est moqué de moi. Ceux qui

sont morts, vieil homme, font-ils l'amour et trouvent-ils de bons amants ?

LE VIEUX MENDIANT.

Je veux vous dire tout bas un autre secret. Les gens parlent, mais je n'ai jamais connu quoi que ce soit qui revienne de là-bas, sauf un vieil âne. Peut-être n'y a-t-il rien. Qui sait s'il a toute la place pour lui ? Mais voilà que mon dos commence à me démanger et je n'ai pas encore trouvé de paille.

*Il sort. Decima appuie les ciseaux sur le bras du trône et est sur le point de se jeter dessus quand la Reine entre.*

LA REINE *l'arrête.*

Non, non, ce serait un grand péché.

DECIMA.

Votre Majesté !

LA REINE.

Je pensais que j'aimerais mourir martyr, mais ce serait différent, ce serait mourir pour la gloire de Dieu. La très sainte Octema fut une martyre.

DECIMA.

Je suis très malheureuse.

LA REINE.

Moi aussi, je suis très malheureuse. Quand j'ai vu la grande foule en colère et que j'ai su qu'elle voulait me tuer, même si j'avais voulu être martyr, j'ai eu peur et je me suis enfuie.

DECIMA.

Je ne me serais pas enfuie. Oh, non ; mais c'est dur d'enfoncer une lame dans sa propre chair.

LA REINE.

Dans un moment, ils seront ici et frapperont à la porte ; comment leur échapperai-je ?

DECIMA.

S'ils pouvaient me prendre pour vous, vous leur échapperiez.

LA REINE.

Je ne pourrais laisser une autre mourir à ma place. Ce serait très mal.

DECIMA.

Oh, Votre Majesté, je mourrai quoi que vous fassiez, et si seulement je pouvais porter ce brocart d'or et ces pantoufles d'or un instant, ce ne serait pas aussi difficile de mourir.

LA REINE.

On dit que ceux qui meurent pour sauver un souverain légitime montrent beaucoup de vertu.

DECIMA.

Vite ! la robe.

LA REINE.

Si vous causiez votre propre mort, votre âme serait perdue, maintenant vous êtes assurée du Ciel.

DECIMA.

Vite, je les entends venir.

*Decima met la robe d'apparat de la Reine et ses pantoufles. Sous sa robe d'apparat, la Reine porte une sorte de robe de nonne. La tirade suivante est prononcée par la Reine alors qu'elle aide Decima à attacher la robe et les pantoufles.*

LA REINE.

Était-ce l'amour ? *Decima acquiesce de la tête.* Oh, c'est un grand péché. Je n'ai jamais connu l'amour. De toutes les choses, c'est ce que j'ai le plus redouté. Sainte Octema s'enferma dans une tour sur une montagne parce qu'elle était aimée d'un beau prince. Je craignais que l'amour ne m'apparaisse et s'empare de moi subitement. Je ne suis pas naturellement bonne, et on dit que les gens font n'importe quoi par amour, tant il est doux. Même sainte Octema en avait peur. Mais vous échapperez à tout cela et monterez vers Dieu comme une vierge pure. *Le changement est maintenant complet.* Au revoir, je sais comment me glisser dehors. Il y a un couvent qui m'accueillera. Ce n'est pas une tour, c'est seulement un couvent, mais depuis longtemps je veux y aller pour perdre mon nom et disparaître. Asseyez-vous sur le trône et détournez le visage. Si vous ne détournez pas le visage, vous aurez peur. *La Reine sort. Decima est assise sur le trône. Une grande foule se rassemble à l'extérieur des portes. Entre un Évêque.*

L'ÉVÊQUE.

Votre peuple loyal, Votre Majesté, vous rend hommage. Je m'incline devant vous en son nom. Votre volonté royale s'est exprimée par la bouche du Premier Ministre et l'a rempli de gratitude. Tous les malentendus sont dissipés, tout a été réglé par votre condescendance à accorder votre royale main au Premier Ministre. *À la foule.* Sa Majesté, qui jusqu'à maintenant s'est enfermée loin du regard des hommes pour prier en toute quiétude pour ce royaume, se montrera désormais à son peuple. *À l'Actrice Reine.* Une Reine aussi belle n'aura jamais à redouter la désobéissance de son peuple. *La foule crie : « Jamais ».*

LE PREMIER MINISTRE *entre précipitamment.*

Je vais tout vous expliquer, Votre Majesté, il n'y avait rien d'autre

à faire, cet Évêque a été appelé pour nous unir, *il regarde la Reine* ; mais, sommeil d'Adam, elle... qui est-elle ?

DECIMA.

Votre émotion est trop intense pour s'exprimer. N'essayez pas de parler.

LE PREMIER MINISTRE.

Elle, elle... !

DECIMA *se lève*.

Je suis la Reine. Je sais ce que c'est que d'être Reine. Si je devais vous dire que j'ai un ennemi, vous le tueriez, vous le mettriez en pièces, n'est-ce pas ? *Des cris* : « Nous le tuerions », « Nous le mettrions en pièces », *etc.* Mais je ne vous demande pas de tuer quelqu'un ; je vous demande d'obéir à mon mari quand je l'aurai élevé au trône. Il n'est pas de sang royal, mais je choisis de l'élever au trône. C'est ma volonté. Montrez-moi que vous lui obéirez aussi longtemps que je vous demanderai de lui obéir.

*De grandes acclamations. Septimus qui s'est tenu dans la foule, avance et prend le Premier Ministre par la manche. Différentes personnes baisent la main de la Reine supposée.*

SEPTIMUS.

Monseigneur, ce n'est pas la Reine : c'est ma mauvaise femme.

*Decima les regarde.*

LE PREMIER MINISTRE.

Avez-vous vu ça ? Avez-vous vu le diable dans son regard ? Ils sont fous de son joli visage, et elle le sait. Ils ne croiraient pas un seul de mes mots ; il n'y a rien à faire jusqu'à ce qu'ils se calment.

DECIMA.

Tous ceux qui sont ici sont-ils mes fidèles serviteurs ?

L'ÉVÊQUE.

Tous, Votre Majesté.

DECIMA.

Tous ?

LE PREMIER MINISTRE *s'incline bien bas*.

Tous, Votre Majesté.

DECIMA *chante*.

Elle tirait le fil et mordait le fil

Et elle fit une robe d'or.

Donnez-moi cette assiette. Tout en mangeant, je vais examiner mon nouvel époux.

*On lui tend l'assiette et la bouteille de vin. On entend braire un âne et on traîne sur scène le Vieux Mendiant.*

L'ÉVÊQUE.

Enfin nous avons découvert cet imposteur. Il a été accepté par toute la nation comme la Voix de Dieu. Comme si la couronne ne pouvait pas être solidement posée sur une tête sans son aide. Il est clair qu'il s'était ligué avec les conspirateurs, et croyait que Votre Majesté avait été tuée. Il continue encore. Regardez ses yeux vitreux. Mais ses airs de fou ne l'aideront pas maintenant.

LE PREMIER MINISTRE.

Emmenez-le en prison, nous le pendrons demain matin. *Il secoue Septimus.* Comprenez-vous qu'il y a eu un miracle, que Dieu ou le Démon a parlé, et que la couronne est sur sa tête à elle pour de bon, que le destin a brait par les lèvres de cet homme ? *Fort.* Nous le pendrons demain matin.

SEPTIMUS.

C'est ma femme.

LE PREMIER MINISTRE.

La couronne a changé et on n'y peut rien. Sommeil d'Adam, je dois avoir cette femme pour épouse. L'Oracle en a décidé.

SEPTIMUS.

C'est ma femme, c'est ma femme mauvaise et frivole.

LE PREMIER MINISTRE.

Saisissez cet homme. Il a murmuré des calomnies contre Sa Majesté. Jetez-le par-delà les frontières du royaume, et ses acteurs après lui.

DECIMA.

Il ne doit pas revenir sous peine de mort. Il m'a fait tort et je ne veux jamais revoir son visage.

LE PREMIER MINISTRE.

Qu'il s'en aille !

DECIMA.

Ma bonne réputation m'est plus chère que la vie, mais je veux voir les Acteurs avant leur départ.

LE PREMIER MINISTRE.

Sommeil d'Adam ! Qu'a-t-elle dans la tête ? Allez chercher les Acteurs.

DECIMA ramasse le masque de la sœur de Noé.

Mes loyaux sujets doivent me pardonner si je cache mon visage ; il n'est pas encore habitué à la lumière du jour, c'est un visage modeste. Je serai bien plus heureuse si Sa Sainteté m'aidait à attacher le masque.

LE PREMIER MINISTRE.

Voici les Acteurs.

*Entrent les Acteurs qui s'inclinent tous devant la nouvelle Reine.*

DECIMA.

Ils avaient une pièce à jouer, mais je les ferai danser à la place, et ensuite il faudra les récompenser généreusement.

LE PREMIER MINISTRE.

Il en sera fait selon votre bon vouloir.

DECIMA.

Vous êtes bannis et vous ne devez pas revenir sous peine de mort, et pourtant pas un d'entre vous ne sera plus pauvre parce qu'il est banni. J'en fais la promesse. Mais vous avez perdu une chose que je ne rendrai pas. Une actrice vous a quittés. Ne la pleurez pas. C'était une femme cruelle, têtue, mauvaise ; elle cherche la destruction quelque part et avec un homme dont elle ne sait rien ; à une telle femme, me dit-on, ce masque conviendrait, ce visage stupide et souriant ! Allez, dansez.

*Ils dansent, et de temps en temps elle crie : « Au revoir, au revoir » ou « Adieu ». Et elle leur jette de l'argent.*

# Ce que rêvent les os

*1919*

PERSONNAGES

TROIS MUSICIENS, *le visage fardé ressemblant à un masque*

UN JEUNE HOMME

UN INCONNU, *portant un masque*

UNE JEUNE FILLE, *portant un masque*

*Année : 1916.*

*La scène est n'importe quel endroit nu dans une pièce près d'un mur. Un écran, avec un motif de montagne et de ciel, peut se tenir contre le mur ou bien un rideau avec un motif semblable y être suspendu, mais le motif doit seulement symboliser ou suggérer. Un Musicien entre, puis deux autres ; le premier reste debout et chante, comme dans les pièces précédentes, tandis que les autres prennent place. Alors tous trois s'assoient contre le mur près de leurs instruments qui sont déjà là – un tambour, une cithare et une flûte. Ou encore ils déplient une étoffe comme dans « À la Source de l'Épervier », tandis qu'on apporte les instruments. Chant pendant qu'on plie et qu'on déplie l'étoffe.*

LE PREMIER MUSICIEN *chante ou les trois Musiciens ensemble.*

Pourquoi mon cœur bat-il ainsi ?

Une ombre n'est-elle pas passée ?

Elle est passée il n'y a qu'un instant.

Qui a pu fouler l'herbe ?

Quel coquin erre dans la nuit ?

Les écrivains anciens n'ont-ils pas dit

Que des rêves vertigineux peuvent jaillir

Des os secs des morts ?

Et maintes nuits il semble

Que toute la vallée s'emplit

De ces rêves fantastiques.

Ils submergent les collines,

Tant une ombre est passionnée,

Comme le vin qui emplit à ras bord

Une coupe de jade gris-vert,

Ou peut-être une coupe d'agate.

*Les trois Musiciens sont maintenant assis près du tambour, de la flûte et de la cithare au fond de la scène. Le Premier Musicien parle.*

C'est l'heure avant l'aube et la lune est voilée ;

Le petit village de l'Abbaye est voilé ;

L'étroit petit chemin battu qui va

De la route blanche jusqu'à l'Abbaye de Corcomroe

Est voilé ; et, les collines alentour

Ressemblent à un cercle d'agate ou de jade.

Quelque part parmi les grands rochers sur l'herbe rare

Les oiseaux chantent, ils chantent leur solitude.

Même la lumière du soleil peut être solitaire ici,  
Même le midi brûlant est solitaire. J'entends un bruit de pas :  
Un jeune homme avec une lanterne vient par ici  
On dirait un pêcheur d'Aran, car il porte  
La veste de flanelle et les souliers en peau de vache,  
Il trébuche de fatigue, et en trébuchant, il prie.  
*Un Jeune Homme entre, priant en irlandais.*  
Une fois encore les oiseaux chantent leur solitude.  
Mais voici qu'ils tournoient au-dessus de notre tête ; et maintenant  
Ils se sont posés sur la pierre grise au nord-est.  
*Un Inconnu et une Jeune Fille entrent, dans des costumes d'autre-fois. Ils portent des masques héroïques.*

LE JEUNE HOMME lève sa lanterne.

Qui est là ? Je ne peux pas voir à quoi vous ressemblez.  
Venez à la lumière.

L'INCONNU.

Mais qu'avez-vous à craindre ?

LE JEUNE HOMME.

Et pourquoi êtes-vous venu furtivement à travers les ténèbres ?

*La Jeune Fille souffle la lanterne.*

Le vent a soufflé ma lanterne. Où êtes-vous ?

J'ai vu deux têtes se découper sur le ciel

Puis plus rien ; mais vous avez raison,

Je ne devrais pas avoir peur dans le comté de Clare ;

Qu'il en soit ainsi ou non, je n'ai pas le choix,

Je dois m'en remettre à vous,

Maintenant que ma chandelle est éteinte.

L'INCONNU.

Vous avez combattu à Dublin ?

LE JEUNE HOMME.

J'étais à la Grand-Poste et si je suis pris

On me mettra contre un mur et on me fusillera.

L'INCONNU.

Connaissez-vous un refuge : avez-vous un plan

Ou un ami qui viendra à votre rencontre ?

LE JEUNE HOMME.

Je dois m'étendre

À l'aube sur la montagne et guetter

Jusqu'à ce qu'un coracle d'Aran aborde

À Muckanish ou au rivage rocheux

Au-dessous de Finvara, mais je me casserais le cou  
Si j'avais seul là-bas en trébuchant dans le noir.

L'INCONNU.

Nous connaissons les sentiers que foulent les moutons  
Et toutes les cachettes des collines,  
Et nous savons qu'il y avait jadis de meilleures cachettes.

LE JEUNE HOMME.

Vous devriez dire qu'elles étaient meilleures avant que ces bri-  
[gands d'Anglais

Ne coupent les arbres ou ne les brûlent  
De crainte que leurs propriétaires n'y trouvent un abri.  
Quel est ce bruit ?

L'INCONNU.

Un vieux cheval égaré.  
Il a erré sur la route toute la nuit.

LE JEUNE HOMME.

J'ai cru que c'était un homme à cheval. La police  
Est sur les routes. Lors du Soulèvement récent  
Je pense qu'il n'y en avait pas un de nous qui ne détestât  
Tirer sur des soldats qui ne faisaient que leur devoir  
Et n'étaient pas de notre race, mais quand un homme,  
Né en Irlande, de souche irlandaise,  
Prend parti contre nous...

L'INCONNU.

Je vous mettrai en sûreté,  
Aucun être vivant ne posera ses yeux sur vous ;  
Je ne répons pas des morts.

LE JEUNE HOMME.

Les morts ?

L'INCONNU.

Certains jours, la rocaille où vous devez vous étendre  
A été hantée.  
Dans l'heure qui précède le point du jour.

LE JEUNE HOMME.

Mais je ne suis pas né à minuit.

L'INCONNU.

Bien des hommes nés en pleine lumière du jour  
Peuvent les voir clairement ; ils passeront près d'eux sur la grand-  
[route

Ou à la ville, dans la foule, sur la place du marché,  
Sans jamais savoir qu'ils ont trépassé.

LE JEUNE HOMME.

Ma grand-mère

Prétendait qu'ils faisaient pénitence partout ;

Que certains vivaient à nouveau leur vie d'autrefois.

L'INCONNU.

Dans un rêve ;

Certains pour un vieux repentir doivent rester pendus, embrochés

Au sommet des grands arbres qui se balancent ;

D'autres sont consumés dans le feu, d'autres flétris

Par la grêle et le grésil du Nord hivernal,

Et d'autres vivent à nouveau leur vie ancienne.

LE JEUNE HOMME.

Eh bien, que dans leurs rêves ils prennent la forme qu'il leur plaît

Et qu'ils emplissent les montagnes désolées du tumulte invisible

De leur conscience fantastique. Je ne les crains pas ;

Ils ne peuvent pas m'emprisonner ou me fusiller ;

Et voyant que leur sang est retourné aux champs

Qui sont devenus rouges d'avoir bu du sang comme le mien.

Ils ne trahiraient pas même s'ils le pouvaient.

L'INCONNU.

Ce sentier

Conduit à l'Abbaye en ruines de Corcomroe ;

L'Abbaye passée, nous sommes bientôt dans la rocaille

Et nous serons à la crête avant que les coqs

D'Aughanish ou de Bailevelehan

Ou d'Aughtmana le gris ne battent des ailes et ne chantent.

*Ils font une fois le tour de la scène.*

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

Ils ont dépassé le puits peu profond et la pierre plate

Souillée par le bétail qui boit, le chemin étroit

Où des pleureurs pendant cinq siècles ont porté

Nobles ou paysans à leur sépulture ;

Un hibou crie au-dessus de leur tête.

*Il chante.*

Pourquoi le cœur prendrait-il peur ?

Qu'est-ce qui le fait battre ainsi ?

La douceur amère de la nuit

En a fait une chose solitaire.

Oiseau rouge de mars, mets-toi à chanter !

Rengorge-toi et bats des ailes,

Coq rouge, chante !

*Ils font une fois le tour de la scène. Le Premier Musicien parle.*  
Et maintenant ils sont montés dans le champ aux longues herbes,  
Ils sont passés près des épineux loqueteux et de la brèche  
Dans la vieille haie ; et le hibou niché dans la tombe  
À ras de terre bat vaguement de l'aile.

*Il chante.*

Ma tête est dans un nuage ;  
Je laisserais le monde entier aller son cours ;  
Mon cœur scélérat est fier  
De se souvenir et de se souvenir encore.  
Oiseau rouge de mars, mets-toi à chanter !  
Rengorge-toi et bats des ailes,  
Coq rouge, et chante !

*Ils font le tour de la scène une fois. Le Premier Musicien parle.*

Ils sont dans la rocaille au-dessus du frêne,  
Au-dessus de la bruyère, des ronces et de l'herbe rare ;  
Caché dans l'ombre bien en-dessous  
L'oiseau à tête de chat crie ;

*Il chante.*

Les os qui rêvent crient  
Car les vents de la nuit soufflent  
Et le ciel est une tache nuageuse.  
La calamité peut s'en donner à cœur joie.  
L'oiseau rouge de mars se met à chanter !  
Rengorge-toi et bats des ailes,  
Coq rouge, et chante !

L'INCONNU.

Nous sommes presque au sommet et pouvons nous reposer.  
La route là est une ombre pâle ; et là  
L'Abbaye s'étend parmi ses tombes brisées.  
Au temps ancien on aurait entendu une cloche  
Appeler les moines à la prière avant que le jour ne perçât ;  
Et quand le jour avait percé sur la crête,  
Le chant de ses coqs.

LE JEUNE HOMME.

N'y a-t-il aucune maison  
Fameuse pour sa sainteté ou sa beauté architecturale  
Dans le Clare, le Kerry ou dans tout le vaste Connacht,  
Que l'ennemi n'ait ruinée ?

L'INCONNU.

Près de l'autel

Brisé par le vent et le gel et usé par le temps  
Donough O'Brien <sup>1</sup> a une tombe, un nom en latin.  
Il portait de beaux habits et connaissait les secrets des femmes,  
Mais il se révolta contre le Roi de Thomond  
Et mourut dans sa jeunesse.

LE JEUNE HOMME.

Et pourquoi s'est-il révolté ?  
Le Roi de Thomond était son maître de droit.  
Ce furent des hommes comme Donough qui affaiblirent l'Irlande ;  
Maudite soit toute cette troupe, et quand je mourrai  
Je laisserai mon corps, si j'en ai le choix,  
Loin de sa touffe de lierre et de son hibou.  
Si votre récit est vrai, ceux qui font pénitence  
Au sommet de la montagne où je dois me cacher,  
Viennent-ils du cimetière de l'Abbaye ?

LA JEUNE FILLE.

Ils n'ont pas cette chance-là,  
Ils sont plus solitaires ; ceux qui sont enterrés ici  
Ont guerroyé dans l'ardeur de leur sang ; s'ils furent rebelles,  
C'est une impulsion momentanée qui les fit tels,  
Ou le commandement de quelque petit roi  
Qui détestait Thomond. N'étant que des pécheurs ordinaires,  
Et non ceux qui ont fait venir les étrangers d'au-delà des mers,  
Eux et leurs ennemis du parti de Thomond  
Se mêlent en une brève bataille de rêve au-dessus de leurs os :  
Ou forment une seule bande : ou flânent en bonne intelligence :  
Ou dans la précipitation de la ronde céleste  
Oublient leur nom terrestre. Les autres sont seuls,  
Car ils sont maudits.

LE JEUNE HOMME.

Mais si ce qui semble est vrai  
Et qu'il y en a plus de l'autre côté de la mort  
Que de ce côté-ci, maints fantômes  
Doivent les rencontrer face à face et en répandre la nouvelle  
Même sur cette colline grise et désolée.

1. Donough O'Brien faisait partie d'un groupe de nobles qui, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, incita les Ecossais à envahir Thomond, ancien royaume irlandais, issu de la division de Munster. Ils furent vaincus. Donough O'Brien fut tué en 1317 près de l'Abbaye de Corcomroe au nord du comté de Clare.

LA JEUNE FILLE.

Jusqu'à cette heure aucun fantôme ou aucun être vivant  
N'a parlé, bien que sept siècles se soient écoulés  
Depuis que, lassés de la vie et du regard des hommes,  
Ils ont jeté leurs os en quelque lieu oublié,  
Car ils sont maudits.

LE JEUNE HOMME.

J'ai ouï dire qu'il y a des âmes  
Qui, ayant péché d'une façon monstrueuse,  
Prennent, après leur mort, une apparence monstrueuse  
Pour rendre fous les vivants s'ils les rencontrent face à face,  
Et terrifier les morts.

LA JEUNE FILLE.

Mais ceux-là  
Étaient avenants même au milieu de leur vie  
Et maintenant qu'ils sont morts, ils ont l'apparence  
De leur première jeunesse, car ce fut dans cette jeunesse  
Que commença leur péché.

LE JEUNE HOMME.

J'ai entendu parler de fantômes courroucés  
Qui errent dans une solitude voulue.

LA JEUNE FILLE.

Ceux-ci n'ont d'autre pensée que l'amour ; ni d'autre joie –  
À l'instant où leur pénitence  
Est à son comble, et où leurs deux cœurs torturés  
Sont sur le point de se briser, si le cœur des ombres peut se briser, –  
Que de mêler leurs yeux ; et il n'est pas de souffrance  
Qui ne soit aussi amère que ce double regard,  
Car ils sont maudits.

LE JEUNE HOMME.

Mais quelle est cette étrange pénitence  
Qui, au moment où leurs yeux se rencontrent, veut qu'ils soient  
[le plus torturés ?

LA JEUNE FILLE.

Bien que leurs yeux puissent se rencontrer, leurs lèvres ne le  
[peuvent jamais.

LE JEUNE HOMME.

Et pourtant il semble qu'ils errent côte à côte,  
Mais sans doute diriez-vous : lorsque des lèvres se rencontrent  
Et qu'elles n'ont pas de nerfs vivants, ce n'est pas une rencontre.

LA JEUNE FILLE.

Bien qu'ils n'aient pas de sang ou de nerfs vivants,  
Eux qui jadis, chauds et vivants, passaient toute la nuit  
Enlacés, eux qui savent que leur rôle  
Dans la vie, puisqu'ils appartiennent maintenant au peuple des  
[rêves,

Est un rôle de rêve ; bien qu'ils ne soient que des ombres,  
Planant entre un buisson de ronces et une pierre,  
Qui ont accumulé les nuits ailées ;  
Bien qu'aucune ombre, si harassée et consumée soit-elle,  
Ne changerait son infortune contre la leur,  
Leur mode de vie serait béni si seulement leurs lèvres  
Pouvaient se rencontrer un moment ; mais quand il penche la tête  
Près de la sienne, ou que sa main se glisse dans la sienne,  
Le souvenir de leur crime jaillit entre eux  
Et les sépare.

LE JEUNE HOMME.

Le souvenir d'un crime —  
Il l'a enlevée de la maison d'un mari, peut-être.  
Mais la pénitence d'un péché d'amour  
Dure-t-elle tant de siècles ?

LA JEUNE FILLE.

Non, non ;  
L'homme qu'elle a choisi, l'homme par qui elle fut choisie,  
Se souciait peu et se soucie peu de quelle maison  
Ils se sont enfuis vers l'aube au milieu des volées de flèches,  
Et si c'était celle d'un mari et celle d'un roi ;  
Et comment, s'il n'y avait eu que cela, pourrait-elle manquer  
[d'amis,

Sur les routes surpeuplées ou les collines désertes ?  
Hélène elle-même avait ouvert grand la porte  
Près de laquelle nuit après nuit elle rêve qu'elle est éveillée  
Et presse contre son sein un homme qui rêve.

LE JEUNE HOMME.

Quel crime peut ainsi rester dans la mémoire ?  
Quel crime peut séparer les lèvres des amants  
Vagabonds et solitaires ?

LA JEUNE FILLE.

Son roi et son amant  
Fut défait au combat par son mari,  
Et pour elle et pour lui-même, aveugle,

Furieux et furieusement épris, il fit venir  
Une armée étrangère de par-delà la mer.

LE JEUNE HOMME.

Vous parlez de Diarmuid et de Dervorgilla<sup>1</sup>  
Qui amenèrent les Normands ?

LA JEUNE FILLE.

Oui, oui, je parlais  
De ce couple si malheureux et si maudit  
Qui vendit son pays en esclavage : et pourtant  
Il ne serait pas complètement malheureux et maudit  
Si quelqu'un de la même race, disait enfin :  
« Je leur ai pardonné ».

LE JEUNE HOMME.

Oh, jamais, jamais  
Diarmuid et Dervorgilla ne seront pardonnés.

LA JEUNE FILLE.

Si quelqu'un de leur race leur pardonnait enfin  
La lèvre presserait la lèvre.

LE JEUNE HOMME.

Oh, jamais, jamais  
Diarmuid et Dervorgilla ne seront pardonnés.  
Vous avez bien conté votre histoire, si bien vraiment  
Que je n'ai pu m'empêcher de tomber sous le charme  
Et de croire un instant que c'était vrai,  
Ou de le croire à demi ; mais mieux vaut continuer maintenant.  
L'horizon s'éclaircit à l'Est.

*Ils font une fois le tour de la scène. Les Musiciens jouent.*

Ainsi nous sommes au sommet ici. Je peux voir  
Les îles d'Aran, les collines du Connemara,  
Et Galway dans la lumière qui perce ; là aussi  
L'ennemi a fait tomber toit et pignon,  
Et arraché les lambris de salles anciennes ;  
Ce que des générations de vieillards avaient connu

1. Historiquement, Diarmuid MacMurrough, roi de Leinster, avait enlevé en 1152 Dervorgilla, fille du Roi de Meath et épouse de Tegernan O'Rourke. Il fit appel à l'aide de Henri II d'Angleterre qui lui donna une armée dirigée par Strongbow (Richard Fitzgilbert de Clare, Comte de Pembroke v. 1130-1176) afin de reconquérir le royaume de Leinster d'où il avait été banni. Dervorgilla qui survécut à tous les autres protagonistes, mourut, dit-on, à l'abbaye de Mellifont, près de Drogheda en 1193, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Aussi bien que leurs propres mains, et ce qui avait émerveillé les  
[enfants

A servi à faire bouillir la soupe d'un troupier. Cette ville-là,  
Sans ce couple à qui vous voudriez que je pardonne,  
S'étendrait au milieu de ses pignons, dans ses remparts  
Comme n'importe quelle vieille ville admirée d'Italie :  
Car bien que nous n'ayons ni charbon, ni minerais de fer.  
Pour nous enrichir et corrompre l'air,  
Notre pays, si ce crime n'avait été commis,  
Eût été très beau. Pourquoi dansez-vous ?  
Pourquoi vous regardez-vous avec des yeux si passionnés :  
Pour ensuite vous détourner  
En vous couvrant les yeux, et pour danser ?  
Qui êtes-vous ? Que faites-vous ? Vous n'êtes pas naturels.

LA JEUNE FILLE.

Pendant sept cents ans, nos lèvres ne se sont jamais rencontrées.

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi vous regardez-vous si étrangement et si tendrement,  
Si étrangement et si tendrement ?

LA JEUNE FILLE.

Sept cents ans.

LE JEUNE HOMME.

Si étrangement et si tendrement. Toute la ruine,  
Tout, toute leur œuvre s'est évanouie  
Comme si l'air de la montagne l'avait emportée  
Parce que leurs yeux se sont rencontrés. Ils ne peuvent entendre.  
Enveloppés et cachés dans leur danse.  
La danse change maintenant. Ils ont baissé les yeux,  
Ils se sont couverts les yeux comme si leur cœur  
S'était brisé soudain ; jamais, jamais,  
Diarmuid et Dervorgilla ne seront pardonnés.  
Ils ont erré dans la danse de rocher en rocher,  
Ils ont levé les mains comme pour attraper le sommeil  
Qui s'attarde dans l'abîme du ciel  
Bien qu'ils ne puissent jamais l'atteindre. Un nuage flotte  
Et couvre tout le sommet de la montagne en un moment ;  
Le voilà qui se lève et les enlève.  
*L'Inconnu et la Jeune Fille sortent.*  
J'avais failli céder et tout pardonner :  
Terribles la tentation et le lieu !

*Les Musiciens commencent à déplier et plier une étoffe noire. Le Premier Musicien avance vers le devant de la scène au centre. Il tient l'étoffe devant lui. Les deux autres viennent, un de chaque côté, et la déplient. Ensuite, ils la plient de la même façon. Pendant que l'étoffe est dépliée, le Jeune Homme quitte la scène. Chants pendant qu'on déplie et plie l'étoffe.*

LES MUSICIENS chantent.

## I

Au détour gris de la colline  
La musique d'un royaume perdu  
Coule à flots et soudain se tait.  
Les vents du Clare et du Galway  
La transportent : soudain elle se tait.

J'ai entendu dans la nuit  
Une musique aérienne vagabonde ;  
Emmêlé dans ce piège  
Un homme est perdu soudain,  
Dans ce doux piège vagabond.

Sous quels doigts jaillit d'abord  
La musique d'un royaume perdu ?  
Ils rêvent, ceux qui riaient au soleil,  
Les os secs qui rêvent sont amers,  
Ils rêvent et assombrissent notre soleil.

Ces doigts fous jouent  
Une musique aérienne vagabonde ;  
Notre chance s'est flétrie,  
Le blé dans l'épi s'est flétri,  
Et le vent l'emporte.

## II

Mon cœur s'est affolé en entendant  
Le courlis crier avant l'aube  
Et l'oiseau à tête de chat tourner ;  
Mais maintenant la nuit s'en est allée.  
J'ai entendu loin en dessous  
Chanter les fiers oiseaux de mars.  
Tendez le cou et battez des ailes,  
Coqs rouges, chantez !



# Le Calvaire

*1920*

## PERSONNAGES

TROIS MUSICIENS, *le visage grisé pour ressembler à un masque*

LE CHRIST, *portant un masque*

LAZARE, *portant un masque*

JUDAS, *portant un masque*

TROIS SOLDATS ROMAINS, *le visage masqué ou grisé pour ressembler à un masque*

*Au début de la pièce le Premier Musicien vient sur le devant d'une plateforme nue autour de laquelle les spectateurs sont assis de trois côtés. Il porte une étoffe pliée qui pend entre ses mains jointes. Comme dans la pièce précédente, deux autres Musiciens arrivent, un de chaque côté, et déplient l'étoffe de sorte qu'elle cache la scène, puis la replient en chantant et en évoluant selon le rythme. Ils font la même chose à la fin de la pièce, ce qui permet aux acteurs de quitter la scène sans qu'on les voie. Chant pendant qu'on plie et déplie l'étoffe.*

LE PREMIER MUSICIEN.

Immobile sous le rayon de lune,  
Jusqu'aux plumes dans le cours d'eau,  
Le héron blanc, même si des poissons sautent,  
Frissonne dans un rêve extasié.

LE DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu n'est pas mort pour le héron blanc.

LE TROISIÈME MUSICIEN.

À demi famélique, il n'osera pourtant pas  
Plonger ou faire autre chose que contempler  
L'image scintillante d'un héron,  
Qui tantôt disparaît, tantôt apparaît.

LE DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu n'est pas mort pour le héron blanc.

LE PREMIER MUSICIEN.

Si la pleine lune ne venait pas de s'en aller,  
Suivie du croissant,  
Il est certain que le héron affolé par la lune  
Serait bientôt la pâture des poissons.

LE DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu n'est pas mort pour le héron blanc.

*Les trois Musiciens sont maintenant assis près du tambour, de la flûte et de la cithare au fond de la scène.*

LE PREMIER MUSICIEN.

La route vers le Calvaire, et moi tout près  
Sur une pierre ancienne. Le Vendredi Saint est arrivé,  
Le jour où le Christ rêve Sa passion,  
Il monte jusqu'ici mais monte comme un rêveur.  
La croix qui n'existe que parce qu'Il la rêve  
Raccourcit Son souffle et épuise Sa force,

Et maintenant Il se tient au milieu d'une foule railleuse,  
Respirant péniblement.

*Un acteur avec le masque du Christ est entré en portant une croix ;  
il se tient debout appuyé sur la croix.*

Ceux qui sont derrière

Montent sur les épaules des hommes devant

Pour crier leur raillerie : « Accomplis un miracle »,

Crie l'un, « et sauve-toi toi-même » ; un autre crie :

« Appelle ton père maintenant avant que tes os

N'aient été dépouillés par les grands oiseaux du désert » ;

Un autre s'écrie : « Appelle-le d'une voix forte

Et dis-lui que son fils est jeté

Au milieu de ses ennemis railleurs ».

*Il chante.*

Oh, mais le cri des railleurs

Effraie mon cœur,

Comme si on jouait habilement, un air suave

Sur une flûte en os

Enlevée à la cuisse d'un héron,

Un héron affolé par la lune.

*Il parle.*

De qui la foule s'est-elle écartée,

Comme s'il avait une allure terrifiante ?

Il a un visage cadavérique, et pourtant il se meut

Comme un jeune poulain qui voit passer la chasse

Et court dans le champ.

*Un acteur avec le masque de Lazare est entré.*

LAZARE.

Il m'a fait lever.

Je suis l'homme qui est mort et qu'on a fait lever :

Je m'appelle Lazare.

LE CHRIST.

Étant donné que tu es mort,

Que tu as reposé dans la tombe quatre jours et qu'on t'a fait lever,

Tu ne te railleras pas de moi.

LAZARE.

Depuis quatre jours entiers

J'étais mort et je reposais tranquille

Dans une vieille caverne confortable de la montagne,

Quand tu es monté là avec une grande foule,

Et que tu m'as traîné à la lumière.

LE CHRIST.

Je t'ai appelé par ton nom :

« Lazare, sors de là », dis-je, et tu es sorti,

Lié de bandes et le visage enveloppé d'un linge.

LAZARE.

Tu m'as pris ma mort, donne-moi ta mort à la place.

LE CHRIST.

Je t'ai donné la vie.

LAZARE.

Mais la mort est ce que je demande.

Vivant, je n'ai jamais pu échapper à ton amour,

Et quand, malade, j'approchais de la mort, je pensais :

« J'irai dans le désert, ou je rirai tout bas dans un coin,

Simple fantôme, créature solitaire ». Je mourus

Et ne vis plus rien avant de te voir debout

Près de la tombe ouverte ; « Sors de là ! » criais-tu ;

Tu m'as trainé à la lumière comme les enfants traînent

Un lapin après avoir démoli son terrier ;

Et maintenant avec tous ces cris derrière toi

Tu marches vers la mort qui m'est refusée.

Et c'est pourquoi je me suis hâté vers cette route

Et j'ai réclamé ta mort.

LE CHRIST.

Mais j'ai conquis la mort,

Et tous les morts se lèveront.

LAZARE.

Alors ce que j'ai entendu est vrai. Je pensais mourir

Quand les années qui me sont allouées seraient à nouveau écoulées ;

Et que, une fois parti, tu n'y pourrais plus rien ;

Mais maintenant tu veux aveugler de lumière la solitude

Créée par la mort ; tu veux troubler ce coin

Où j'avais pensé reposer en toute quiétude à jamais.

LE CHRIST.

Je fais la volonté de mon Père.

LAZARE.

Et pas la tienne ;

Je fus libre quatre jours, étant mort quatre jours.

Monte au Calvaire, mais détourne les yeux

De Lazare qui ne peut trouver une tombe

Bien qu'il fouille toutes les hauteurs et tous les creux : laisse passer,

Laisse passer Lazare qui doit fouiller

Dans les déserts où il n'y a rien  
Que le vent hurlant et les oiseaux solitaires. *Il sort.*

LE PREMIER MUSICIEN.

La foule s'écarte du visage qui semble  
Frappé par la mort et pourtant affamé de mort ; et maintenant  
Marthe, et ces trois Marie, et les autres  
Qui ne vivent que dans Son amour sont rassemblés autour de Lui.  
Il tend le bras droit, et sur Son bras  
Elles pressent leurs lèvres et leurs larmes tombent ; et maintenant  
Elles se jettent sur le sol à Ses pieds  
Souillés et mouillés de sang et elles les nettoient de leur chevelure.  
*Il chante.*

Si tu enlèves Son amour,  
Leur amour devient une plume  
D'aigle, de cygne ou de mouette,  
Ou celle d'un héron noyé,  
Ballottée çà et là  
Sur les embruns amers  
Et la lune est à son plein.

LE CHRIST.

J'ai senti leur chevelure sur mes pieds il y a un moment  
Et puis elles se sont enfuies ; pourquoi se sont-elles enfuies ?  
Pourquoi la rue s'est-elle vidée soudainement  
Comme si tous s'étaient enfuis terrifiés ?

JUDAS, *qui vient d'entrer.*

Je suis Judas  
Qui t'a vendu pour trente pièces d'argent.

LE CHRIST.

Tu étais près de moi chaque jour, et tu as vu  
Les morts se lever et les aveugles recouvrer la vue.  
Et tout ce que j'ai dit et enseigné tu l'as su,  
Pourtant tu doutes que je sois Dieu.

JUDAS.

Je n'ai pas douté ;  
Je le savais dès le premier moment où je t'ai vu ;  
Je n'avais pas besoin de miracles pour en avoir la preuve.

LE CHRIST.

Et pourtant tu m'as trahi.

JUDAS.

Je t'ai trahi  
Parce que tu semblais tout-puissant.

LE CHRIST.

Mon Père

Même maintenant, si seulement je le lui chuchotais,

Briserait le monde dans Sa fureur miraculeuse

Pour me libérer.

JUDAS.

Et n'y a-t-il pas un seul homme

Dans le vaste monde qui ne soit en ton pouvoir ?

LE CHRIST.

Mon Père a mis tous les hommes dans mes mains.

JUDAS.

C'est précisément cette pensée qui m'a rendu fou.

Je n'ai pu supporter de penser qu'il te suffisait de siffler

Pour que je m'exécute : mais après cela, je pensais :

« L'homme, quel qu'il soit, qui Le trahira sera libre » ;

Et la vie redevint supportable. Et maintenant

Reste-t-il un secret que je ne connais pas,

Sachant que si un homme trahit un Dieu

Il est le plus fort des deux ?

LE CHRIST.

Mais si

C'était le commandement de ce Dieu Lui-même,

C'est ce Dieu qui serait encore le plus fort.

JUDAS.

Quand je l'ai envisagé

Il n'y avait aucun être vivant près de moi qu'un héron

Si plein de lui-même qu'il semblait terrifié.

LE CHRIST.

Que je sois trahi fut décidé à l'heure même

Où les fondations du monde furent posées.

JUDAS.

Il fut décidé que quelqu'un te trahirait –

J'y avais pensé – mais pas que je le ferais,

Moi, l'homme Judas, né un tel jour,

Dans un tel village, de tels ou tels parents ;

Ni que j'irais, mon vieux manteau sur moi,

Vers le Grand Prêtre, que je rirais tout bas

Comme rient les gens quand ils sont seuls, et que je le ferais

Pour trente pièces, pas plus, pas moins,

Sans un signe de tête ou un message,

Mais avec un baiser sur ta joue. Je l'ai fait,

Moi, Judas, et personne d'autre, et maintenant  
Tu ne peux même pas me sauver.

LE CHRIST.

Va-t'en loin de moi.

*Trois soldats romains sont entrés.*

LE PREMIER SOLDAT ROMAIN.

Il a été choisi pour tenir la croix.

*Dans ce qui suit, Judas tient la croix pendant que le Christ est debout, les bras tendus sur elle.*

LE DEUXIÈME SOLDAT ROMAIN.

Nous tiendrons les autres à l'écart ; ils sont trop tenaces ;

Ils veulent toujours quelque chose.

LE TROISIÈME SOLDAT ROMAIN.

Meurs en paix.

Il n'y a personne ici que Judas et nous-mêmes.

LE CHRIST.

Et qui êtes-vous qui ne demandez rien à votre Dieu ?

LE TROISIÈME SOLDAT ROMAIN.

Nous sommes les joueurs, et quand tu seras mort

Nous déciderons qui doit avoir ton manteau

En jetant les dés.

LE DEUXIÈME SOLDAT ROMAIN.

Nos dés ont été taillés

Dans la cuisse d'un vieux mouton d'Éphèse.

LE PREMIER SOLDAT ROMAIN.

Même s'il n'y en a qu'un qui peut gagner ce manteau,

Nous ne nous querellerons pas ; qu'importe ?

Un jour on perd, et le lendemain on gagne.

LE DEUXIÈME SOLDAT ROMAIN.

Quoi qu'il arrive est ce qu'il y a de mieux, disons-nous,

Pourvu que ce soit inattendu.

LE TROISIÈME SOLDAT ROMAIN.

Si tu avais envoyé

Un crieur par le monde, tu n'aurais pas trouvé

Plus agréables compagnons pour ton lit de mort

Que trois vieux joueurs qui n'ont rien demandé.

LE PREMIER SOLDAT ROMAIN.

On dit que tu es bon et que tu as fait le monde,

Mais peu importe.

LE DEUXIÈME SOLDAT ROMAIN.

Allons ; dansons

La danse des lanceurs de dés, car il se peut  
Qu'il ne vive pas beaucoup plus longtemps et il ne l'a pas vue.

LE TROISIÈME SOLDAT ROMAIN.

Si seulement il était le Dieu des dés, il la connaîtrait,  
Mais il n'est pas ce Dieu-là.

LE PREMIER SOLDAT ROMAIN.

Une chose est claire,  
Savoir qu'il n'a rien dont nous ayons besoin  
Doit lui être un réconfort.

LE DEUXIÈME SOLDAT ROMAIN.

Dans la danse  
Nous nous querellons un moment, mais nous réglons cela  
En jetant les dés, et ensuite, comme nous sommes amis,  
Nous joignons les mains et tournons autour de la croix.  
*Ils dansent.*

LE CHRIST.

Mon Père, pourquoi M'as-Tu abandonné ?  
*Chant pendant qu'on plie et déplie l'étoffe.*

LE PREMIER MUSICIEN.

Solitaire, l'oiseau de mer se repose,  
Emporté sur le vent comme un paquet d'écume  
Blanchi par l'aube, ou suit sa proie  
Sous la crête d'une grande vague qui se creuse.

LE DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu n'est pas apparu aux oiseaux.

LE TROISIÈME MUSICIEN.

L'aigle a choisi sa part  
Là-haut dans les profondeurs bleues de l'air  
Où le jour borgne peut rencontrer son regard ;  
Il se satisfait de son cœur sauvage.

LE DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu n'est pas apparu aux oiseaux.

LE PREMIER MUSICIEN.

Mais où les jeunes cygnes de l'an dernier s'en sont-ils allés ?  
Le lac est vide ; pourquoi déploient-ils  
Une aile blanche près d'une autre aile blanche ?  
Un cygne demande-t-il autre chose qu'un cygne ?

LE DEUXIÈME MUSICIEN.

Dieu n'est pas apparu aux oiseaux.



# Le Chat et la Lune

*1926*

## PERSONNAGES

UN MENDIANT AVEUGLE

UN MENDIANT BOITEUX

TROIS MUSICIENS

*La scène est n'importe quel endroit désert devant un mur contre lequel est dressé un écran décoré, ou où est suspendu un rideau décoré évoquant le puits de saint Colman. Trois musiciens sont assis près du mur, avec cithare, tambour et flûte. Leurs visages sont maquillés de manière à ressembler à des masques.*

LE PREMIER MUSICIEN *chante.*

Le chat allait de-ci de-là

Et la lune tournait telle une toupie,

Et le plus proche parent de la lune,

Le chat qui rampe leva les yeux.

Le noir Minnaloushe regarda fixement la lune,

Car il avait beau errer et gémir,

La lumière froide et pure dans le ciel

Troublait son sang animal.

*Entrent deux mendiants – un aveugle avec un boiteux sur le dos.*

*Ils portent des masques grotesques. Le mendiant aveugle compte les pas.*

LE MENDIANT AVEUGLE.

Mille six, mille sept, mille neuf. Regarde bien à présent, car nous devrions être en vue du puits sacré de saint Colman. Le mendiant au carrefour a dit que c'était à mille pas d'où il était, et quelques pas en plus. Regarde bien à présent, vois-tu le grand frêne qui est au-dessus ?

LE MENDIANT BOITEUX *descend.*

Non, pas encore.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Alors nous avons dû nous tromper de tournant ; fou, tu l'as toujours été, et il se peut bien qu'avant la fin du jour tu me fasses noyer dans la rivière de Kiltartan ou peut-être dans la mer elle-même.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je t'ai amené par le bon chemin, mais tu es un paresseux, aveugle, et tu marches à tout petits pas.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Tu as bien de l'audace : comment pourrais-je marcher à grands pas avec toi sur le dos depuis le point du jour ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Et peut-être que le mendiant au carrefour ne faisait que raconter des histoires en nous disant mille pas et quelques pas de plus. Toi et moi, étant mendiants, nous connaissons la façon des mendiants, et il se peut qu'il n'ait jamais arpenté cette distance, puisqu'il est paresseux.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Lève-toi. Tu parles beaucoup trop.

LE MENDIANT BOITEUX *se lève.*

Mais, comme je disais, puisqu'il est paresseux – oh, oh, oh, arrête de me pincer le mollet,

et je ne dirai plus un mot jusqu'à ce qu'on me parle.

*Ils font une fois le tour de la scène, rythmant leurs pas sur les coups de tambour, et à mesure qu'ils se déplacent, on chante la chanson qui suit.*

LE PREMIER MUSICIEN *chante.*

Minnaloushe court dans l'herbe

Levant ses pattes délicates.

Dancez-vous, Minnaloushe, dancez-vous ?

Quand deux proches parents se rencontrent,

Que faire de mieux si ce n'est danser ?

Peut-être que la lune pourra apprendre,

Lasse de cette mode courtoise,

Un nouveau pas de danse.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Vois-tu le grand frêne ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Bien sûr que je le vois, et le mur dessous, et la pierre plate, et les choses sur la pierre ; et voici un bon endroit sec pour s'agenouiller.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Tu peux descendre alors. *Le Mendiant boiteux descend.* Je commence à avoir dans l'idée que je suis un grand sot, et que c'est toi qui m'as poussé avec tes folles paroles.

LE MENDIANT BOITEUX.

Et pourquoi serais-tu un grand sot de demander au saint de te rendre tes deux yeux ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Il y en a beaucoup qui donnent de l'argent à un aveugle et qui ne donneraient qu'une malédiction à un homme en bonne santé, et si ce n'était que — mais qu'importe, de toute façon.

LE MENDIANT BOITEUX.

Si je dis franchement tout ce que j'ai sur le cœur, tu ne me donneras pas de coups, dis ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Je ne le ferai pas cette fois-ci.

LE MENDIANT BOITEUX.

Alors je te dirai pourquoi tu n'es pas un grand sot. Quand toi tu sors ramasser un poulet, ou peut-être une oie égarée sur la route, ou un chou dans le jardin d'un voisin, il faut que moi je me promène sur ton dos ; et si moi je veux une oie, ou un poulet, ou un chou, j'ai besoin de tes deux jambes sous moi.

LE MENDIANT AVEUGLE.

C'est vrai, ma foi, et si nous étions des hommes en bonne santé, et que nous allions par des chemins différents, nous serions deux fois plus étrangers l'un à l'autre.

LE MENDIANT BOITEUX.

Et tes propres biens ne cessent de t'être dérobés parce que tu es aveugle.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Bande de voyous et de voleurs que vous êtes tous, mais il y en a que j'aurai peut-être bien à l'œil quand même.

LE MENDIANT BOITEUX.

Parce qu'il n'y a personne pour voir un homme qui se faufile par la porte, ou qui passe par-dessus le mur d'une cour, tu offres une terrible tentation à bien des malheureux, et je dis que ce n'est pas bien, pas bien du tout. Il y a des malheureux qui à cause de ta cécité resteront plus longtemps au Purgatoire.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Bien que tu sois un voyou, boiteux, tu as peut-être raison.

LE MENDIANT BOITEUX.

Et peut-être que nous verrons le bienheureux saint aujourd'hui, car il y en a de temps en temps qui le voient, et peut-être que ce sera une plus belle chose que d'avoir mes deux jambes, encore que des jambes ce soit une bien belle chose.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Voilà que tu redeviens fou, boiteux ; qu'est-ce qu'il pourrait y avoir de mieux pour toi que tes deux jambes ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Crois-tu, dis, que le saint aura des oreilles, et nous qui n'avons ni un *Ave* ni un *Pater* à mettre avant ou après la prière ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Tu as beau être sage, et tu as beau être fou, toi qui as des yeux pour regarder à droite et à gauche, il y a bien des choses que tu ignores sur le cœur de l'homme.

LE MENDIANT BOITEUX.

Mais cela tombe sous le sens qu'il serait vexé, lui qui affectionne peut-être le latin.

LE MENDIANT AVEUGLE.

J'ai idée que le saint sera plus content que nous ne connaissions pas de prière du tout, et que nous ferions mieux de dire ce que nous voulons avec des mots simples. Quel plaisir peut-il prendre à ce que tous ces gens pieux s'agenouillent devant son puits les

jours de fête et le dimanche, alors qu'ils sont peut-être aussi innocents que lui ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Voilà une chose étrange que tu dis là, et est-ce que tu la dis comme je pourrais la dire, moi ou n'importe qui d'autre, ou la dis-tu parce que tu es aveugle ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Je la dis en tant qu'aveugle, je la dis parce que depuis que je suis devenu aveugle dans ma dixième année, j'entends et je me rappelle le savoir du monde.

LE MENDIANT BOITEUX.

Et toi qui es aveugle, tu dis qu'un saint qui vit dans un puits d'eau pure aimerait mieux parler avec un pécheur.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Te rappelles-tu ce que le mendiant t'a dit sur l'homme saint de la grande maison à Laban ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Rien ne me reste dans l'esprit, aveugle.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Que fait-il sinon se balader sur les routes avec un vieux débauché du comté de Mayo, lui qui déteste les femmes depuis le jour de sa naissance ! Et de quoi parlent-ils à la lueur de la bougie et à la lumière du jour ? Le vieux débauché, il ne cesse de raconter tous les péchés qu'il a commis, ou qu'il n'a peut-être jamais commis, et l'homme de Laban essaie de le détourner et de le calmer afin qu'il cesse de les raconter.

LE MENDIANT BOITEUX.

Peut-être bien qu'il veut le convertir.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Si tu étais aveugle, tu ne dirais pas une chose aussi stupide que celle-là. Il ne voudrait pas qu'il soit différent, non, même si l'on devait lui donner toute l'Irlande. S'il était différent, que trouveraient-ils à se raconter, veux-tu me répondre à ça maintenant ?

LE MENDIANT BOITEUX.

À nous deux, nous avons beaucoup de sagesse, c'est certain.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Or l'Église dit que c'est une bonne pensée, et une douce pensée et une pensée reconfortante que chaque homme puisse avoir un saint pour s'occuper de lui, et moi, étant aveugle, je proclame au monde entier que plus le pécheur est endurci, plus le saint est

content. Je suis sûr que saint Colman n'aimerait pas que nous deux nous soyons différents de ce que nous sommes.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je n'admettrai pas cela, car, comme je disais, il affectionne peut-être le latin.

LE MENDIANT AVEUGLE.

C'est-y que tu me contredis ? Es-tu à portée de mon bras ? *Il brandit sa canne.*

LE MENDIANT BOITEUX.

Non, aveugle, tu ne pourrais point me toucher ; mais, comme je disais...

LE PREMIER MUSICIEN *parle.*

Voulez-vous être guéris ou voulez-vous être bénis ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Que le Seigneur nous sauve, c'est la voix du saint, et nous qui ne sommes pas à genoux. *Ils s'agenouillent.*

LE MENDIANT AVEUGLE.

Est-il devant nous, boiteux ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Je ne le vois point. C'est dans le frêne qu'il est, ou là-haut en l'air.

LE PREMIER MUSICIEN.

Voulez-vous être guéris ou voulez-vous être bénis ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Le voilà encore.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Je veux être guéri de ma cécité.

LE PREMIER MUSICIEN.

Je suis un saint, et je suis seul. Veux-tu être béni et rester aveugle, et que nous soyons toujours ensemble ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Non, non, mon Révérend, si je dois choisir, j'aime autant voir de mes deux yeux, car ceux qui voient sont toujours en train de me voler mes affaires et de me raconter des mensonges, et il en est certains qui sont peut-être bien près de moi. Aussi ne le prends pas mal de ma part. Saint Homme, si je demande à voir de mes deux yeux.

LE MENDIANT BOITEUX.

Personne ne le vole et personne ne lui raconte de mensonges : c'est dans sa tête tout ça. Il m'a agoni d'injures toute la journée parce qu'il croit que j'ai volé un sien mouton.

LE MENDIANT AVEUGLE.

C'est en touchant à son manteau en peau de mouton que j'ai eu l'idée, mais mon mouton était noir, à ce qu'on dit, et il me dit, Saint Homme, que la laine de sa peau de mouton est d'un si beau blanc que c'est une joie de la regarder.

LE PREMIER MUSICIEN.

Boiteux, veux-tu être guéri ou veux-tu être béni ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Ça serait comment d'être béni ?

LE PREMIER MUSICIEN.

Tu serais de la famille des saints bienheureux et des martyrs.

LE MENDIANT BOITEUX.

Est-ce vrai donc qu'ils ont un livre et qu'ils écrivent le nom des bienheureux dans ce livre-là ?

LE PREMIER MUSICIEN.

Maintes fois j'ai vu ce livre, et ton nom serait dedans.

LE MENDIANT BOITEUX.

Ce serait une bien belle chose d'avoir deux jambes sous moi, mais j'ai dans l'idée que ce serait encore une plus belle chose d'avoir mon nom dans ce livre-là.

LE PREMIER MUSICIEN.

Ce serait une plus belle chose.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je veux rester boiteux, Saint Homme, et je veux être béni.

LE PREMIER MUSICIEN.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je donne la vue à cet aveugle et je sanctifie ce boiteux.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Je vois tout maintenant, le ciel bleu et le grand frêne et le puits et la pierre plate — tout tel que les gens me l'ont raconté — et les choses que les gens qui prient déposent sur la pierre, les chapelets et les cierges et les feuilles déchirées dans les livres de messe, et les épingles à cheveux et les boutons. C'est un grand spectacle et un spectacle béni, mais je ne vous vois pas, vous, Saint Homme, est-ce en haut du grand arbre que vous êtes ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Mais il est en face de toi et le voilà qui rit avec son visage ridé.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Où ? Où ça ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Mais là, entre toi et le frêne.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Il n'y a rien là : te voilà encore qui mens.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je suis béni, et c'est pourquoi je suis capable de voir le saint bienheureux.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Mais si je ne peux pas voir le saint, il y a autre chose que je peux voir.

LE MENDIANT BOITEUX.

Le ciel bleu et les feuilles vertes sont un grand spectacle, et un étrange spectacle pour qui a été si longtemps aveugle.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Il y a un spectacle plus étrange que celui-là : c'est la peau de mon mouton noir sur ton dos.

LE MENDIANT BOITEUX.

Ne t'ai-je pas sans cesse répété depuis le point du jour que ma peau de mouton est tellement blanche qu'elle t'éblouirait ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Te laisses-tu emporter par les mots au point de n'avoir jamais pensé que quand j'aurais mes deux yeux à moi, je verrais sa couleur ?

LE MENDIANT BOITEUX, *bien abattu*.

Je n'ai jamais pensé à ça.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Es-tu fou à ce point ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Je suis fou à ce point. *Ragaillardi*. Mais ne suis-je pas béni, et c'est péché que de parler contre ceux qui sont bénis.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Eh bien, je parlerai contre eux et je vais te dire quelque chose d'autre que je vais faire. Pendant tout ce temps où tu me racontais que, si j'avais mes deux yeux, je pourrais ramasser ici un poulet, là une oie, quand mes voisins seraient au lit, sais-tu ce que je pensais ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Quelque méchante pensée d'aveugle.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Oui-da et cette idée ne m'a pas encore quitté. Je me disais : j'ai un bras long, un bras fort, un bras très lourd, et quand j'aurai mes deux yeux à moi, je saurai où frapper.

LE MENDIANT BOITEUX.

Ne me touche pas. Depuis quarante ans, nous nous baladons ensemble par les routes et je ne te laisserai pas faire courir un danger mortel à ton âme.

LE MENDIANT AVEUGLE.

Je me suis dit en moi-même, je saurai où frapper, comment frapper et qui frapper.

LE MENDIANT BOITEUX.

Ne sais-tu pas que je suis béni ? Voudrais-tu être aussi mauvais que César ou Hérode, ou Néron et les autres méchants empereurs de l'Antiquité ?

LE MENDIANT AVEUGLE.

Où vais-je le frapper, pour l'amour du Ciel, où vais-je le frapper ? -  
*Le Mendiant aveugle bat le boiteux. La bastonnade prend l'allure d'une danse et est accompagnée au tambour et à la flûte. Le Mendiant aveugle sort.*

LE MENDIANT BOITEUX.

Voilà une âme perdue, Saint Homme.

LE PREMIER MUSICIEN.

Peut-être bien.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je ferais mieux de partir, Saint Homme, car il va soulever le pays contre moi.

LE PREMIER MUSICIEN.

Il le fera sûrement.

LE MENDIANT BOITEUX.

Et je n'ai pas l'intention de rivaliser encore avec les martyrs et les saints confesseurs, avant d'avoir un peu plus l'habitude d'être béni.

LE PREMIER MUSICIEN.

Penche-toi.

LE MENDIANT BOITEUX.

Pour quoi faire, Saint Homme ?

LE PREMIER MUSICIEN.

Pour que je puisse monter sur ton dos.

LE MENDIANT BOITEUX.

Mais mes jambes boiteuses ne supporteraient jamais ton poids.

LE PREMIER MUSICIEN.

Je suis monté maintenant.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je ne te sens pas du tout.

LE PREMIER MUSICIEN.

Je ne pèse pas plus qu'une sauterelle.

LE MENDIANT BOITEUX.

C'est vrai.

LE PREMIER MUSICIEN.

Es-tu heureux ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Je le serais si j'étais bien sûr d'être béni.

LE PREMIER MUSICIEN.

Ne suis-je pas ton ami ?

LE MENDIANT BOITEUX.

C'est sûr.

LE PREMIER MUSICIEN.

Alors tu es béni.

LE MENDIANT BOITEUX.

Tu veilleras à ce qu'ils mettent mon nom dans le livre ?

LE PREMIER MUSICIEN.

Je n'y manquerai pas.

LE MENDIANT BOITEUX.

Partons, Saint Homme.

LE PREMIER MUSICIEN.

Mais il faut que tu bénisses la route.

LE MENDIANT BOITEUX.

Je ne sais pas les mots qu'il faut.

LE PREMIER MUSICIEN.

Pourquoi veux-tu des mots. Incline-toi vers ce qui est devant toi, incline-toi vers ce qui est derrière toi, incline-toi vers ce qui est à ta gauche, incline-toi vers ce qui est à ta droite. *Le Mendiant boiteux commence à s'incliner.*

LE PREMIER MUSICIEN.

Ce n'est pas bien ainsi.

LE MENDIANT BOITEUX.

Pas bien, Saint Homme ?

LE PREMIER MUSICIEN.

Pas bien du tout. Tu dois danser.

LE MENDIANT BOITEUX.

Mais comment puis-je danser ? Ne suis-je pas boiteux ?

LE PREMIER MUSICIEN.

N'es-tu pas béni ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Peut-être bien.

LE PREMIER MUSICIEN.

N'es-tu pas un miracle ?

LE MENDIANT BOITEUX.

Oui, Saint Homme.

LE PREMIER MUSICIEN.

Alors danse, et ce sera un miracle.

*Le Mendiant boiteux se met à danser, d'abord gauchement, se déplaçant avec sa canne, puis il jette la canne et danse de plus en plus vite. À chaque fois que, de son pied boiteux, il frappe fort le sol, les cymbales retentissent. Il sort en dansant. Suit le chant du Premier Musicien.*

LE PREMIER MUSICIEN *chante.*

Minnaloushe rampe dans l'herbe

De tache de lune en tache de lune.

La lune sacrée tout là-haut

Est entrée dans une phase nouvelle.

Minnaloushe sait-il que ses prunelles

Changent et se transforment,

S'arrondissent puis décroissent,

Décroissent puis s'arrondissent ?

Minnaloushe se glisse dans l'herbe

Seul, important et sage,

Et lève vers la lune changeante

Ses yeux changeants <sup>1</sup>.

1. Cette pièce a été traduite par Jacqueline Genet et Wynne Hellegouarc'h. Publiée dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Yeats, elle a été revue pour la présente publication.

## TABLE DES MATIÈRES

À LA SOURCE DE L'ÉPERVIER	7
LE HEAUME VERT	21
SUR LE RIVAGE DE BAILE	41
LA SEULE JALOUSIE D'EMER	73
LE SABLIER	89
LA LICORNE DES ÉTOILES	115
L'ACTRICE REINE	163
CE QUE RÊVENT LES OS	201
LE CALVAIRE	215
LE CHAT ET LA LUNE	225



## LES PUBLICATIONS DE L'ARCHE

ACHTERNBUSCH Herbert, *La Botte et sa chaussette*

- *Ella*
- *Gust*
- *Susn*

ADAMOV Arthur, *Strindberg*

ADORNO Theodor/EISLER Hanns, *Musique de cinéma*

AKERMAN Chantal, *Hall de nuit*

- *Un divan à New York*
- *Une famille à Bruxelles*

ALBERTI Rafael, *Cantate des héros et de la fraternité des peuples*

- *D'un moment à l'autre*
- *L'Homme inhabité*
- *Le Repoussoir*

AN-SKI Shalom, *Le Dibouk*

ARDEN John, *L'Ane de l'hospice*

- *L'Asile du bonheur*
- *La Danse du Sergent Musgrave*
- *Le Dernier Adieu d'Armstrong*
- *Vous vivrez comme des porcs*

ARNHEIM Rudolf, *Le Cinéma est un art*

ASCH Sholem, *Dieu de vengeance*

AUDIBERTI Jacques, *Molière*

AUTEUR ANONYME, *Arden de Faversham*

AUTRUSSEAU Jacqueline, *Labiche et son théâtre*

BABLET Denis, *Edward Gordon Craig*

BACON Francis, *Essais de morale et de politique*

BARATTO Mario, *Sur Goldoni*

BARNES Djuna, *Antiphon*

- *Journal d'une enfant dangereuse*
- *Pièces en dix minutes*

BASELITZ Georg, *Charabia et basta*

BAUSCH Pina, voir HOGHE Raimund et MAU Leonore

BAYEN Bruno, *À trois mains*

- *L'Enfant bâtard*
- *La Fuite en Égypte*
- *Weimarland*

BENJAMIN Walter, *Journal de Moscou*

BERG/JESKE, Bertolt Brecht

BERGER John, *Au regard du regard*

BERGGRUEN Heinz, *J'étais mon meilleur client*

BERLIOZ Hector, *Le Suicide par enthousiasme*

BERNHARD Thomas, *Les Apparences sont trompeuses*

- *Au but*
- *Avant la retraite*
- *Les Célèbres*
- *Déjeuner chez Wittgenstein*
- *Dramuscules*
- *Élisabeth II*
- *Emmanuel Kant*
- *Entretiens avec Krista Fleischmann*
- *Événements*
- *Le Faiseur de théâtre*
- *La Force de l'habitude*
- *L'Ignorant et le Fou*
- *Maître*

- Mineiti
- Place des héros
- Le Président
- Le Réformateur
- Simplement compliqué
- La Société de chasse
- Une fête pour Boris

BEUYS Joseph/KOUNELLIS Jannis/KIEFER Anselm/CUCCHI Enzo,  
*Bâtissons une cathédrale*

BEUYS Joseph, *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art*

- *Qu'est-ce que l'argent ?*
- *Qu'est-ce que l'art ?*

BLUMENBERG Hans

- *Naufrage avec spectateur*
- *La Passion selon saint Matthieu*
- *Le Souci traverse le fleuve*

BOND Edward, *Au petit matin*

- *Auprès de la mer intérieure*
- *Bingo*
- *Café*
- *Check-up*
- *Commentaire sur les Pièces de guerre et le paradoxe de la paix*
- *La Compagnie des hommes*
- *Été*
- *La Furie des nantis*
- *Grande Paix*
- *Jackets ou la main secrète*
- *Lear*
- *Maison d'arrêt*
- *Mardi*
- *La Mer*
- *Les Noces du pape*
- *Rouge, noir et ignorant*
- *Sauvés*

BORDAT Denis/BOUCROT Francis, *Les Théâtres d'ombres, histoire et techniques*

BORGAL Clément, *Jacques Copeau*

BRASCH Thomas, *Mercedes*

BRECHT Bertolt, *Théâtre*

- *Antigone*
- *Baal*
- *La Bonne âme du Setchouan*
- *La Boutique de pain*
- *Celui qui dit oui, celui qui dit non*
- *Le Cercle de craie caucasien*
- *Combien coûte le fer ?*
- *Coriolan*
- *Le Coup de filet*
- *Dansen*
- *Dans la jungle des villes*
- *La Danse macabre de Salzbourg*
- *Le Débit de pain*
- *La Décision*
- *Déclin de l'égoïste Johann Fatzer*
- *Don Juan*
- *L'Enfant d'éléphant*
- *L'Exception et la règle*
- *Exercices pour comédiens*
- *Fatzer, fragment*
- *Les Fusils de la mère Carrar*

- Gösta Berling
- Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny
- Grand-peur et misère du III<sup>e</sup> Reich
- Hannibal
- Homme pour homme
- Les Horaces et les Curiaces
- Il débûsque un démon
- L'Importance d'être d'accord
- Les Jours de la commune
- Lux in Tenebris
- Maître Puntila et son valet Matti
- Le Mendiant ou Le Chien mort
- La Mère
- Mère Courage et ses enfants
- La Noce chez les petits bourgeois
- L'Opéra de quat'sous
- Le Précepteur
- Le Procès de Jeanne d'Arc à Rouen, 1431
- Le Procès de Lucullus
- La Résistible Ascension d'Arturo Ui
- Rien à tirer de rien
- Sainte Jeanne des abattoirs
- Les Sept péchés capitaux des petits bourgeois
- Schweyk dans la I<sup>re</sup> guerre mondiale
- Tambours dans la nuit
- Tambours et trompettes
- Têtes rondes et têtes pointues
- Turandot ou le congrès des blanchisseurs
- La Véritable vie de Jacob Geherda
- Vie de Confucius
- La Vie d'Edouard II d'Angleterre
- La Vie de Galilée
- Les Visions de Simone Machard
- Le Vol au-dessus de l'océan

BRECHT Bertolt, *Poèmes* (9 tomes) dont :

- *Élégies de Buckow*
- *Études*
- *Extraits d'un manuel pour habitants des villes*
- *Histoires de la révolution*
- *Poèmes chinois*
- *Poèmes d'exil*
- *Poèmes de Svendborg*
- *Recueil de Steffin*
- *Sermons domestiques*

Ainsi que les chansons et poèmes extraits des pièces et autres œuvres, les fragments et les poèmes sur les pièces.

BRECHT Bertolt, *Essais*

- *L'Achat du cuivre*
- *L'Art du comédien*
- *Les Arts et la révolution*
- *Dialogues d'exilés*
- *Ecrits sur la politique et la société*
- *Ecrits sur le théâtre I*
- *Ecrits sur le théâtre II*
- *Petit Organon pour le théâtre*
- *Sur le cinéma*
- *Sur le réalisme*
- *Théâtre épique, théâtre dialectique*

BRECHT Bertolt, *Prose*

- *Les Affaires de Monsieur Jules César*

- *Les Crabes de la mer du Nord*
- *De la séduction des anges. Textes et poèmes érotiques*
- *Histoires d'almanach*
- *Histoires de monsieur Keuner*
- *Journal de travail 1938-1955*
- *Journaux 1920-1922*
- *Me Ti. Livre des retournements*
- *Notes autobiographiques 1920-1954*
- *Le Roman de quat'sous*
- *Le Roman des Tuis*
- *La Vieille Dame indigne*
- BRECHT Bertolt/WEILL Kurt, *Les Sept Péchés capitaux*
- BÜCHNER Georg, *Léonce et Léna*
- *La Mort de Danton*
- *Woyzeck*
- CALDERON Pierre, *Le Schisme d'Angleterre*
- CARAGIALE Ion Luca, *Une lettre perdue*
- *M'sieu Léonida face à la réaction*
- *Une nuit orageuse*
- CERVANTES Miguel, *Le Vieillard jaloux*
- CHURCHILL Caryl, *Septième ciel*
- *Top girls*
- CONGREVE William, *Amour pour amour*
- DANIELOU Alain, *Yoga, méthode de réintégration*
- DANIS Daniel, *Le Chant du Dire-Dire*
- DEKKER Thomas, *Le Diable au village*
- DEUTSCH Michel, *L'Audition*
- *Les Baisers*
- *La Bonne Vie*
- *Convoi*
- *Dimanche*
- *L'Empire*
- *L'homme qui ne fait que passer*
- *Il y a erreur sur la personne*
- *Imprécation dans l'abattoir*
- *Imprécation 36*
- *Inventaire après liquidation*
- *John Lear*
- *La Nègresse bonheur*
- *Le Souffleur d'Hamlet et autres textes*
- *Tamerlan*
- *Le Théâtre et l'Air du temps*
- DEUTSCH/LAVAUDANT, *Histoires de France*
- DORST Tankred, *Fernando Krapp m'a écrit cette lettre*
- *La Grande Imprécation devant les murs de la ville*
- *Moi, Feuerbach*
- DORT Bernard, *Corneille dramaturge*
- DÜSS Louisa, *La Méthode des fables en psychanalyse infantile*
- EIGENMANN Éric, *La Parole empruntée*
- EISENSTADT S.N., *Les Antinomies de la modernité*
- ENDICOTT Josephine Ann, *Je suis une femme respectable*
- FABRE Jan, *L'Ange de la mort*
- *Elle était et elle est, même*
- *L'Empereur de la perte*
- *Falsification telle quelle, infalsifiée*
- *Une femme normale-à-en-mourir*
- *Le Guerrier de la beauté*
- *L'Interview qui meurt...*
- *Le Marchand de sel et la Mouche*
- *Mon corps, mon gentil corps, dis-moi...*

- *Qui exprime ma pensée...*
- FASSBINDER Rainer Werner, *L'Anarchie de l'imagination*
  - *Anarchie en Bavière*
  - *Le Bouc*
  - *Le Café*
  - *Du sang sur le cou du chat*
  - *Les Films libèrent la tête*
  - *Gouttes dans l'océan*
  - *Les Larmes amères de Petra von Kant*
  - *Liberté à Brème*
  - *Loup-garou*
  - *Nul n'est méchant, personne n'est bon*
  - *La Peur dévore l'âme*
  - *Preparadise sorry now*
  - *Qu'une tranche de pain*
  - *Le Village en flammes*
- FELLINI Federico, *Je suis un grand menteur*
- DE FILIPPO Eduardo, *Leçons de théâtre*
- FLEISSER Marieluise, *Pionniers à Ingolstadt*
  - *Purgatoire à Ingolstadt*
- FO Dario, *Le Gai Savoir de l'acteur*
- FORTE Dieter, *Martin Luther et Thomas Münzer ou Les Débuts de la comptabilité*
- FOSSE Jon, *L'Enfant*
  - *Le Fils*
  - *Le Nom*
  - *Quelqu'un va venir*
- GAY John, *L'Opéra des gueux*
- GIDE André, *Notes sur Chopin*
- GOETHE Johann Wolfgang, *Torquato Tasso*
- GOGOL Nicolas, *Le Revizor*
- GOLDMANN Lucien, *Racine*
  - *Situation de la critique racinienne*
- GOLDONI Carlo, *L'Adulateur*
  - *Arlequin, valet de deux maîtres*
  - *La Bonne Mère*
  - *La Bonne Epouse*
  - *Les Cancans*
  - *Le Chevalier de bon goût*
  - *Le Chevalier et la Dame*
  - *La Femme fantasque*
  - *Les Femmes pointilleuses*
  - *L'Honnête Aventurier*
  - *L'Honnête Fille*
  - *Les Jumeaux vénitiens*
  - *La Locandiera*
  - *Les Tracasseries domestiques*
  - *Le Vieux Boute-en-train*
  - *La Villégiature*
  - *Une des dernières soirées de carnaval*
- GOLL Yvan, *Mathusalem*
  - *Les Immortels*
- GORKI Maxime, *Les Bas-Fonds*
  - *Dostigaiev et les autres*
  - *Drôles de gens*
  - *Egor Boultychov et les autres*
  - *Les Enfants du soleil*
  - *Les Ennemis*
  - *Les Estivants*
  - *La Fausse Monnaie*

- Iakov Bogomolov
- Somov et les autres
- Vassa Geleznova 1<sup>re</sup> version
- Vassa Geleznova 2<sup>e</sup> version
- Le Vieux
- Les Zykov

GRIBOÏEDOV Alexandre Serguéevitch, *Le Malheur d'avoir trop d'esprit*

GRÜNBEIN Durs, *Galilée arpente l'enfer de Dante*

HAN-CHING Kuan, *La Neige au milieu de l'été*

HANDKE Peter, *Appel au secours*

- *La Chevauchée sur le lac de Constance*
- *Gaspard*
- *Les Gens déraisonnables sont en voie de disparition*
- *Introspection*
- *L'Heure où nous ne savions rien l'un de l'autre*
- *Outrage au public*
- *Prédiction*
- *Le Pupille veut être tuteur*

HARE David, *L'Absence de guerre*

- *Skylight*

HARROWER David, *Des couteaux dans les poules*

HAY Julius, *Avoir*

- *Dieu, Empereur et paysan*
- *Le Gardien de dindons*

HENKEL Heinrich, *Olaf et Albert*

HOFMANNSTHAL Hugo von, *L'Incorruptible*

HOGHE Raimund/WEISS Ulli, *Pina Bausch. Histoires de théâtre dansé*

HÖLLER Hans, *Thomas Bernhard - Une vie*

HORNEY Karen, *La Personnalité névrotique de notre temps*

- *Nos conflits intérieurs*

HORVÁTH Ödön von, *Allers-retours*

- *Le Belvédère*
- *Casimir et Caroline*
- *C'est le printemps !*
- *Le Congrès*
- *Conte féerique original*
- *Coup de tête*
- *Don Juan revient de guerre*
- *Dósa*
- *Élisabeth, beauté de Thuringe*
- *Un épilogue*
- *Figaro divorce*
- *Foi Amour Espérance*
- *Le Funiculaire*
- *L'Heure de l'amour*
- *L'histoire d'un homme (N) qui grâce à son argent peut presque tout*
- *L'Inconnue de la Seine*
- *L'Institutrice*
- *La Journée d'un jeune homme de 1930*
- *Le Jugement dernier*
- *Légendes de la Forêt Viennoise*
- *Magasin du bonheur*
- *Meurtre dans la rue des Maures*
- *Nuit italienne*
- *Pompéi*
- *Sladek, soldat de l'Armée noire*
- *Un bal chez les esclaves*
- *Un don Juan de notre temps*
- *Un homme d'affaires royal*
- *Un village sans hommes*

- *Vers les cieux*
- *Vers les cieux - fragment*
- IVANOV Vsevolod, *Le Train blindé 14-69*
- JELINEK Elfriede, *Ce qui arriva quand Nora quitta son mari*
  - *Désir & permis de conduire*
- JONSON Ben, *L'Alchimiste*
- KAGEL Mauricio, *Parcours avec l'orchestre*
- KAISER Georg, *Alcibiade sauvé*
  - *Les Bourgeois de Calais*
  - *Du matin à minuit*
  - *Mississippi*
  - *Octobre*
  - *Proscription du guerrier*
  - *Les Têtes de cuir*
- KALISKY René, *Aïda vaincue*
  - *Dave au bord de mer*
- KANE Sarah, *Anéantis*
  - *L'Amour de Phèdre*
  - *Manque*
  - *Purifiés*
- KILTY Jerome, *Cher menteur*
- KIPPHARDT Heinar, *Le Chien du Général*
  - *En cause J. Robert Oppenheimer*
  - *Joël Brand, histoire d'une affaire*
- KROETZ Franz Xaver, *Concert à la carte*
  - *Haute-Autriche*
  - *Journal du Nicaragua*
  - *Meilleurs souvenirs de Grado*
  - *Pulsion*
  - *Terres mortes*
  - *Train de ferme*
  - *Travail à domicile*
  - *Une affaire d'homme*
- LABICHE Eugène, *L'Affaire de la rue de Lourcine*
- LACARRIÈRE Jacques, *Sophocle*
- LA METTRIE Julien Offray (de), *Sur le bonheur*
- LEFEBVRE Henri, *Critique de la vie quotidienne :*
  - *1. Introduction*
  - *2. Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*
  - *3. De la modernité au modernisme*
  - *Diderot ou Les Affirmations fondamentales du matérialisme*
  - *Musset*
- LEIBOWITZ René, *Introduction à la musique de douze sons*
- LENCLOS Ninon (de), *Lettres au marquis de Sévigné*
- LENZ Jacob, *Notes sur le théâtre*
  - *Le Nouveau Menoza*
  - *Le Précepteur*
  - *Les Soldats*
- LOO DING, *Du millet pour la huitième armée*
- LUKÁCS Georg, *Marx et Engels, historiens de la littérature*
  - *Pensée vécue, mémoires parlés*
  - *Problèmes du réalisme*
- MADAULE Jacques, *Claudiel dramaturge*
- MANGER Itsik, *Le Jeu de Hotsmakh*
- MAU Leonore, *Pina Bausch et compagnie*
- MAYER Hans, *Brecht et la tradition*
  - *Sur Richard Wagner*
- MENASSE/HADERER, *La Dernière Princesse de conte de fées*
- MICHELSEN Hans Günter, *Kask*
  - *Lappschiess*

- Stienz
- MOHNNAU Ralph Günter, *Je plante des belladones dans les déserts des villes*
  - Saison de nacres
- DE MOLINA Tirso, *Le Timide au palais*
- MONNIER Henri, *La Religion des imbéciles*
  - La Famille improvisée
- MÜLLER Heiner, *Erreurs choisies*
  - Fautes d'impression
  - Germania 3
  - Guerre sans bataille
- NIETZSCHE Friedrich, *Prologue de Zoroastre*
- NORÈN Lars, *Automne et hiver*
  - Catégorie 3.1
  - Démon
  - La Force de tuer
  - Munich-Athènes
  - Sang
  - La Veillée
- OBALDIA René de, *Genousie*
- O'CASEY Sean, *La Charrue et les étoiles*
  - Coquin de coq
  - La Coupe d'argent
  - Derrière les rideaux verts
  - Le Dispensaire
  - L'Étoile devient rouge
  - La Fin du commencement
  - Histoire de nuit
  - Il est temps de partir
  - Junon et le paon
  - Lavande et feuilles de chêne
  - Nannie sort ce soir
  - L'Ombre d'un franc-tireur
  - On attend un évêque
  - Paiement à vue
  - Poussière pourpre
  - Roses rouges pour moi
  - Les Tambours du Père Ned
- OLMI Véronique, *Chaos debout*
  - La Jouissance du scorpion
  - Les Nuits sans lune
  - Le Passage
  - Point à la ligne
  - Privée
- O'NEILL Eugene, *Ah, solitude !*
  - Anna Christie
  - Avant le petit déjeuner
  - Le Brin de paille
  - La Corde
  - Dans la zone
  - De l'huile
  - De l'or
  - Derrière l'horizon
  - Désir sous les ormes
  - Le Deuil sied à Electre
  - Différents
  - Dynamo
  - L'Empereur Jones
  - Enchaînés
  - L'Endroit marqué d'une croix

- *En route vers Cardiff*
- *L'Etrange Intermède*
- *La Fontaine*
- *Le Grand Dieu Brown*
- *Hughie*
- *Jours sans fin*
- *Le Long Retour*
- *Long voyage du jour à la nuit*
- *Long voyage vers la nuit*
- *La Lune des Caraïbes*
- *Le Marchand de glace est passé*
- *Marco Millions*
- *Le Même rêveur*
- *Le Premier Homme*
- *Le Rire de Lazare*
- *Le Singe velu*
- *Tous les enfants du Bon Dieu ont des ailes*
- *Une lune pour les déshérités*
- *Un grain de poésie*
- OSTROVSKI Alexandre, *Cœur ardent*
  - *Entre soi on s'arrange toujours*
  - *La Forêt*
  - *On n'évite ni le péché ni le malheur*
  - *L'Orage*
  - *Le Plus Malin s'y laisse prendre*
- OUVRAGES COLLECTIFS
  - *Brecht après la chute*
  - *Itinéraire de Roger Planchon*
  - *LEXI/textes 2*
  - *LEXI/textes 3*
  - *Pina Bausch : Parlez-moi d'amour*
- PERETZ Isaac-Leib, *Enchaîné devant le temple*
  - *La Nuit sur le vieux marché*
- PIRANDELLO Luigi, *L'Amie de leurs femmes*
- PISCATOR Erwin, *Le Théâtre politique*
- PROST Charles, *Adieu, Jérusalem*
  - *La Crise des esprits supérieurs*
  - *Veillons au salut de l'empire*
- REICH Wilhem, *La Fonction de l'orgasme*
  - *Passion de jeunesse*
- RÉMY Tristan, *Entrées clownesques*
- RICHTER Gerhard, *Tableau abstrait 825-11, 69 détails*
- ROBERT Marthe, *Un homme inexprimable, Heinrich von Kleist*
- ROBICHEZ Jacques, *Le Symbolisme au théâtre*
- RUZANTE, *La Moscheta*
- SAUVAGE Micheline, *Calderon*
- SCHILLER Friedrich, *Les Brigands*
  - *Cabale et amour*
  - *Don Carlos*
  - *Marie Stuart*
- SCHMITT Carl, *Hamlet ou Hécube*
- SCHWAB Werner, *Anticlima*
  - *Enfin mort enfin plus de<sup>x</sup> souffle*
  - *Escalade ordinaire*
  - *Excédent de poids, insignifiant : amorphe*
  - *Extermination du peuple*
  - *Les Présidentes*
  - *La Ravissante Ronde du ravissant Monsieur Arthur Schnitzler*
- SEGHERS Anna, *La Révolte des pêcheurs de Sainte-Barbara*
  - *Histoire des Caraïbes*

SHAW Bernard, *Androclès et le Lion*

- *Avertissement sur le mariage*
- *Candida*
- *L'Homme du destin*
- *L'Homme et les armes*
- *La Maison des coeurs brisés*
- *Les Maisons des veufs*
- *La Milliardaire*
- *On ne peut jamais dire*
- *La Profession de madame Warren*
- *Pygmalion*
- *Sainte Jeanne*
- *Un bourreau des coeurs*

SIRJACQ Louis-Charles, *Des fakirs, des momies et Maman*

- *L'Hiver, chapitre 1*

SOPHOCLE, *Ajax*

DE SOYE Suzanne, *Les Verbes de la danse*

SPERR Martin, *Scènes de chasse en Bavière*

STRAUSS Botho, *La Chambre et le temps*

- *Chœur final*
- *L'Équilibre*
- *Les Semblables*
- *Les Sept Portes*
- *Le Soulèvement contre le monde secondaire*
- *La Tanière*
- *Le Temps et la chambre*
- *Visages connus, sentiments mêlés*
- *Visiteurs*

STRINDBERG August, *Amour maternel*

- *À Rome*
- *L'Avent*
- *Les Babouches d'Abou Kassem*
- *Blanche-Cygne*
- *Camarades*
- *Charles XII*
- *Le Chemin de Damas*
- *Christine*
- *Les Clefs du ciel*
- *Créanciers*
- *Crime et crime*
- *La Danse de mort*
- *Le Dernier Chevalier*
- *Devant la mort*
- *Doit et avoir*
- *Engelbrekt*
- *En l'an quarante-huit*
- *Erik XIV*
- *La Femme de sire Bengt*
- *Le Gant noir*
- *Les Gens de Hemsö*
- *La Grand-route*
- *Gustave Adolphe*
- *Gustave III*
- *Gustave Vasa*
- *Hermione*
- *Le Hollandais*
- *Le Hors-la-loi*
- *L'Île des morts*
- *Il ne faut pas jouer avec le feu*
- *Le Jarl de Bjälbo*

- *Jouer avec le feu*
- *Le Libre-Penseur*
- *Le Lien*
- *Mademoiselle Julie*
- *La Maison brûlée*
- *Maître Olof (prose)*
- *Maître Olof (prose et vers)*
- *Le Mardi-gras de Polichinelle*
- *La Mariée couronnée*
- *Orage*
- *Pâques*
- *Paria*
- *Le Pélican*
- *Père*
- *La Plus Forte*
- *Premier avertissement*
- *Le Régent*
- *Le Rossignol de Wittenberg*
- *La Saga des Folkungar*
- *La Saint-Jean*
- *Le Secret de la guilde*
- *Simoun*
- *La Sonate des spectres*
- *Le Songe*
- *Voyage de Pierre l'Heureux*
- TCHEKHOV Anton, *Ce fou de Platonov*
- *La Cerisaie*
- *Le Chant du cygne*
- *Ivanov*
- *Les Méfaits du tabac*
- *La Mouette*
- *Oncle Vania*
- *L'Ours*
- *Le Sauvage*
- *Sur la grand-route*
- *Tatiana Repina*
- *Tragédien malgré lui*
- *Les Trois Sœurs*
- *Une demande en mariage*
- *Une noce*
- *Un jubilé*
- TOURGUENIEV Ivan, *Le Célibataire*
- *Conversation sur la grand-route*
- *Le Déjeuner chez le maréchal*
- *Le Fil rompt où il est mince*
- *L'Imprudence*
- *Le Pain d'autrui*
- *Sans argent*
- *Un soir à Sorrente*
- *Un mois à la campagne*
- VIAN Boris, *Les Bâtisseurs d'empire ou Le Schmürz*
- VILAR Jean, *De la tradition théâtrale*
- VINAVER Michel, *La Demande d'emploi*
- *Les Huissiers*
- *Théâtre de chambre*
- *Les Travaux et les jours*
- *La Visite du chancelier autrichien en Suisse*
- *Écrits sur le théâtre I*
- *Écrits sur le théâtre II*
- VOLKOV Solomon, *Conversations avec George Balanchine*

VOLTAIRE, *Prix de la justice et de l'humanité*

WEISS Peter, *Cinéma d'avant-garde*

– *Marat-Sade*

WEKWERTH Manfred, *La Mise en scène dans le théâtre d'amateurs*

WENDERS Wim, *Avec Michelangelo Antonioni*

– *Emotion pictures*

– *Une fois*

– *La Logique des images*

– *La Vérité des images*

WIDMER Urs, *Top Dogs*

XENAKIS Iannis, *Kéleütha, Écrits*

YEATS William Butler, *Cathleen Ni Houlihan*

– *La Comtesse Cathleen*

– *Deirdre*

– *Les Ombres sur la mer*

– *Le Pot de bouillon*

– *Le Seuil du palais du roi*

– *La Terre du Désir du Cœur*

ZEITLIN Aaron, *Jacob Jacobson ou A propos de Genèse*





ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 14 SEPTEMBRE 2000  
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.  
À LONRAI (ORNE)  
N° D'IMPRESSION : 001556  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2000









L'homme que je loue,  
S'écrie l'arbre sans feuilles,  
S'est marié et reste  
Près d'un vieux foyer, et  
Il n'attache de prix  
Qu'aux enfants et aux chiens au sol.  
Qui, sauf un idiot, louerait  
Un arbre flétri ?



9 782851 814586

149 F

22,71 €

ISBN : 2-85181-458-3